This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

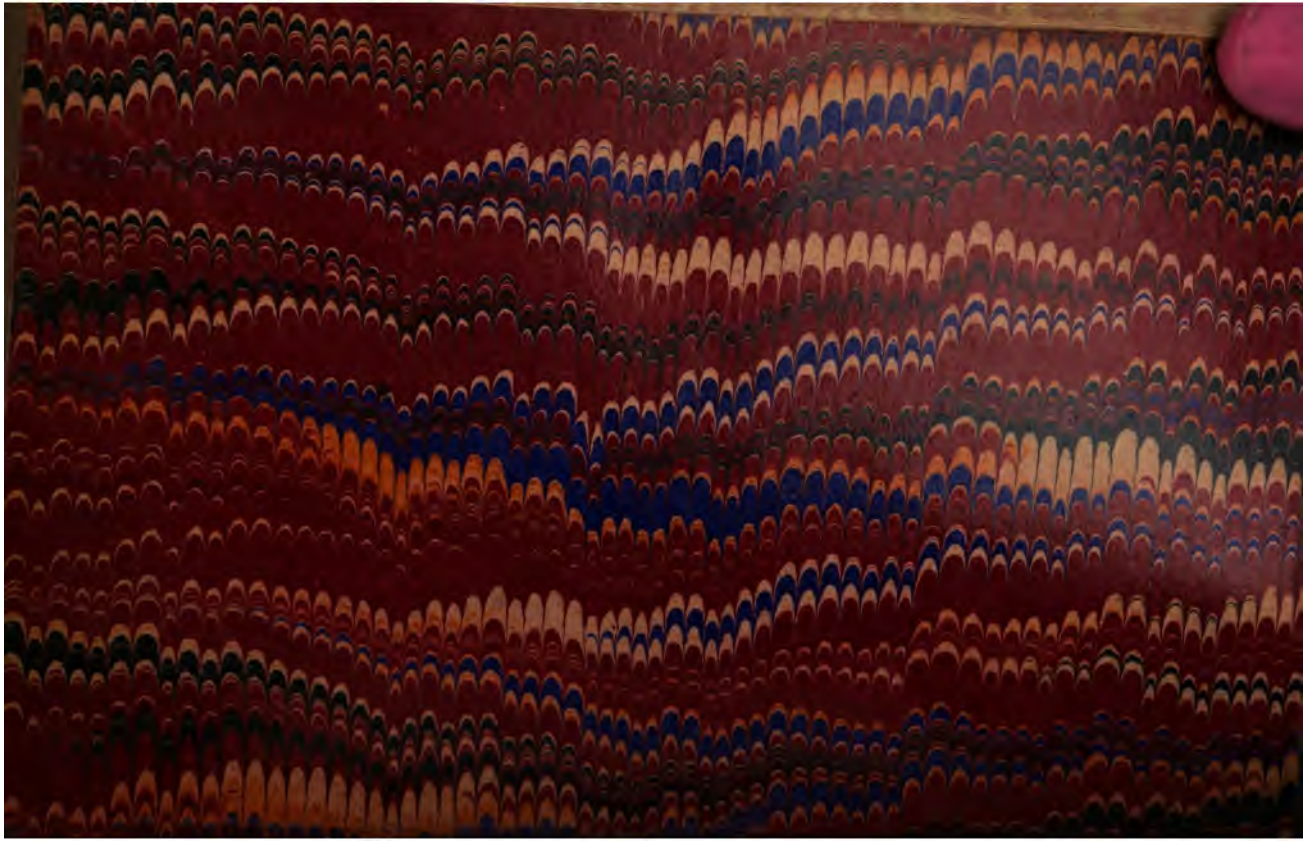
We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

178 b 16



SAYNÈTES

ET

MONOLOGUES

SIXIÈME SÉRIE

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny

NOUVELLE ÉDITION

SAYNÈTES
ET
MONOLOGUES

PAR MM.

L. CRESSONNOIS, CH. CROS, P. DELAIR,
E. DEPRÉ, A. DURU, P. FERRIER, A. GILL, E. GOBY,
G. GUILHAUD, J. DE MARTHOLD,
G. DE MAUPASSANT, CH. MONSELET,
E. MORAND, G. NADAUD,
J. NORMAND, G. RICHARD, J. TRUFFIER,
NINA DE VILLARD.

SIXIÈME SÉRIE

PARIS
TRESSE, ÉDITEUR
GALERIE DU THÉATRE-FRANÇAIS
PALAIS-ROYAL

1882
Tous droits réservés

LES ÉCREVISSES

FANTAISIE EN VERS

DE

M. JACQUES NORMAND

Dite par M. C. COQUELIN

LES ÉCREVISSES

A C. Coquelin

I

Trente-neuf ans, fortune ronde,
Célibataire et bon garçon,
Depuis qu'on m'avait mis au monde
J'habitais à Pont-à-Mousson.
Jamais — de mes destins propices
Poursuivant le cours régulier —
Je n'avais mangé d'écrevisses
En cabinet particulier.

II

Fidèle à ma ville natale,
Je n'attachais que peu de prix
Aux plaisirs de la capitale...
Je ne connaissais pas Paris.
De ce foyer de tous les vices
Je savais — détail familier ! —
Qu'on y mangeait des écrevisses
En cabinet particulier.

Cette fantaisie que nous avons éditée à part avec douze dessins de M. S. Arcos, fait partie d'un volume de vers que M. Jacques Normand va prochainement publier.

III

Avez vous connu Véronique?...
Ma tante?... Non?... — Ça ne fait rien !
Me trouvant son parent unique
Quand elle mourut, j'eus son bien.
Je dus, pour certains bénéfices,
Gagner Paris, comme héritier...
Et je songeais aux écrevisses
En cabinet particulier.

IV

Cependant, réglant mes affaires,
Je refis vite mon paquet,
Car Paris ne me plaisait guères
Et Pont-à-Mousson me manquait.
J'allais partir, plein de délices,
Quand j'eus le désir singulier
D'aller manger des écrevisses
En cabinet particulier.

V

C'était ma dernière soirée.
Quand, vers six heures moins le quart
— Heure à mon dîner consacrée —
Je descendis au boulevard,
De Brébant, lieu des plus propices,
Je gravis le large escalier...
Et commandai des écrevisses
En cabinet particulier.

VI

Nous avions un salon praline...
Je dis *nous*, car bien vous pensez
Que seul, j'eusse fait triste mine
Vis-à-vis de mes crustacés.
Une enfant blonde, aux cheveux lisses,
Daignait m'avoir pour cavalier...
Et partageait mes écrevisses
En cabinet particulier.

VII

Que vous dirai-je ?... Elle était belle !
Nos cœurs battaient à l'unisson...
« Ah ! si tu m'aimes, me dit-elle,
« Ne va plus à Pont-à-Mousson ! »
Je dus céder à ses caprices :
Le lendemain, pour varier...
Nous remangions des écrevisses
En cabinet particulier !

VIII

Dès lors un tourbillon m'entraîne...
Par l'engrenage je suis pris...
Deux jours, trois jours, une semaine,
Six mois... et je reste à Paris !
Je glissais dans des précipices
Cherchant en vain à m'enrayer...
Il me fallait des écrevisses
En cabinet particulier !

IX

Le tête-à-tête obligatoire
Pas une fois ne fut banni :
Mais — brune ou blonde, blanche ou noire —
Il se changeait à l'infini.
Seul, présidant aux sacrifices,
Le menu restait régulier...
C'étaient toujours des écrevisses
En cabinet particulier !

X

Oh ! ces femmes étaient divines !
Des mains !... des dents !... un sans-façon !...
Et des œillades assassines
A troubler tout Pont-à-Mousson !
J'aurais voulu que tu les visses
Saint Antoine, sans sourciller...
Croquant leurs pattes d'écrevisses
En cabinet particulier !

XI

Mais hélas ! au bout d'une année
Je vis — sans être encor lassé ! —
Qu'en ma course désordonnée
Tout mon avoir était passé !
Plus rien !... Rentes et bénéfices...
Véronique... et mon mobilier...
Absorbés par les écrevisses
En cabinet particulier !

XII

Mais je suis d'une rude étoffe!
Et, guéri par cette leçon,
— Trop tard, hélas! — en philosophe
Je revins à Pont-à-Mousson.
Pour expier mes anciens vices
J'y suis devenu marguillier...
Ne mangez jamais d'écrevisses
En cabinet particulier!

FIN DES ÉCREVISSES

UN CAISSIER

COMÉDIE EN UN ACTE

PAR

MM. A. GILL & G. RICHARD

PERSONNAGES

FOURMIDOR, riche banquier.
ISIDORE FEUILLE, son caissier.

UN CAISSIER

SCÈNE PREMIÈRE

FOURMIDOR, seul, une lettre à la main.

Allons! bon! une journée qui commence mal. Je n'aime pas ça!... Il y a des gens qui ont l'habitude d'être contrariés: très bien pour eux, mais moi!... je n'aime pas ça! D'abord il pleut, et précisément je comptais sortir à pied, ensuite, Robinet est un impertinent. On n'écrit pas une lettre semblable à un futur beau-père. (Lisant.) « Mon cher Fourmi-» dor, j'ai toujours compté que tu donnerais cinq cent » mille francs à ta fille, pas d'affaire possible à moins... Al-» lons, lâche le demi-million; tu n'es pas à ça près. » (Parlé.) A ça près! quel style! Je me doutais bien que Robinet n'avait pas été professeur de rhétorique... mais... à ça près!... enfin! (Lisant.) « Songe que ta fille est majeure, et que si » elle s'avisait de te demander des comptes, la moitié de ton » sac y passerait! » (Parlé.) Mon sac! Où a-t-il été élevé, cet animal-là! Moi, je réponds, et de la bonne encre : « Mon-» sieur Robinet, à l'avenir, je vous prie de ne plus me tu-» toyer; il est des promiscuités offensantes. » (Parlé.) A la bonne heure, — il est des promiscuités offensantes — quand tu trouveras des phrases comme celle-là! (Lisant.) « Pro-» miscuités offensantes. — Si vous voulez d'Ernestine à trois

» cent mille affaire bâclée, sinon bonsoir. » (Parlé.) Bâclé est peut-être un peu vulgaire... Bast! il faut bien lui parler sa langue, sans cela il ne comprendrait pas. (Lisant.) « Af- » faire bâclée, sinon bonsoir ! » et j'ai signé, Fourmidor — Isaac Fourmidor, de la maison Fourmidor Basculart et compagnie, et allez donc ! Voyez-vous ce galopin qui me menace, avec sa reddition de comptes ; car c'est une menace... parfaitement ! Eh mais ! j'y songe, s'il était d'accord avec Ernestine... Oh ! ce serait monstrueux ! Ma fille s'unir à un étranger pour dépouiller son père ! Oh ! oh !! une enfant pour qui j'ai fait les plus grands sacrifices !... Car enfin, où en serait-elle, mademoiselle ma fille, si je n'avais pas connu sa mère ? Et depuis sa naissance, m'a-t-elle assez préoccupé. Lorsque madame Fourmidor trouva bon de la planter là — c'est-à-dire de remonter au ciel, pauvre ange ! oui, au ciel... qu'elle n'aurait jamais dû quitter... Enfin !! qui lui a procuré une nourrice à ma fille, avec l'air pur de la campagne, à quatre-vingts lieues de Paris, c'est moi — qui l'ai mise en pension, à cent cinquante lieues de... c'est moi, encore moi, puis son éducation terminée, qui l'a envoyée chez sa tante, une femme charmante qui habite la Belgique — moi, toujours moi ! — Je n'ai pas cessé de m'occuper d'elle, et aujourd'hui et maintenant je veux la marier avec trois cent mille francs de dot. Ce n'est donc pas gentil, tout cela?... Hein ! et faut-il encore que je me mette sur la paille?... Oh ! les enfants ! les enfants !! Tant qu'il n'y aura pas une loi pour leur interdire la majorité, ce ne sera pas la peine de les faire !... Autant les laisser où ils sont !... Ah ! si je rencontre Robinet, saprelotte, je ne vous dis que cela !

Il prend son chapeau et veut sortir.

SCÈNE II

ISIDORE, habit noir, cravate blanche, entre timidement.
FOURMIDOR.

FOURMIDOR, brusque.

Qu'est-ce qu'il veut, celui-ci ?

ISIDORE, très troublé.

C'est bien... à M. Fourmidor que j'ai l'honneur...

FOURMIDOR.

A lui-même.

ISIDORE.

M. Fourmidor, riche banquier.

FOURMIDOR.

M. Fourmidor, riche banquier, oui, monsieur, et vous... votre nom ?...

ISIDORE.

C'est vrai, il faut commencer par là. Voici ma carte, du moins... (Il cherche en vain dans la poche de son paletot.) Je dois l'avoir... certainement je l'ai... seulement... je ne trouve pas.

Il s'essuie le front.

FOURMIDOR.

Vous pouvez vous en passer, dites votre nom ?

ISIDORE.

Oui, monsieur, tout de suite... Oh ! mon Dieu... j'en ai toujours sur moi. (Il s'essuie le front.) C'est une fatalité !...

FOURMIDOR.

Votre nom, que diable! dites-le et gardez vos cartes; pourvu que je l'entende, votre nom, je n'ai pas absolument besoin de le lire.

ISIDORE.

Certainement... vous n'avez pas besoin... Certainement... malgré cela... c'est désagréable de ne pouvoir... enfin! Feuille, monsieur... Isidore Feuille.

FOURMIDOR.

Qu'est-ce que c'est que ça Feuille?

ISIDORE.

Feuille?... C'est mon nom, monsieur; il ne vous dit rien?

FOURMIDOR.

Rien du tout.

ISIDORE.

Vraiment? Je suis bien malheureux... car, moi, je m'explique...

FOURMIDOR.

Difficilement, c'est certain! voyons? Vous dites: Isidore?...

ISIDORE.

Feuille, monsieur... Feuille, pour vous servir.

FOURMIDOR.

Feuille, feuille! c'est un nom, ça? Feuille de quoi?

ISIDORE.

Oh! Feuille de rien du tout... pas le moindre titre... C'est une fatalité!

Il s'essuie le front.

FOURMIDOR.

Pourquoi cela ?

ISIDORE, sans répondre.

Parce que si... enfin... il est certain que... si j'étais seulement... le roi d'Espagne, je serais bien moins embarrassé... c'est-à-dire...

FOURMIDOR.

Indubitablement. Mais vous ne l'êtes pas, moi non plus, je ne m'en porte pas plus mal; ainsi, ne vous arrêtez pas à cette bagatelle; et au fait ! monsieur, venons au fait !

ISIDORE.

Je ne demande pas mieux... Malheureusement vous le voyez... je m'exprime...

FOURMIDOR.

Péniblement. Cela a été dit déjà.

ISIDORE, naïvement.

Vous me trouvez peut-être ennuyeux ?

Il s'essuie le front.

FOURMIDOR.

Peut-être ? Ah ! n'en doutez pas !

ISIDORE, sans comprendre.

Merci ! C'est que, voyez-vous, j'ai toujours été d'une timidité surprenante... Au collége...

FOURMIDOR.

Passons le collége.

ISIDORE.

Non ! il faut que vous sachiez... Au collége, monsieur, j'avais beau faire; on me décernait quelquefois des prix.

FOURMIDOR.

J'en suis charmé.

ISIDORE.

Ne dites pas cela, monsieur, car c'était pour moi un sujet d'angoisses indicibles. Quand venait le jour de la distribution, m'avancer seul... sous le feu des regards, marcher jusqu'à l'estrade, franchir les degrés, jamais je ne l'ai pu, monsieur; il fallait courir après moi pour me couronner... Plus tard...

FOURMIDOR.

Mais, sacrebleu ! mon cher monsieur...

ISIDORE.

Oh ! ne me brutalisez pas, je vous en prie, monsieur Fourmidor !... Au nom du ciel ! ne me brutalisez pas !... car je ne serais plus maître de mon trouble... et alors...

FOURMIDOR.

Alors supprimons les souvenirs, fichtre !... des souvenirs d'enfance, tout le monde en a, parbleu ! Croyez-vous que je n'en ai pas, moi ? J'en suis rempli, indubitablement ! Croyez-vous que je les raconte ? Non, monsieur, je ne les raconte pas ! Au but, marchez droit au but !

ISIDORE.

J'y marche, monsieur, j'y marche... oui ! m'y voici. (Décidément et après s'être essuyé le front.) Monsieur, l'amour ne vous a-t-il jamais effleuré de son aile ?

FOURMIDOR.

Il m'a effleuré, il m'effleure encore de temps en temps. Après ?

ISIDORE.

Ah ! vous êtes bien heureux !

FOURMIDOR.

Je le suis, c'est entendu; j'ai du bonheur, passons. Je le mérite, passons !

ISIDORE.

Oh ! monsieur... je ne prétends pas dire... Dieu m'est témoin...

FOURMIDOR, exaspéré.

Dieu m'est témoin, qu'il est onze heures un quart, qu'on m'attend à onze heures et demie chez Champeaux pour déjeuner, qu'il y a d'ici là dix minutes de marche, et que, par conséquent, je vous donne trois minutes pour en finir, montre en main.

ISIDORE.

Ah ! mon Dieu !... mon Dieu !... voilà que vous me brutalisez, moi qui ai les nerfs si sensibles !... la tête me tourne.

FOURMIDOR.

Eh ! allez vous faire soigner chez vous !

ISIDORE, chancelant.

Ah ! mon Dieu !...

Il se laisse tomber sur une chaise.

FOURMIDOR.

Le voilà qui s'installe à présent ! !

ISIDORE.

Je... je... m'évanouis !...

FOURMIDOR.

Ah ! mais, ah ! mais, dites donc, l'ami Chose... Feuille, n'importe, ça m'est égal, vous allez me faire le plaisir de filer, et plus vite que cela encore ! Allons !

ISIDORE, se remettant un peu.

Alors, monsieur, vous ne me reconnaissez pas ?

FOURMIDOR.

Jamais de la vie.

ISIDORE.

Je suis...

FOURMIDOR.

Tout ce que vous voudrez, ça m'est égal!

ISIDORE.

Je suis... votre caissier.

FOURMIDOR, stupéfait.

Vous! mon caissier!... Allons donc!

ISIDORE.

Oui, monsieur, le nouveau caissier dont vous a parlé sans doute votre associé, M. Basculart!

FOURMIDOR.

Ah! c'est vous que... Eh bien, il a du goût, Basculart!

ISIDORE.

Vous êtes bien bon, monsieur.

FOURMIDOR.

Ah! vous êtes mon nouveau caissier; je suis bien aise de vous examiner un peu.

ISIDORE.

Faites, monsieur...

FOURMIDOR.

C'est bizarre, je m'étais imaginé un tout autre homme, je vous supposais la figure un peu plus... je me représentais la tournure un peu moins...

ISIDORE.

Oui, on se fait comme cela des idées...

FOURMIDOR, l'inspectant de la tête aux pieds.

Qui vous habille?

ISIDORE.

Mon portier, monsieur.

FOURMIDOR.

Où diable Basculart a-t-il été me pêcher cet être-là? Ça n'est pas un homme, c'est un mollusque!

ISIDORE, froissé.

Mollusque!

FOURMIDOR.

Est-il assez fagoté!... quelle tenue!... Le pantalon surtout, le pantalon est déplorable! Sans énergie!... Sans caractère!...

ISIDORE.

Vous trouvez!...

FOURMIDOR.

Le pantalon, monsieur, c'est l'âme du costume... et le costume, c'est l'âme... non, c'est l'homme!

ISIDORE.

J'avais pourtant acheté le drap moi-même.

FOURMIDOR.

A votre âge on ne m'eût jamais fait sortir avec un semblable... caleçon; il est vrai que, moi, j'avais d'instinct toutes les élégances.

ISIDORE.

Ah! monsieur, vous êtes un homme heureux!

FOURMIDOR.

Indubitablement! mais à qui le dois-je?... A ma volonté, monsieur, à mon énergie...

ISIDORE, soupirant.

Ah !

FOURMIDOR.

Où en serais-je, monsieur, si comme vous j'avais eu cette apparence de poule mouillée ?

ISIDORE, vexé.

Poule mouillée !

FOURMIDOR.

Car je suis le fils de mes œuvres, moi, monsieur ! j'en suis le fils !

ISIDORE.

Mais, monsieur, ma famille...

FOURMIDOR.

Ne m'interrompez pas... écoutez et profitez.

ISIDORE.

Je ne demande pas mieux...

FOURMIDOR.

Mon père, industriel assez habile, m'a-t-on dit, mais d'une intelligence... Enfin !... mon père, après avoir péniblement amassé une maigre somme de quinze cent mille francs, me laissa tout à coup orphelin... à vingt-cinq ans.

ISIDORE.

Mon âge...

FOURMIDOR, majestueux.

Taisez-vous ! Eh bien, monsieur, à vingt-cinq ans... j'héritai, oui, monsieur, et grâce à mon indomptable énergie, je ne tardai pas à tripler mon petit capital... par d'intelligentes... opérations.

ISIDORE, attentif.

Oui, monsieur.

FOURMIDOR, avec force.

Voilà comme on devient un des princes de la finance. Tel que vous me voyez, je suis un des princes de la finance, monsieur !

ISIDORE, très soumis.

Oui, monsieur.

FOURMIDOR.

Ma signature vaut des sacs d'or et des liasses de billets de banque, monsieur !

ISIDORE.

Oui, monsieur.

FOURMIDOR.

J'ai toutes les satisfactions, toutes les réussites, et je fais un bel usage de mes richesses.

ISIDORE.

J'en suis cert...

FOURMIDOR.

Et je suis généreux, ma fortune me le permet. Je fais du bien, monsieur... Une dame... patronnesse de plusieurs œuvres... bienfaisantes, vient me voir... de temps en temps... une femme charmante... un peu forte... et chaque fois elle emporte une poignée de louis qu'elle distribue en mon nom.

ISIDORE.

Ah ! c'est beau !

FOURMIDOR.

Et l'on me bénit dans les mansardes, monsieur !... Croyez-vous que je me ferais bénir, si comme vous j'étais un molasse...

ISIDORE, vexé.

Molasse!

FOURMIDOR.

Un flasque! un aplati!...

ISIDORE.

Aplati!

FOURMIDOR.

Sachez qu'aujourd'hui l'avenir est aux hommes carrés, décidés, résolus!... Sur ce, j'ai l'honneur de vous saluer.

Il s'apprête à sortir.

ISIDORE, l'implorant.

Monsieur?...

FOURMIDOR.

Et je vais m'occuper de marier ma fille...

ISIDORE.

Ah! monsieur, je vous en supplie...

FOURMIDOR.

Bonsoir.

ISIDORE.

Ecoutez-moi.

FOURMIDOR.

Ah! laissez-moi tranquille! Voilà une heure que je vous écoute... c'est assez!

ISIDORE, sanglotant.

Ah! c'est comme cela! Ah! je suis une poule mouillée! un molasse! Eh bien!... je vous montrerai qu'on ne piétine pas ainsi sur le cœur d'un bon jeune homme; vous saurez bientôt... ce qu'il y a sous cette apparence débile... Ah!... pour réussir il faut de la... des... enfin, du chien!... Vous

n'avez pas ici un cordial quelconque? (Avisant une cave à liqueurs, il va se verser coup sur coup deux ou trois petits verres.) Nous verrons si je suis un mollusque, un flasque, un aplati! Nous verrons! nous verrons! C'est-à-dire vous verrez, oui, monsieur, vous verrez!

Il sort tout pleurant et très agité.

FOURMIDOR, seul.

Qu'est-ce que c'est?... il me menace, je crois! A-t-on jamais vu cet ahuri!.. Je ferai compliment à Basculart de sa belle acquisition; dès ce soir je flanque cet animal-là à la porte. Dire que, s'il se laissait faire, un homme de mon importance aurait, toute la journée, des imbéciles pareils sur le dos! dire que!... enfin!... Allons bon! où ai-je mis ma lettre pour Robinet? Ah! la voilà! Eh bien! que je le rencontre, Robinet, il va passer un mauvais quart d'heure!... Ah! il veut des comptes... je vais lui en rendre... des comptes!

ISIDORE, entrant très cavalièrement.

M. Fourmidor, banquier?

FOURMIDOR, sans se retourner.

C'est moi, que me veut-on encore?

ISIDORE.

Isidore Feuille, caissier de la maison Fourmidor, Basculart et compagnie.

FOURMIDOR, furibond.

Vous!... mais sacrebleu!

ISIDORE.

Oh! pas de cris, monsieur, pas de cris, je n'ai pas de temps à perdre!...

FOURMIDOR, éclatant.

Voulez-vous me... ficher le camp!

ISIDORE, très crâne.

Monsieur! l'avenir est aux hommes carrés. Peut-être avez-vous rencontré une poule mouillée dont le visage ressemble au mien. Je l'ai tuée, n'en parlons plus!

FOURMIDOR.

Qu'est-ce que vous me chantez?

ISIDORE, tirant son carnet.

Je ne chante pas; je calcule... Silence!

FOURMIDOR, un peu effrayé

Il est fou! c'est un fou!

ISIDORE.

Monsieur, j'ai pris des renseignements sur votre compte... nature molle! tempérament flasque! cervelle aplatie!

FOURMIDOR, sautant.

Hein?

ISIDORE.

Inutile de bondir!... cela nous prendrait du temps. Je pourrais vous qualifier de mollusque... je ne le ferai pas.

FOURMIDOR.

C'est heureux!

ISIDORE.

Si incomplets que soient ces animaux, je ne veux pas les humilier.

FOURMIDOR.

Ah! c'est trop fort.

ISIDORE.

A un être aussi piteusement doué que le sieur Fourmidor...

FOURMIDOR, à part.

Le sieur!...

ISIDORE.

Il faut un guide, un tuteur. Or, je veux être ce tuteur, ce guide, donc, je vous apporte le concours de mes vastes lumières, l'appui de mes connaissances approfondies.

FOURMIDOR.

Qu'est-ce qu'il dit? qu'est-ce qu'il dit?

ISIDORE.

En ma qualité d'homme essentiellement actif, décisif et pratique, j'ai constaté que le chiffre, le chiffre, vous m'entendez bien, est la pierre angulaire des sociétés. (Avec enthousiasme.) Le chiffre, monsieur, le chiffre!!! devrait être la base unique de l'éducation.

FOURMIDOR, très surpris.

Ah bah!

ISIDORE.

Tout le reste (Avec mépris.) des arts d'agrément!

FOURMIDOR, dressant l'oreille.

Tiens! tiens! tiens!

ISIDORE.

Doué dès ma plus tendre enfance d'une indomptable énergie...

FOURMIDOR.

Ah! elle est forte celle-là!

ISIDORE, poursuivant.

Je me suis voué à l'étude des chiffres. Aujourd'hui, possesseur des secrets de mon art, je viens vous soumettre un calcul des plus ingénieux.

FOURMIDOR, voulant parler.

Pardon...

ISIDORE.

Ne m'interrompez pas, je n'aime pas ça, surtout lorsque je me lance à toute vapeur dans les opérations arithmétiques.

FOURMIDOR.

C'est que...

ISIDORE.

Mon calcul est des plus simples; je pourrais le compliquer, mais la simplicité est une des formes du génie.

FOURMIDOR.

D'accord, mais...

ISIDORE.

Monsieur, je n'ai pas le sou! je ne suis qu'un modeste caissier, le vôtre...

FOURMIDOR.

Oh! pas pour longtemps!

ISIDORE.

En effet! dans quelques instants je serai votre associé.

FOURMIDOR, bondissant.

Hein!

ISIDORE.

Ne bondissez pas!... J'ai horreur de cela quand j'argumente.

Il le pousse.

FOURMIDOR, tombant assis.

Il est renversant!

ISIDORE.

J'arrive à mon simple calcul. Je gagne chez vous six mille francs par an.

FOURMIDOR.

C'est joli!

ISIDORE.

C'est triste!

FOURMIDOR.

Ah!

ISIDORE.

Taisez-vous, sacrebleu! et ne tournez pas comme un moulin à café.

Il pousse de nouveau Fourmidor qui retombe sur le divan.

FOURMIDOR, furieux.

Butor!

ISIDORE, le maintenant.

Vous êtes assis, restez assis. — Savez-vous compter?

FOURMIDOR.

Ah! il est sublime!

ISIDORE.

Ça n'est pas bien sûr. Enfin, suivez-moi si vous pouvez. (Très vite.) J'ai calculé qu'en travaillant chez vous et en accumulant les appointements de six mille francs qui me sont alloués chaque année, j'obtiendrais au bout de vingt ans 2 fois 6 = 12, un premier total de cent vingt mille francs dont le revenu, pour ne parler que des intérêts simples, très faciles à compter, puisqu'ils s'établissent par une progression annuelle de trois cents francs, dont le revenu, dis-je, nous donnerait en dix-neuf ans, je perds la première année consacrée à l'acquisition des premiers six mille francs, base de mon opération. (Additionnant avec une extrême rapidité.)

3-9-18-20-25-33-34-38-45-48-54-63-65-70-78-79-83-90-zéro et je retiens 9 et 1-10-12-14-16-18-21-24-27-30-34-38-42-47-52-57, — 7 et j'avance 5; un nouveau total de 57,000 francs, qui, joint au premier 7-5 et 2-7 — 1 forme un total général de 177,000 francs, dont la rente à 5 pour cent serait de 8,850 francs.

FOURMIDOR, qui s'est petit à petit intéressé au calcul.

Quel art que l'arithmétique!

ISIDORE.

Le premier des arts, taisez-vous! nous disons donc : huit mille huit cent cinquante francs de revenus.

FOURMIDOR.

C'est très gentil!

ISIDORE.

C'est triste! monsieur, d'autant plus triste qu'il me faudrait, pour ne rien distraire de mes appointements pendant ce laps... passer vingt années à vivre de l'air du temps, nourriture trop élémentaire, menu insuffisant, qui me ruinerait évidemment l'estomac, le premier des viscères.

FOURMIDOR.

Et le cœur?

ISIDORE.

Le cœur, peut-être... mais l'estomac d'abord!... Qui me ruinerait, dis-je, l'estomac, si je n'avais renoncé à ma première combinaison, pour en trouver une seconde que voici!

FOURMIDOR, curieux.

Ah!

ISIDORE.

Oui! supposez qu'au lieu de cent vingt mille francs, péniblement amassés, je parte avec une entrée de jeu de deux millions.

FOURMIDOR.

Fichtre!...

ISIDORE.

Il m'est permis d'opérer sur une plus vaste échelle, et mon horizon s'élargit.

FOURMIDOR.

Ah! votre horizon...

ISIDORE.

S'élargit!... évidemment. En effet, au bout de quatorze ans, j'obtiens quatre millions; tout capital bien administré devant doubler en quatorze ans, par la seule force de son revenu. Aussi je pars de la quinzième année et je dis : — suivez-moi si vous pouvez 4,200,000 — 4,410,000 — 4,630,500 — 4,862,025 — 5,105,126 francs 25 centimes, et enfin 5,360,382 francs 56 centimes, plus une fraction car il reste un sou à diviser.

FOURMIDOR, enthousiasmé.

Il reste un sou!

ISIDORE.

Voilà! vous comprenez, monsieur, qu'en présence de la différence des résultats, je n'hésite pas à adopter la deuxième combinaison.

FOURMIDOR, ahuri.

Il adopte?... je ne comprends plus.

ISIDORE.

Alors, vous êtes obtus!

FOURMIDOR.

Comment, je suis...

ISIDORE, très haut et marchant sur lui.

Obtus! c'est évident, mais passons. Monsieur, j'ai besoin

de repos. Quelques excès de jeunesse réclament de moi vingt ans de repos et je les leur accorde. Pendant ce temps, mes deux millions, l'entrée de jeu placés intelligemment, auront produit la somme suffisante pour satisfaire aux exigences de l'estomac et du cœur, car avec deux cent cinquante mille livres de rentes, on vit, monsieur, (Avec force.) on vit!

FOURMIDOR.

Je crois bien.

ISIDORE.

Mais me direz-vous, dans vingt ans tu seras vieux; tu ne pourras plus jouir de la vie. Erreur, monsieur, dans vingt ans j'en aurai quarante-cinq, or, à quarante-cinq ans l'homme est dans toute sa vigueur, surtout lorsqu'il s'est économisé, et je veux m'économiser pendant vingt ans. (Avec chaleur.) Ah! quarante-cinq ans, mais c'est l'âge d'or, monsieur.

FOURMIDOR, avec coquetterie.

C'est mon âge, monsieur.

ISIDORE.

C'est à quarante-cinq ans que l'homme devrait naître; les années antérieures sont remplies de si sottes préoccupations; à elles les ennuis, les dégoûts, les désillusions de toutes sortes, quarante-cinq ans, mais c'est... c'est l'heureux plateau de la vie.

FOURMIDOR.

Heureux plateau me plaît...

ISIDORE.

N'est-ce pas?

FOURMIDOR.

Parfaitement! Seulement, dites donc? pour la réussite de votre combinaison, il ne vous manque plus que l'entrée de jeu comme vous dites.. les deux millions.

ISIDORE.

Erreur! je les ai.

FOURMIDOR.

Bah!

ISIDORE.

Je les ai pris.

FOURMIDOR.

Ou ça?

ISIDORE.

Dans la caisse.

FOURMIDOR.

Quelle caisse?

ISIDORE.

Parbleu! la caisse dont je suis caissier.

FOURMIDOR, bondissant.

Dans ma caisse!!!

ISIDORE, tranquillement.

Nécessairement!

FOURMIDOR, affolé.

Ah! brr!... mon Dieu! c'est un rêve. (Il s'essuie le front.) Il est fou! voyons? monsieur, mon cher... Feuille... Ceuille... je ne sais plus quoi, voyons? c'est une plaisanterie, hein?

ISIDORE.

Monsieur, en arithmétique, on ne plaisante jamais!

FOURMIDOR.

Mais alors... (Il s'élance sur Isidore qui le contient.) Au voleur! au vol!

ISIDORE, lui fermant la bouche.

Pas un cri, pas un geste! ou vous êtes perdu!...

FOURMIDOR, anéanti.

Il va m'assassiner. Ah! debout! debout! les Fourmidor meurent debout!

Il se raidit.

ISIDORE.

Allons! allons! rasseyons-nous; il ne s'agit pas ici de faire la bête!

FOURMIDOR.

La bête!

Il retombe assis.

ISIDORE, froidement.

Les deux millions sont en sûreté, vous ne les reverrez pas. Ne braillez donc pas inutilement. Ce matin à huit heures sonnant à la Bourse, j'avais vingt-cinq ans; à neuf heures je vous prenais deux millions; à dix heures l'argent était en sûreté; à onze heures je sonnais à votre porte. Vous savez le reste, offrez-moi un bon cigare et allez chercher le commissaire de police.

FOURMIDOR, d'une voix étranglée.

Ah! gredin! malandrin! Cartouche!... Papavoine!... tu vas pourrir en prison; dix ans, quinze ans.

ISIDORE.

Vingt ans, j'ai calculé sur vingt ans. (Nonchalant et rêveur.) Peuh! la prison est parfois salutaire; on la calomnie sans la bien connaître. Pour le fou, c'est la réflexion; pour le pauvre, c'est l'économie; pour moi, c'est la fortune. Allez chercher les gendarmes, la fortune. je vous attends en fumant un cigare. Ah! en voilà.

Il allume un londrès qu'il a pris sur la table et s'étend sur un divan.

FOURMIDOR.

Ah! le brigand! (Réfléchissant. — A part.) C'est qu'il est capable de faire comme il dit, de se laisser arrêter, et alors... qui sait si je n'ai pas tout avantage à le laisser libre; à le faire simplement surveiller; par ce moyen j'ai la chance d'arriver à découvrir où il a fourré mes mill... c'est cela, il sera toujours temps de le faire coffrer. Amadouons-le.

ISIDORE.

Qu'est-ce que vous ruminez là-bas, mon cher patron?

FOURMIDOR, à part.

Son cher patron!... Canaille! (Haut.) Mon cher...

ISIDORE.

Feuille! Isidore Feuille.

FOURMIDOR, gracieux.

Mon cher monsieur Feuille, vous êtes un atroce bandit, c'est clair, et pourtant je ne veux pas votre perte. Je suis bon, moi, je suis excellent, moi; je sais qu'il faut pardonner les folies de jeunesse.

ISIDORE, riant.

Ah! vous appelez ça une folie de jeunesse, je veux bien.

FOURMIDOR.

Enfin je cherche s'il n'y aurait pas moyen de...

ISIDORE.

De savoir où j'ai caché votre argent?

FOURMIDOR, vexé.

Ah! vous croyez ..

ISIDORE.

C'est pourquoi vous hésitez à me faire arrêter.

FOURMIDOR, à part.

Il m'a deviné!

ISIDORE.

Eh bien! je suis bon diable; moi aussi, j'ai un moyen à vous offrir.

FOURMIDOR.

Pour rentrer dans mon argent?

ISIDORE.

A peu près.

FOURMIDOR.

Comment, à peu près?

ISIDORE, cérémonieux.

Monsieur, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle votre fille.

FOURMIDOR, ahuri.

Hein!

ISIDORE.

Evidemment! si je l'épouse, les deux millions deviennent... ma dot, je veux dire sa dot!

FOURMIDOR.

En voilà un aplomb!... donner ma fille à un vulgaire filou!

ISIDORE, sérieusement.

Monsieur! je vous défends de m'insulter! je ne suis point... ce que vous dites, je suis un homme intelligent qui a l'habitude des chiffres. Le chiffre et l'idée, tout est là. Je possédais le chiffre, j'ai trouvé l'idée et je l'ai formulée d'une façon pratique, voilà tout!

FOURMIDOR, à part.

Il appelle ça une façon pratique.

ISIDORE.

Dans vingt ans je sortirai de prison; je serai riche, très riche; j'aurai des amis, beaucoup d'amis et des femmes du monde, monsieur, du meilleur monde, viendront me demander ma main pour leur demoiselle, et vous aurez perdu deux millions, deux millions, qu'avec un peu d'intelligence vous auriez pu conserver à votre famille. (Avec dédain.) Tenez, monsieur... l'homme vulgaire, c'est vous! vous n'entendez rien aux affaires. Allez chercher les gendarmes.

FOURMIDOR, écumant.

Eh bien, oui! je vais chercher les gendarmes, les commissaires, la brigade de sûreté. Je te ferai attacher, garotter, ficeler; tu traverseras à pied, en plein jour la place de la Bourse, les boulevards, et je serai là derrière toi, criant, hurlant ton forfait.

ISIDORE.

Pardon, j'ai de quoi m'offrir un fiacre.

FOURMIDOR.

Tu n'auras pas de fiacre.

ISIDORE.

J'aurai un fiacre.

FOURMIDOR.

Je ne veux pas que tu aies un fiacre.

ISIDORE.

Ma foi! si vous y tenez, j'irai à pied. Oh! ça m'est égal; je peux bien faire cela pour vous.

FOURMIDOR, lui mettant le poing sous le nez.

Attends-moi là, gredin! attends-moi!

ISIDORE.

Ah! pardon! j'oubliais de vous donner quelque chose qu vous concerne.

FOURMIDOR.

Quoi?

ISIDORE.

Cette lettre.

FOURMIDOR.

Qu est-ce que c'est que ça?... l'écriture de ma fille. J'a bien le temps de m'occuper d'elle, vraiment!

ISIDORE.

Lisez toujours, je ne suis pas absolument pressé.

FOURMIDOR.

Mais je suis pressé, moi!

Il prend son chapeau.

ISIDORE.

A votre place, moi je lirais, qui sait, il y a peut-être là une consolation.

FOURMIDOR, lisant.

« Je ne veux pas du mari que vous m'offrez; il danse à » contre-temps et je n'ai jamais pu lui faire entrer la valse » dans les jambes. Il est bête de la tête aux pieds; d'ailleurs » je ne veux pas m'appeler madame Robinet. Aujourd'hui » vous recevrez la visite d'un jeune homme de mon choix; » il vous fera sa demande, et je compte que vous l'accueil- » lerez. » (Parlé.) Ah! il sera bien reçu celui-là! il n'a qu'à venir!

ISIDORE.

Il est venu.

FOURMIDOR.

Quand ça?

ISIDORE.

C'est moi.

FOURMIDOR.

Toi.

ISIDORE.

Moi-même.

FOURMIDOR.

Eh bien, elle est forte, celle-là!

ISIDORE.

Est-ce entendu, beau-père?

FOURMIDOR.

Je te défends de m'appeler beau-père, toi!

ISIDORE, très poli.

Beau-père, je valse fort bien, voilà pour les pieds, et je calcule mieux puisque je vous tiens, grâce à mon ingénieuse combinaison, car je vous tiens, beau-père! voilà pour la tête.

FOURMIDOR.

Te tairas-tu, malandrin! Où sont mes deux millions?

ISIDORE.

Je ne sais pas.

FOURMIDOR.

Oh! si la torture existait encore!... Mais la société est désarmée.

ISIDORE, tirant un papier de sa poche.

Signez-moi ça, c'est votre consentement à notre mariage.

FOURMIDOR, à part.

Oh! quelle idée! (Vivement.) Tu as raison, c'est dit; je te donne ma fille! (Il signe. — A part.) Signature extorquée, ça ne compte pas... Je le tiens! (Rendant le papier à Isidore.) Voilà

ISIDORE.

A la bonne heure! Et maintenant, cher beau-père, venez à mon bureau, vous vérifierez mes livres, ma caisse, et vous verrez qu'il ne vous manque pas un rouge liard.

FOURMIDOR.

Comment, les deux millions, ça n'était donc pas vrai?

ISIDORE.

C'était pour vous prouver... ma grande habitude des chiffres.

FOURMIDOR.

Tu ne m'as pas volé?

ISIDORE.

Jamais de la vie!...

FOURMIDOR, l'embrassant.

Brave cœur, tu n'auras pas ma fille.

ISIDORE.

Et la promesse que vous venez de signer?

FOURMIDOR.

Signature extorquée, ça ne compte pas.

ISIDORE.

Ah! prenez garde, je suis plus fort que vous, beau-père!

FOURMIDOR.

Je te défends de m'appeler beau-père.

ISIDORE.

Bah!... puisque je suis déjà votre gendre.

FOURMIDOR.

Déjà!... tu m'as encore volé!...

ISIDORE, se reprenant.

Je veux dire puisque je vais l'être.

FOURMIDOR, à part.

Il m'a fait une peur...

ISIDORE.

A moins que vous ne préfériez Robinet qui vous fera rendre des comptes de tutelle.

FOURMIDOR.

Comment sais-tu cela, toi?

ISIDORE.

Parbleu! c'est moi qui ai conseillé Robinet.

FOURMIDOR, à part.

Tiens! tiens! tiens! (Haut.) Alors, tu ne me demanderais pas de comptes, toi?

ISIDORE.

Je ne demande que votre fille.

FOURMIDOR.

Bien vrai?

ISIDORE.

Parole d'honneur!

FOURMIDOR.

Eh bien!... (Avec résolution.) viens déjeuner.

ISIDORE.

Ensuite nous irons vérifier ma caisse; et tenez, à ce propos voulez-vous mon opinion?

FOURMIDOR.

Donne-la. (A part.) Il est très intelligent.

ISIDORE.

Un banquier devrait toujours prendre pour gendre son caissier...

FOURMIDOR.

Pourquoi?

ISIDORE.

Vous ne comprenez pas?

FOURMIDOR.

Non.

ISIDORE, à part.

Il n'est pas fort. (Haut.) Si le caissier emporte la caisse, au moins l'argent ne sort pas de la famille.

FOURMIDOR.

C'est juste!

FIN D'UN CAISSIER

L'HOMME QUI A RÉUSSI

MONOLOGUE

PAR

M. CHARLES CROS

PERSONNAGE

L'HOMME ARRIVÉ . . . . . M. COQUELIN-CADET.

L'HOMME QUI A RÉUSSI

Tenue de soirée. — Il entre en s'éventant avec son chapeau en galette.

Elle est ravissante cette baronne, mais elle est fatigante. J'ai beau crier partout que je ne sais pas valser, je ne sais pas ce qu'elles ont toutes, ces dames; elles ont si bien arrangé les choses, que tout à l'heure il va falloir recommencer avec la marquise. Oh! les femmes, c'est charmant, mais ça n'a pas de suite dans les idées.

Mais comment faire pour ne pas valser? moi qui suis attaché d'ambassade, attaché de première classe depuis ce matin. Moi, la valse ça me secoue, ça me détourne, j'y perds le fil de mon idée.

Enfin nous sommes seuls, je vais pouvoir causer. Je suis né au Mans, mais je n'ai pas été élevé au Mans; c'est dans un petit endroit des environs du Mans que j'ai été élevé, j'apprenais les écritures chez la directrice des postes. Mon père la connaît, elle avait des petites réceptions, le samedi, vous savez le loto, l'eau chaude.

Eh bien, c'est là-dedans que j'ai commencé à avoir de l'ambition.

Le dimanche, dans l'après-midi, j'allais à l'hôtel du Commerce pour me remettre, pour entendre causer, pour avoir des nouvelles. Il y avait un cuisinier habillé en blanc, qui s'appelait Martin. Il m'avait pris en amitié ce Martin, il trou-

vait que je ressemblais à sa mère. C'est à lui que je dois mon idée, et c'est avec lui que j'ai travaillé. Oh! je ne suis pas cuisinier, puisque je suis attaché d'ambassade, première classe depuis ce matin.

(Il écoute.) J'ai le temps, ils commencent le quadrille. — Oui, ce Martin faisait les pommes de terre soufflées, mon Dieu, pas extraordinairement, mais enfin, il les faisait. Je regardais ça moi, je lui ai dit: — Comment arrivez-vous à ce que ça gonfle comme ça? On dirait qu'il y a de l'air dedans. Il me dit: C'est bien simple: (Oh il n'était pas fort.) je laisse refroidir ma friture... Enfin il m'expliquait son procédé.

Il se moquait d'abord de moi ce Martin, puis après il a paru fâché, je les faisais mieux que lui, les pommes soufflées. Nous avons été en froid et je n'ai pas continué à aller à l'hôtel, parce que je n'aime pas fréquenter les cuisiniers. Mais je les faisais moi les pommes de terre soufflées (iff!)

Je me rappelle la première fois que j'ai essayé, j'étais chez papa; ça a commencé par étonner, je n'avais rien dit et maman est venue crier: « Je ne veux pas que tu restes comme ça à la cuisine. » Alors je me suis mis à rire et j'ai fermé la porte. J'ai fait mon plat de pommes soufflées. Mon père est un excellent homme, mais il ne sait pas... enfin mon plat a fait un effet!... Vous savez en province!

C'est là qu'il y avait le receveur des contributions directes qui a raconté ça à la sous-préfecture et qui a dit « : C'est un garçon impossible! » Vous ne le croiriez pas? Eh bien! j'ai été invité à la sous-préfecture. C'est la femme de ce receveur des contributions directes qui s'était fait soigner d'un chaud et froid par un médecin dont la sœur... enfin ce serait trop long à vous dire. Un autre que moi aurait été interloqué. Moi, non, j'avais mon idée. J'ai regardé la cheminée. Je regarde d'abord la cheminée quand j'entre dans un salon. A minuit et demi tout le monde allait se coucher (c'est une petite sous-préfecture) la dame du receveur me dit : « Faites donc quelque chose de drôle, vous êtes si drôle, on va s'en aller. » Alors moi j'avise

un grand gars de domestique en culotte courte et mollets blancs, il portait un plateau avec des sirops. Je me mets à crier : Donnez-moi un torchon, une poêle et du saindoux. Tout le monde s'arrête de causer. J'entendais les dames sous leur éventail dire : « Oh ! est-il drôle ! qu'est-ce qu'il va faire ? Puis la sous-préfète se met à dire en frappant des mains : « C'est ça un torchon. » Et moi j'ajoute : « Et puis du sel gris et des pommes de terre et un couteau, non, non, j'ai mon couteau. Alors on m'apporte ça, je m'installe devant le feu, je retire le garde-cendres, je frotte la poêle avec un paquet de lettres que j'avais dans ma poche, je garde mes gants ; je garde toujours mes gants. Je mets la poêle sur le feu, le saindoux dans la poêle. Je fais tenir la poêle à un cousin du sous-préfet, un garçon très gentil, (oh ! il m'a été bien utile) mais il ne réussit pas dans l'administration ; il n'a pas de suite dans les idées. — Alors moi, je m'installe avec le torchon sur mes genoux (mon pantalon était plein de peluche ; ils ont de mauvais linge dans les sous-préfectures.) J'épluche mes pommes de terre dans le torchon, pour ne pas salir mes gants, je les coupe toujours dans le torchon, je garde les épluchures dans un coin du torchon et alors, les pommes de terres coupées, vlan ! je les fais tomber dans la friture. (Il écoute.) Oh ! j'ai le temps, ils n'en sont qu'à la troisième figure du quadrille. Les pommes de terre étaient donc dans la friture. Je les regarde, elles commencent à cuire. Il faut qu'elles soient pâles, très pâles ; je les retire du feu — et je dis : « Non, c'est manqué, c'est manqué, une polka ! » Il y avait des gens qui faisaient une figure ! Ma destinée était en jeu, il fallait réussir. La polka finie, je remets les pommes de terre sur le feu. J'en avais très peu mis de pommes de terre (il en faut très peu), alors il y en a une première qui gonfle, et puis les morceaux, tous les morceaux, c'était comme une traînée de poudre ça enflait, ça se soulevait. J'étais sauvé. Je fais un geste en remuant la poêle, je me retourne : il y avait bien vingt-cinq personnes derrière moi. Je crie : le

sel! le sel! tout le monde court chercher le sel. Je sale du premier coup (après avoir égoutté). « Madame la sous-préfète à vous l'honneur. » Ecoutez, on voyait la lumière à travers les pommes de terre; enfin ça n'était que du vent. C'a été une fureur! J'étais lancé complétement. C'est à la suite de cette soirée que je suis venu à Paris. (Il écoute.) J'entends la valse, non, c'est le galop du quadrille. J'étais lancé et malgré tous mes ennemis, depuis ce temps-là je n'ai fait que réussir, réussir... Pourtant une fosi, tenez, c'était chez le prince Chikekski, (un Polonais) au château des Pressoirs. Eh bien, j'ai failli perdre toute ma position. Il y avait là beaucoup d'invités, des artistes, des savants, des militaires, vous savez de ces gens qui n'ont pas de suite dans les idées; ils n'avaient aucun succès.

Il y avait huit jours que j'étais au château, je me dis: « Le moment est venu. » J'avais comme toujours l'air triste, parce que je n'aime pas causer, je ne cause jamais, vous comprenez avec ma réputation. Les dames disaient : « Qu'est-ce qu'il a ? Il est amoureux, lui si drôle... on prétend qu'il regarde beaucoup madame une telle. » Ce n'est pas vrai, jamais je ne regarde parce que je suis mon idée. Alors donc, il y avait beaucoup de monde, il y avait un général avec deux officiers d'état-major, des jeunes gens... (Oh ces jalousies de salon,) c'était le moment, je commence : Succès complet, c'était gonflé comme ça. (Geste.) Des ballons, ça marchait si bien que ma foi, je me permets une licence, une innovation; j'avais demandé à trois demoiselles de me faire des cornets de papier, beaucoup de cornets de papier. Je retire la poêle, je prends les pommes de terre, j'en mets une dans chaque cornet, parce qu'il n'y en avait pas beaucoup de morceaux, je les avais comptés, toutes les dames en avaient et je les lance (Geste.) comme ça. Ça tombait sur les dames, sur leurs éventails, sur leurs épaules, ça a eu un succès !... Malheureusement je fais un faux geste, un des cornets arrive dans l'œil du général, le cornet s'ouvre, la pomme de terre tombe dans ses bottes, il éternue, il se

frotte l'œil; un des jeunes gens de l'état-major vient à moi, je ne sais plus ce qu'il me dit, enfin c'était une affaire. Je n'aime pas les duels, je ne me battrais pour rien au monde, excepté pour mon idée. Oh non, je n'aime pas les duels, je ne suis pas militaire, pas du tout; aussi sur le terrain, j'étais dans un état! je ne savais pas où j'étais. Ce n'est pas gai! avec ça je ne sais pas un mot d'escrime, je n'ai pas travaillé ça. On me met une épée dans la main, la tête me tourne, je crois tenir la queue d'une poêle, je tourne, je fais ça, il s'avance sur moi. Je ne sais pas comment ça se fait, je l'ai tué; les témoins ont prétendu qu'ils ne connaissaient pas ce coup-là. Aussi j'ai failli être poursuivi, mais on a étouffé l'affaire et l'on m'a envoyé comme attaché de troisième classe à Birmingham. Qu'est-ce que j'ai fait à Birmingham? Toujours la même chose. Quand vous avez une idée, il faut la suivre. J'ai fait des pommes de terre soufflées. Rapport favorable au ministère des affaires étrangères, deuxième rapport très flatteur. Il y a eu des lords qui sont venus; ils étaient très contents les lords.

Mais il y a la femme d'un gros fabricant de rasoirs (on fait des millions sterling dans cette maison-là)... Enfin cette dame a fait un éclat pour moi. Alors on m'a nommé deuxième classe au Japon. Au Japon? J'ai fait des pommes soufflées; on m'a rappelé ici et je suis de première classe. La valse commence. (Fausse sortie.) Ayez une idée et suivez-la. Je vais vous expliquer comment ça se fait des pommes soufflées... ça ne vous servira à rien, c'est éventé. (Ah! cette valse.) Je n'ai pas le temps... un dernier conseil... ayez votre idée à vous et suivez-la, (Marquise, je suis à vous!) et vous réussirez.

FIN DE L'HOMME QUI A RÉUSSI

UNE RÉPÉTITION

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN VERS

PAR

GUY DE MAUPASSANT

PERSONNAGES

M. DESTOURNELLES, 55 ans.
MADAME DESTOURNELLES, 25 ans.
M. RENÉ LAPIERRE, 25 ans.

UNE RÉPÉTITION

Un salon. — Portes au fond et à droite. — Madame Destournelles, habillée en bergère Watteau, arrange sa coiffure devant la glace.

SCÈNE PREMIÈRE

M. Destournelles, en redingote, prêt à sortir, entre par la porte de droite, et s'arrête stupéfait en apercevant sa femme.

M. DESTOURNELLES.

Madame, qu'est-ce donc que cette mascarade?
Je comprends! vous allez jouer quelque charade!

MADAME DESTOURNELLES.

Vous l'avez dit, monsieur.

M. DESTOURNELLES.

Le costume est charmant.
Vous êtes adorable en cet accoutrement.

MADAME DESTOURNELLES.

Fi donc! des compliments?... Mais je suis votre femme,
A quoi bon?

M. DESTOURNELLES.

La réplique est cruelle, madame.
Je dis la vérité simple, c'est mon devoir
Et d'homme et de mari.

MADAME DESTOURNELLES.

Merci.

M. DESTOURNELLES.

Peut-on savoir
A quel sujet ma femme est devenue actrice,
Et poète peut-être, ou collaboratrice
De quelque auteur fameux? J'ignorais jusqu'ici
Que l'art vous eût jamais causé quelque souci.
Pardon. Et la charade?

MADAME DESTOURNELLES.

Est une comédie.

M. DESTOURNELLES.

Bravo! vous chaussez donc le socque de Thalie?
Alors, si ce n'est point être trop indiscret,
Pourrais-je, en vous priant, connaître le sujet?

MADAME DESTOURNELLES.

Une églogue.

M. DESTOURNELLES.

Parfait! c'est une bucolique!
Et, l'avez-vous choisie avec ou sans musique?

MADAME DESTOURNELLES.

Sans musique.

M. DESTOURNELLES.

Tant pis!

MADAME DESTOURNELLES.

Et pourquoi, s'il vous plaît?

M. DESTOURNELLES.

A mon avis du moins c'eût été plus complet
Je suis très pastoral. Je trouve que sur l'herbe
Un petit air de flûte est d'un effet superbe.
Et puis tout vrai berger, étendu sous l'ormeau,
Ne doit chanter l'amour qu'avec un chalumeau;
C'est l'accompagnement forcé de toute idylle :
L'usage en est resté depuis le doux Virgile.

MADAME DESTOURNELLES, ironique.

Je ne vous savais point si pétillant d'esprit.
J'avais, jusqu'à ce jour, méconnu mon mari.
A présent je voudrais vous faire prendre un rôle;
En marquis Pompadour vous seriez vraiment... drôle.

M. DESTOURNELLES, un peu blessé.

Madame, c'est très vrai. Qui pourrait faire bien
Une chose à laquelle on n'entend juste rien?

MADAME DESTOURNELLES.

Vous en voulez beaucoup à cette comédie?

M. DESTOURNELLES.

Certes; je n'aime pas les bergers d'Arcadie!
Et puis je veux laisser à chacun son métier.
Tout le monde, il est vrai, pourrait être portier;
Mais acteur... oh non pas! Cela c'est autre chose.
Vous ignorez comment on rit, on marche, on cause
Quand on a, par hasard, un public devant soi.
Votre grand naturel est de mauvais aloi.

MADAME DESTOURNELLES, nerveuse.

Je sais depuis longtemps cette vieille rengaîne.

M. DESTOURNELLES, pédantesquement.

Le vrai dans un salon est du faux sur la scène,

Et le vrai sur la scène est faux dans un salon!
L'actrice, dans le monde, a souvent mauvais ton,
Je vous l'accorde, mais, quand vous prenez sa place,
Votre plus doux sourire a l'air d'une grimace:

MADAME DESTOURNELLES, sèchement.

Et vos charmants conseils ont l'air impertinent.
Est-ce fini?

M. DESTOURNELLES.

Non. Pas encore. — Maintenant,
Vos pièces de salon, fausses et précieuses,
Me prennent sur les nerfs, et me sont odieuses.
Voilà mon sentiment. Quant au petit monsieur
Frisé, la bouche en cœur, et roide comme un pieu,
Débitant gauchement ses fades sucreries,
Autant fait par le ciel pour ces galanteries
Qu'un âne pour chanter une chanson d'amour;
Commerçant le matin, et le soir troubadour,
Qui, calculant le prix ou des draps ou des toiles,
Répète vaguement des couplets aux étoiles,
Et quitte son comptoir d'un petit air léger
Pour prendre la houlette et devenir berger,
C'est un sot le matin, et le soir c'est un cuistre
Dont le rire est stupide et la grâce sinistre!
Encore, eussiez-vous pris quelque morceau plaisant
Qui, sans prétention, pourrait être amusant!
Mais choisir une églogue!... Et quelle mise en scène?
C'est dans ces prés fleuris où serpente la Seine.
Ce salon représente un champ, frais et coquet.
Pour plus de vraisemblance on y pose un bouquet
A droite est une dame habillée en bergère;
Elle écoute, effeuillant un rameau de fougère,
Un monsieur costumé; c'est un petit marquis;
Il porte lourdement un habit rose exquis,
S'incline, et dans la main il tient une houlette

Qu'il présente à la dame avec un air fort bête.
— Trois tabourets épars simulent des brebis —
Tout est faux, le décor, les gens et les habits,
Est-ce vrai?... Ce dindon, enfin, qui fait la roue,
Doit vous baiser la main, quand ce n'est point la joue,
Et par cette faveur son orgueil attisé
A d'autres libertés se croit autorisé.
Puis ces longs tête-à-tête où l'on feint la tendresse;
Où l'honnête femme a des rôles de maîtresse...

Il hésite et cherche ce qu'il doit dire.

Sont d'un mauvais exemple aux gens de la maison.

MADAME DESTOURNELLES, très blessée.

Vraiment! Je n'aurais pas prévu cette raison!
Mais comme je veux être une femme soumise,
Que je ne veux pas voir ma vertu compromise
Aux yeux de Rosalie ou de votre cocher,
Je renonce à jouer.

M. DESTOURNELLES, haussant les épaules.

Bon! Pourquoi vous fâcher?

MADAME DESTOURNELLES, la voix tremblante, exaspérée.

Rien que ce tête-à-tête à présent m'épouvante!
Personne encor sur moi n'a rien dit, je m'en vante!
Songez : si le concierge apprend par un valet
Qu'un jeune homme à mes pieds fut vu; qu'il me parlait
D'amour, et qu'il avait la perruque poudrée,
La nouvelle en ira par toute la contrée.
Le facteur, en donnant ses lettres chaque jour,
Distribuera ce bruit aux portes d'alentour:
Il ira grossissant de la loge aux mansardes.
Et tous, du balayeur de la rue aux poissardes
Qui roulent leur voiture avec les : « ce qu'on dit, »
Me toiseront, des pieds au front, d'un air hardi!

M. DESTOURNELLES, embarrassé, humble.

Voyons, si j'ai tenu quelque propos maussade,
Ce n'était, après tout, qu'une simple boutade.

MADAME DESTOURNELLES, suffoquant, les larmes aux yeux.

Je sais que nous devons tout supporter, soupçons,
Injures, mots blessants de toutes les façons!
Nous devons obéir à la moindre parole,
Etre humbles et toujours douces; c'est notre rôle,
Je le sais; mais enfin ma douceur est à bout.
Nos maîtres... nos maris, qui se permettent... tout,
Rôdent autour de nous ainsi que des gendarmes,
Nous accusent sans cesse, espionnent...

M. DESTOURNELLES, caressant.

Pas de larmes,
Je t'en prie; et faisons la paix. Pardon. C'est vrai,
Je fus brutal et sot... je l'avoue, et suis prêt
A tout ce qu'il faudra pour que tu me pardonnes.
Tiens, je baise tes mains. Comme elles sont mignonnes!
J'y veux mettre ce soir deux gros bracelets d'or;
Mais tu joûras. — M'as-tu pardonné?

MADAME DESTOURNELLES, très digne.

Pas encor.

M. DESTOURNELLES.

Non? mais bientôt.

MADAME DESTOURNELLES, de même.

Qui sait?

SCÈNE II

LES MÊMES, RENÉ LAPIERRE en marquis Louis XV.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur René Lapierre.

M. RENÉ, entrant.

En marquis Louis Quinze.

M. DESTOURNELLES.

Ah! votre partenaire;
Au revoir.

Saluant M. Lapierre.

Beau marquis.

RENÉ.

Monsieur, pour vous servir.

M. DESTOURNELLES.

Le costume est charmant et vous sied à ravir.

Il sort. — René baise la main de madame Destournelles.

SCÈNE III

MADAME DESTOURNELLES, RENÉ.

MADAME DESTOURNELLES, nerveuse, la voix sèche.

Au moins, avez-vous bien retenu votre rôle?

RENÉ.

Je n'en oublirai point une seule parole.

MADAME DESTOURNELLES.

Alors nous commençons puisque vous êtes prêt :
Je suis seule d'abord. Le marquis apparaît.
Sans me voir il arrive au milieu de la scène;
Pendant quelques instants il rêve et se promène;
Et puis il m'aperçoit. Nous y sommes?

RENÉ.

J'y suis.

Elle s'assied sur une chaise basse. Il s'approche d'elle avec des grâces prétentieuses.

MADAME DESTOURNELLES.

Soyez plus libre et plus naturel.

RENÉ, s'arrêtant.

Je ne puis ;
J'en suis fort empêché, car mon habit me gêne.

Son épée se prend entre ses jambes.

MADAME DESTOURNELLES, sèchement.

Votre rapière va s'échapper de sa gaîne.
Vous paraissez épais et lourd. Recommençons.

Il fait le même manége que tout à l'heure, mais d'une façon encore plus maniérée.

Vous n'avez pas besoin de toutes ces façons,
Monsieur.

RENÉ, vexé.

Je voudrais bien vous voir prendre ma place,
Madame. Comment donc voulez-vous que je fasse?

MADAME DESTOURNELLES, impatiente.

Comme si vous étiez un marquis naturel;
Un vrai marquis. Quittez cet air trop solennel,
Et marchez simplement comme un monsieur qui passe.

Relevez quelque peu votre épée, avec grâce;
Une main sur la hanche; et puis promenez-vous,
Sans avoir tant de plomb fondu dans les genoux.
Vous êtes empesé comme un dessin de mode.

RENÉ.

Si je ne portais point cet habit incommode...

MADAME DESTOURNELLES.

Vous me faites l'effet d'un marquis croque-mort,
Soyez donc gracieux.

Il recommence.

RENÉ.

Est-ce bien?

MADAME DESTOURNELLES.

Pas encor.
Que l'homme est emprunté! Dire que toute femme,
J'entends femme du monde, est actrice dans l'âme.
La femme de théâtre est gauche, et ne sait pas
Sourire, se lever, s'asseoir, ou faire un pas
Sans paraître tragique. Un rien les embarrasse.
Cela ne s'apprend point, c'est affaire de race.
On peut acquérir l'art, mais non le naturel.
Par l'étude on devient ce que fut la Rachel
Qui demeura toujours roide ou prétentieuse,
Souvent fort dramatique, et jamais gracieuse.
Moi, j'ai joué deux fois, et j'eus un succès fou.
J'avais une toilette exquise, un vrai bijou.
On m'applaudit, c'était comme une frénésie;
J'ai cru que je ferais mourir de jalousie
Madame de Lancy qui jouait avec moi.
Je disais quelques vers : je ne sais plus trop quoi;
Quelque chose de drôle et qui fit beaucoup rire.
Mais, la deuxième fois, je n'avais rien à dire;
Je faisais une bonne apportant un plateau

Où devait se trouver un verre rempli d'eau.
J'apportai le plateau; mais j'oubliai le verre.
L'acteur me regarda d'une façon sévère;
Le public se tordait ; alors je m'aperçus
Que j'avais le plateau voulu, mais rien dessus.
Ma foi, je n'y tins pas, j'ai ri comme une folle.
Le monsieur n'a pas pu reprendre la parole
Tant on était joyeux. On a ri tout le temps!...

Se tournant vers René qui la regarde fixement en l'écoutant.

Mais que faites-vous donc, monsieur, je vous attends?

RENÉ.

Madame, j'écoutais.

MADAME DESTOURNELLES.

C'est moi qui vous écoute.
Vous n'avez pas de temps à perdre. Allons, en route
Eh bien?

RENÉ, après une longue hésitation.

Je ne sais plus du tout le premier vers.

MADAME DESTOURNELLES, furieuse.

Monsieur, vous commencez à m'agacer les nerfs.

RENÉ.

Quand j'aurai le premier, tous viendront à la suite.

MADAME DESTOURNELLES.

Certe, ils viendront. A moins qu'ils ne prennent la fuite.

RENÉ, se frappant le front.

Comme on oublie! Allons, soufflez-moi, rien qu'un peu.

MADAME DESTOURNELLES.

Ah! puissé-je, en soufflant, rallumer votre feu.

Elle souffle.

Je te vis, charmante bergère.

RENÉ. Il récite avec embarras.

Je te vis, charmante bergère,
Assise, un jour, sur la fougère ;
Oui, là-bas, je te vis un jour ;
Et tout mon cœur brûla d'amour ;
Non point de flamme passagère
Qui s'éteint, trompeuse et légère.
C'est d'un indestructible amour
Que je brûlai, douce bergère,
Quand je te vis sur la fougère...
C'est bien?

MADAME DESTOURNELLES.

« *C'est bien* » n'est pas au rôle, assurément.
Et puis ce serait bien... si c'était autrement.

RENÉ.

Pourquoi cela?

MADAME DESTOURNELLES.

Pourquoi? vous êtes détestable
Comme un petit garçon qui récite une fable.
Votre voix, votre corps, vos gestes sont en bois.
Avez-vous aimé?

RENÉ, très étonné.

Moi?

MADAME DESTOURNELLES.

Vous.

RENÉ.

Certes... quelquefois.

MADAME DESTOURNELLES.

Eh bien, racontez-moi cela.

RENÉ.

Quoi?

MADAME DESTOURNELLES.

Vos conquêtes;
Car je ne vous vois pas faisant tourner les têtes.

RENÉ.

Je ne dirai point si j'ai réussi...

MADAME DESTOURNELLES.

Toujours?
Non. Vous ne devez pas être heureux en amours.
Eh bien! nous allons voir ce que vous savez faire.
Supposons qu'une femme, habile en l'art de plaire,
Se trouve en tête-à-tête avec vous. Son... esprit
Dès longtemps attira votre cœur et le prit.
— Supposons que je sois cette femme charmante. —
Vous voulez exprimer l'amour qui vous tourmente;
Nous sommes tous deux seuls. — Allez. —

Elle attend. Il reste debout devant elle dans une pose embarrassée.

Eh bien, c'est tout?
On vous peut sans péril écouter jusqu'au bout.
Alors changeons de rôle, et soyez la bergère.
Je vais improviser. Asseyez-vous, — ma chère. —

Elle prend le chapeau du marquis; s'en coiffe; fléchit un genou devant lui, et, avec une moquerie dans la voix.

Je cours après le bonheur;
Plus je cours, plus il va vite.
Mais ce bonheur qui m'évite,
Dis, n'est-il pas dans ton cœur?

Je cherche la douce fièvre;
Mais elle me fuit toujours.
Cette fièvre des amours,
N'est-elle pas sur ta lèvre?

Pour les trouver j'ai dessein
De baiser, ô ma farouche,
Et ton âme sur ta bouche,
Et ton doux cœur sur ton sein.

Elle le regarde en riant, puis, se relevant.

Je t'embrasse. Etes-vous une bergère en Sèvres?
Troublez-vous. Qu'un soupir s'échappe de vos lèvres.
Baissez les yeux, tremblez, pâlissez, rougissez.

Changeant de ton. — D'une voix brève

Çà, nous ne ferons rien. Cher monsieur, c'est assez.

RENÉ, brusquement.

Je suis mauvais, la faute en est à mon costume ;
Si j'étais en habit tout simple, je présume
Que je saurais sans peine exprimer mon amour.
A l'époque fleurie ou régnait Pompadour,
Presque autant que la tête on poudrait la pensée;
Et la phrase ambiguë, avec soin cadencée,
Semblait une chanson aux lèvres des amants.
Ils avaient en l'esprit encor plus d'ornements
Que de rubans de soie à leur fraîche toilette.
L'amant était léger, l'amante était follette.
Ils ne se permettaient que de petits baisers
Pour ne point faire tort à leurs cheveux frisés;
Et gardaient tant de grâce et de délicatesse
Qu'un mot un peu brutal eût rompu leur tendresse.
Mais aujourd'hui, qu'on a décousu pour toujours
La pompe des habits et celle des discours,
Nous ne comprenons plus ces futiles manières;
Et pour se faire aimer il faut d'autres prières,
Plus simples mais aussi plus ardentes.

MADAME DESTOURNELLES.

Il faut,
Cher monsieur, pour jouer un rôle sans défaut,

Se mettre, avec l'habit, la peau du personnage;
Sentir avec son cœur, penser selon son âge,
Aimer comme il aimait.

RENÉ.

Mais moi, si j'aime aussi.

MADAME DESTOURNELLES.

Vous n'aimez pas.

RENÉ.

Pardon, j'aime.

MADAME DESTOURNELLES.

Mais non.

RENÉ.

Mais si.

MADAME DESTOURNELLES.

Alors vous avez dû lui dire : « Je vous aime. »
Rappelez-vous le ton, et puis faites de même.

RENÉ.

Non. Je n'ai point osé lui dire.

MADAME DESTOURNELLES.

C'est discret.
Vous avez donc pensé qu'elle devinerait?

RENÉ.

Non.

MADAME DESTOURNELLES.

Mais qu'espérez-vous alors?

RENÉ.

Moi? rien. Je n'ose.

MADAME DESTOURNELLES.

C'est faux. L'homme toujours espère quelque chose.

RENÉ.

Je ne veux qu'un sourire, un mot, un bon regard.

MADAME DESTOURNELLES.

C'est trop peu.

RENÉ.

Rien de plus. A moins que le hasard,
Un jour, plaide ma cause.

MADAME DESTOURNELLES.

Oh! le hasard ne plaide,
N'oubliez point ceci, que pour celui qui l'aide.

RENÉ.

Je souffre horriblement de n'oser point parler.
Son œil, quand il me fixe, a l'air de m'étrangler;
J'ai peur d'elle.

MADAME DESTOURNELLES.

Mon Dieu! que les hommes sont... bêtes.
Savez-vous point encore, ignorant que vous êtes,
Que ces compliments-là ne nous blessent jamais.
Vous verriez, si j'étais un homme, et si j'aimais.

René saisit ses mains et les baise avec passion. Elle les retire vivement, très étonnée, un peu fâchée.

Je n'autorise pas ces manières trop lestes;
La parole suffit, monsieur, gardez vos gestes.

RENÉ, tombant à ses genoux.

Certe, j'étais timide et grotesque. Pourquoi?
Je craignais que mon cœur éclatât malgré moi!
Et qu'au lieu des fadeurs de ces propos frivoles,
Ce cœur qui débordait ne dit d'autres paroles.

Elle s'éloigne de lui, il la poursuit en tenant sa robe.

Ah! vous l'avez permis, madame, il est trop tard.
Vous n'avez donc pas vu briller dans mon regard,
Quand il était sur vous, des éclairs de folie;
Ni trouvé sur ma face égarée et pâlie
Ces sillons qu'ont creusés les tortures des nuits?
Vous n'avez donc pas vu que souvent je vous fuis;
Qu'un frisson me saisit quand votre main m'effleure;
Et que si j'ai perdu la tête, tout à l'heure,
C'est qu'en me regardant vos lèvres ont souri,
Que votre œil m'a touché, marqué, brûlé, meurtri?
Ainsi qu'un malheureux, monté sur une cîme,
Se sent pris tout à coup des fièvres de l'abîme,
Et se jette éperdu dedans, la tête en feu;
Ainsi, quand je regarde au fond de votre œil bleu,
Le vertige me prend d'un amour sans limite!

Il saisit sa main et la pose sur son cœur.

Tenez, sentez-vous pas comme mon cœur palpite?

MADAME DESTOURNELLES, effarée.

C'est trop. On vous croirait la cervelle égarée;
Et la diction même a l'air exagérée.

La porte du fond s'ouvre sans bruit, et M. Destournelles apparaît, tenant à chaque main un écrin à bracelet. Il s'arrête et écoute sans être vu.

RENÉ.

Oui, c'est vrai, mon esprit s'égare, je suis fou!
Quand on lâche un cheval, la bride sur le cou,
Il s'emporte, et voilà ce qu'a fait ma pensée;
Jusqu'ici je l'avais tenue et terrassée,
Mais elle a, près de vous, des élans trop puissants.
Je ne puis exprimer les ardeurs que je sens!
Oui, je vous aime, et j'ai la lèvre torturée
Du besoin de toucher votre bouche adorée;
Et mes bras, malgré moi, s'ouvrent pour vous saisir,
Tant me pousse vers vous un immense désir.

MADAME DESTOURNELLES, lui échappant.

Je me fâche. Cessez cette plaisanterie.

RENÉ, se traînant à ses pieds.

Je vous aime, je vous aime.

MADAME DESTOURNELLES, effrayée.

Assez, ou je crie.

RENÉ, avec accablement.

Pardon.

MADAME DESTOURNELLES, avec hauteur.

Relevez-vous, monsieur, je vais sonner.

RENÉ, désespéré.

Mon Dieu! vous ne pourrez jamais me pardonner.

SCÈNE IV

LES MÊMES, M. DESTOURNELLES.

M. DESTOURNELLES, applaudissant.

Bravo! bravo! Très bien! vous jouez à merveille!
Je ne vous croyais pas une chaleur pareille.
Mes compliments, monsieur, c'est très bien. Et j'avais
La sotte intention de vous trouver mauvais!
Oh! mille fois pardon, vous êtes admirable;
Et vous avez surtout cet art incomparable
D'être si naturel, si juste, si vivant,
Que ce morceau d'amour est vraiment émouvant.
Tout est parfait : la voix, l'expression, le geste!
Le difficile est fait maintenant, et le reste

Viendra tout seul. Pourtant, il faut savoir comment
Vous vous en tirerez juste au dernier moment ;
Car cela va toujours très bien quand on répète;
Mais aux jours de Première on perd un peu la tête.

MADAME DESTOURNELLES, avec un sourire imperceptible, et prenant les bracelets des mains de son mari.

Mon ami, demeurez tranquille sur ce point,
Car si monsieur la perd... je ne la perdrai point.

FIN D'UNE RÉPÉTITION

LETTRE D'UNE ACTRICE

MONOLOGUE

PAR

M. CHARLES MONSELET

LETTRE D'UNE ACTRICE

Une chambre modeste. BERNARDINE, assise à une table, finit d'écrire une lettre.

Là ! voilà qui est fait.... A présent, relisons-nous, et mettons les virgules..... Oh ! les virgules !

Ma chère Valérie,

Celle qui t'écrit, ton amie d'enfance et de Conservatoire, ta petite Bernardine enfin, a débuté mercredi soir sur un vrai théâtre, à Paris.

Engagée, ma chérie, tout ce qu'il y a de plus engagée ! C'est à peine si j'ose le croire moi-même en l'écrivant. Mon nom est imprimé en toutes lettres sur les affiches; je m'arrête pour les lire à chaque coin de rue : « Mademoiselle Bernardine remplira les rôles de *Rocambolina* et de la *Pompe à feu.* »

Comme cela tire l'œil ! C'est d'un effet étourdissant, je te jure... Voyons, ne te moque pas de moi, ou je ne dis plus rien.

Mais je serais bien punie de ne rien te dire, va ! Cela m'étouffe, cela me suffoque. Je parlerais au peuple par la croisée plutôt que de me taire. Je crierais : « Voilà ce qui vient de paraître ! Demandez ! les brillants débuts de mademoiselle Bernardine au théâtre des... »

Curieuse ! tu veux déjà savoir sur quel théâtre j'ai débuté.

Il me plaît de te le laisser à deviner pendant dix minutes encore. Cherche, tu ne trouveras pas.

Pour lors, — en commençant à la façon des lettres *de payse à payse*, — tu sauras donc que depuis notre dernière entrevue à Lyon, il y a de cela six mois, j'étais en proie à une déveine numéro un. Nul engagement en perspective; mes ressources, épuisées. La province, je n'en voulais plus. Une saison à Charleroi, une autre à Sens *et ses environs* (jolis, les environs !) m'avaient à moitié abrutie. Il me fallait Paris, enfin. On n'est pas pour rien native de la rue Greneta.

Croirais-tu, ma chère, que les correspondants de théâtre chez lesquels je me suis présentée ont eu le mauvais goût de me rire au nez lorsque je leur ai déclaré mon intention de me fixer ici. Un d'eux plus humain, m'a demandé par quel journal je lui étais envoyée. Je lui ai montré les feuilletons de l'*Argus sénonais*, où je suis portée aux nues, — ainsi qu'une épître en vers de M. Emmanuel des Essarts. Il a hoché la tête, et, comme je l'intéressais, il m'a fait entrevoir un emploi de Colombine à Rio-Janeiro.

..... C'est drôle, tout de même : mon extrait de naissance me donne vingt ans; j'ai de la physionomie; je sais m'habiller je ne suis pas précisément une grue; je sais aussi autant de musique et d'orthographe qu'il en faut. Et tout cela à quoi aboutit-il ? à me faire rester six mois sur le pavé.

Voyons, Valérie, quelle aurait été ta conduite à ma place? Je l'entends dans le meilleur sens du mot. J'ai essayé d'abord de faire mes affaires moi-même et de voir les directeurs dans leurs antres. J'aurais eu plus vite fait d'entreprendre l'escalade de la lune avec mes trente-deux perles.

Te raconterai-je mes pérégrinations, et comment j'avais fini par devenir la *juive errante* de l'engagement?

Figure-toi ta petite camarade descendant chaque jour régulièrement ses quatre étages de son pied menu, chapeau frais, brides au vent, étroitement gantée, et se dirigant vers toutes les ménageries dramatiques. Le frisson m'en reprend

rien que d'y songer. — Que d'heures passées en ce galant équipage, sur une chaise, dans la loge obscure des concierges de théâtre, au milieu des odeurs d'un pot-au-feu toujours en ébullition ! Moyennant quelques pièces de monnaie, j'obtenais d'attendre l'arrivée du directeur ou de lui faire parvenir ma carte.

Pendant ce temps-là passaient devant moi acteurs et actrices, s'arrêtant joyeusement au seuil de la loge pour demander à la concierge : « Y a-t-il quelque chose pour moi, mère *Chose ?* » et me jetant en dessous un regard curieux et narquois.

Mauvaises heures ! Stupides épreuves !

Au Gymnase, impossible d'approcher du dieu en grosses moustaches. J'ai vainement essayé de m'entendre avec M. Dormeuil, du Palais-Royal : le premier jour, il m'a prise pour une autre ; — le lendemain, sans doute, il en aura pris une autre pour moi.

Visage de bois aux Variétés. Toutes les « situations étaient occupées » aux Folies. Ailleurs on m'a engagée... à repasser, plus ou moins gracieusement. Cristi !

En me voyant ainsi repoussée de toutes parts, te l'avouerai-je, j'ai failli avoir un mouvement d'orgueil ; je me suis crue une grande artiste méconnue ; et le soir, en rentrant dans ma pauvre chambre, j'ai involontairement cherché du regard au chevalet de mon lit la guitare de Rachel !

Pour un rien je serais allée frapper à un théâtre de *mélo*. Mais, quoi ! pas d'organe ! pas de galoubet pour deux sous ! — Me vois-tu d'ici, vois-tu ta petite Bernardine se donnant de grands coups de poing dans la poitrine, comme Marie Laurent, et se jetant devant une porte pour empêcher Piétro d'entrer dans la cabane où repose son enfant. « Son *nânfant ! !* »

J'aurais été d'un bleu !

C'est alors que j'ai rencontré Bertho, — tu sais, Berthe de Joyeuse, qui a été dans la troupe de Meynadier.

— Toi ici ! me dit-elle.

— Comme tu vois !

— Quel bonheur ! et où es-tu casée?

J'eus, à cette demande, un sourire tellement bizarre, paraît-il, que Berthe me saisit par le bras en s'écriant :

— Viens tout de suite chez mon directeur !

Une heure après, je sortais du cabinet directorial avec un engagement pour deux ans. (Reprise du chœur d'allégresse.)

Il était temps !

— Ma chère amie, je n'ai pas de pose à la faire avec toi, surtout de pose à la sensiblerie. Nous en avons vu de dures ensemble. Mais, je te le répète, — *il-é-tait-temps !*

J'étais complétement au bout du rouleau, ma chatte. J'avais vendu ma jolie robe des *Femmes terribles*. Ma tante de la rue de Condé avait pris le surplus. Il ne me restait absolument, mais là, absolument, qu'une mignonne paire de bottines qui m'allaient comme un charme, et avec lesquelles je demandais par testament à être enterrée, car j'avais fait mon testament. Une idée ! Je te donnais... je ne me rappelle plus quoi... pas grand'chose, par exemple.

N'est-ce pas qu'il est permis de se faire enterrer avec des bottines?

Ah ! tiens, j'étais à bout de forces. Quelque chose pourtant me soutenait dans ma vertu : — des souvenirs et du dégoût.

Maintenant, Valérie de mon cœur, le moment est arrivé de te faire connaître l'heureux théâtre qui a celui de me posséder.

Boulevard de je ne sais qui, un nouveau boulevard enfin, une maison toute neuve, au fronton de laquelle on lit *Distractions théâtrales*. C'est là. Un joli petit théâtre, s'il te plaît, tout frais et tout riant, blanc, argent et or, comme on les fait à présent.

On l'a inauguré mercredi avec une pièce qui pourrait bien être une féerie, si ce n'était une revue. Cela a pour titre : *les Fredaines du prince de Satin*. Il n'y aurait aucun incon-

vénient à ce que cela s'appelât *Fortunatus*, ou même *les Soirées du Bosphore*. Cela ressemble à tout, mais tant d'autres choses à leur tour ressembleront aux *Fredaines du prince de Satin !*

Veux-tu mon analyse, en attendant celle des journalistes?

Le premier acte se passe chez un photographe. J'arrive chez lui pour poser, avec une demi-douzaine de mes *compagnes*. Nos costumes ont été taillés dans une étoffe faite de l'air du temps. Il m'a paru qu'à l'orchestre personne ne s'en plaignait. — Nous nous groupons, un bras arrondi par-dessus la chevelure, une épaule abandonnée, l'œil à demi clos, la bouche entr'ouverte. As-tu fini?

Le photographe dit tout ce qui lui vient par la tête. Il a pour compère son apprenti, nommé Objectif (naturellement.) Lorsque nous sommes fatiguées de poser, mes compagnes et moi, nous chantons et nous dansons.

Au deuxième acte, nous chantons et nous dansons, — dans un bosquet où il ne manque que des tables de restaurant. Le photographe devient Anacréon, Objectif s'appelle Momus. Selon la mode actuelle, plusieurs dieux et plusieurs gendarmes se succèdent en s'appelant *ma vieille* et en tirant la langue au public, qui se fond de satisfaction.

Nous chantons et nous dansons encore au troisième acte, — toujours vêtues comme tu devines. Les habitués de l'orchestre importunent les ouvreuses pour savoir l'adresse de notre couturière. Evohé ! La toile du fond représente un palais pompéien. Ainsi que dans toutes les revues, il surgit du sol un tas de gens qui dégoisent, sur des airs d'Offenbach ou de Lecocq : « Je suis l'*Idée !* Je suis *le Phylloxera !* Je suis *le Skating-rink !* Je suis les *Docks de la Mélasse !* »

Moi, j'arrange ma jupe de gaze et je fais sonner mon talon de cuivre,

Les deux derniers tableaux se chantent et se dansent comme les autres. En résumé, *les Fredaines du prince Satin* sont une jolie pièce. Et puis, comme c'est joué ! Ah ! Il y a là surtout une jeune personne du nom de Bernardine, qui

est appelée à un grand avenir. Elle a un entrain du diable, et on lui a fait bisser plusieurs de ses couplets.

Comment trouves-tu que je m'acquitte de mes fonctions de feuilletoniste?

Tout Paris était là, bien entendu.

Une seule chose, ma belle amie, a gâté mon bonheur. Autour de moi, toutes mes camarades jouaient pour quelqu'un dans la salle. On les voyait sourire furtivement à des loges et envoyer des regards d'intelligence aux galeries.

Moi seule, je ne jouais pour personne, — et, à diverses reprises, je me suis senti le cœur serré. C'est une faiblesse, et je ne l'avoue qu'à toi. Bah ! il n'en sera pas toujours ainsi !

Garde-moi toujours le meilleur de ton affection. Ecris-moi, donne-moi de tes nouvelles. Qu'est-ce que devient Georges?.....

Ta BERNARDINE

FIN DE LA LETTRE D'UNE ACTRICE

LE
SERGENT LAZARE

RÉCIT EN VERS

DE

M. PAUL DELAIR

Dit pour la première fois, au banquet commémoratif de Hoche, à Versailles.

PAR C. COQUELIN

LE SERGENT LAZARE

A C. Coquelin

Au café de messieurs les officiers, le jeu
S'allumait, jetant l'or aux déités du lieu
(C'était Palais-Royal). A travers les bagarre
Les vieux jasaient, luisants de poudre et de cnamarres,
Les jeunes, fous exquis, vidaient élégamment
Leur bourse, et même un peu celle du régiment;
Aucuns, blonds chérubins de quinze ans, à leurs peines
Songeaient : — car en ce temps, béni par les marraines,
On était colonel comme on était abbé,
Cela s'achetait; puis un sourire, tombé
De la reine, faisait un soir monter en grade
L'heureux dont elle avait la plume de parade
Mêlée à ses cheveux aux raouts de la cour;
Nos généraux suivaient les plans de Pompadour
Et marchaient à Rosbach de surprise en surprise;
On démembrait la France, on consolait Soubise,
Et tout finissait par de petits vers moqueurs
Qu'aux fiers-à-bras honteux chantaient les jolis-cœurs;
On s'amusait.
Quelqu'un entra.
Beau, — mal à l'aise
Pourtant, — dans l'habit bleu de la garde française, —

Jeune, l'œil haut et clair. — D'un paquet, dans un coin,
Il défit des gilets brodés avec un soin
D'amoureuse, et de table en table fut les vendre.
— Parbleu! fit un marquis quelconque, j'en veux prendre!
Ils sont de ta maîtresse, enfant?
— Je n'en ai point.
— Hé! qui diantre alors a brodé ce joli point?
— Moi, dit le soldat.
— Toi? l'on t'a coupé les vivres,
Sans doute, et du profit tu t'achètes...
— Des livres.

Ceci parut plaisant.
— Quels livres, compagnon?
— Ceux des soldats.
— J'entends : Rétif ou Crébillon.
— Non : Polybe ou Vauban.
— Mais c'est qu'il étudie
Pour être général; c'est une comédie;
Çà, tu veux donc servir les Turcs?
— J'aimerais mieux
Servir ma patrie.
— Ouais! le drôle est merveilleux!
As-tu quatre degrés de noblesse?
— Au contraire!
Je suis d'extraction rustique et populaire,
Moitié faubourg, moitié village.
— Hé! pardieu, c'est
Lazare, mon sergent, dit un vieux qui passait.
— Va, pour Lazare! Eh bien! garde l'aiguille, laisse
L'épée et la patrie, et prends une maîtresse;
Car sergent tu mourras, peuple on t'enterrera;
Jamais au hausse-col Lazare n'atteindra
Si Jésus tout exprès du tombeau ne le tire!

Et repoussé par un superbe éclat de rire,

Pâle, taisant son cœur, — le sergent s'en alla.

Et voici ce qu'on vit à huit ans de cela.

C'était un fort Breton, battu du flot qui monte
Sous un rouge drapeau d'où leur tombait la honte
Et la protection de l'Anglais, pour le Roi
Combattant le pays, — d'ailleurs en désarroi,
Assiégés et doutant du salut, bien qu'en nombre,
A l'heure où le soleil pend sur l'océan sombre,
Ces mêmes officiers délibéraient.
Un d'eux
Vint en parlementaire au camp prochain des bleus.
Il vit ces soldats, ceux du Rhin, de Sambre et Meuse,
Pour uniforme ayant leur pauvreté fameuse,
Pour noblesse et blason leurs balafres, ou bien,
Tatoué sur le cœur, un bonnet phrygien ;
Battus parfois, plus forts ensuite, la fatigue
Ni le sommeil n'étaient d'eux connus, ni l'intrigue;
Aux magistrats du peuple ils levaient le chapeau
Et vénéraient l'écharpe à l'égal du drapeau.
Grandissant décimés, fiers, sans vanités fausses,
Tous leurs honneurs, c'était l'honneur, et sur leurs fosses
Ces trois mots d'épitaphe avec le fer tracés :
« Ils ont fait leur devoir et sont morts : c'est assez. »

Sur un granit voisin nommé la *Roche-aux-Fées*
Leur chef, grave et debout, sans fracas, sans trophées,
Attendait l'officier des blancs, tournant contre eux
Son regard stratégique et son front lumineux.
L'habit de général serrait sa jeune taille;
Calme, et plein de la France, il rêvait sa bataille,

Si rayonnant de force et de grâce, qu'en bas
Conscrits ou vétérans tout hâlés de combats
Comme s'ils saluaient la victoire enflammée,
Poussèrent vers lui, voix immense d'une armée,
Une acclamation d'amour ivre et joyeux.

Le royaliste aussi le reconnut. — Ses yeux
Constataient le miracle ! Armé, superbe, austère
Et souriant, Lazare était sorti de terre
Au cri qu'avait jeté, plus puissant qu'à Sion,
Ce Christ inattendu, la Révolution !

Le dialogue alors reprit.
— Hé ! c'est Lazare !
— C'est moi.
— Mais savez-vous que la rencontre est rare?
Le gilet que je porte est de vous.
— C'est charmant !
— Parbleu ! je suis ravi de votre avancement.
Vos sans-culottes ont moins bon goût d'habitude;
Vous voilà grand guerrier.
— Je n'ai qu'un peu d'étude,
Mais je sers mon pays.
— Le sort a ses reflux :
Brodez toujours !
— La mode aux ornements n'est plus,
Mais aux rois vos amis j'ai pris assez, je pense,
De drapeaux pour tailler une robe à la France !
— A l'aiguille les rois vous rendront tout entier
Quelque jour.
— J'y consens : j'envie un bon métier;
La Révolution aux périls échappée,
Ce rêve me sourit de briser mon épée.

— Le pouvoir est le but, l'épée est le moyen;
Vous serez dictateur.
— Je serai citoyen.
— Quoi! pas d'ambition?
— Si, j'en porte une, immense,
Où vous pouvez m'aider : je veux par la clémence
Achever la Vendée, et dans ses bois épais
Rendre au plus furieux la patrie et la paix.
— Bien, mais en attendant qu'un jour si bleu s'approche,
C'est beau d'être César.
— C'est assez d'être Hoche.
— Soit donc : l'oubli! la paix! en lui rendant un roi,
Monk sauva son pays... Soyez...
— Qui? traître, moi!
Allez dire, si c'est le soin qui vous attarde,
Que je vends mes gilets et non pas ma cocarde.

L'émigré rejoignit les siens.
Et sur le fort
Gardé de trois côtés par l'âpre flot sans bord,
De l'autre, par un mur, entassement rebelle
De rochers, propre à faire aux géants une échelle,
Tranquille et souriant, Hoche porta les yeux : —
Un orage à la nuit s'ajoutait dans les cieux.
— Des marches de six pieds : c'est le pas de mes hommes.
Voici la nuit, voici l'orage. Bien. Nous sommes
D'accord avec la mer, avec l'ombre et le bruit;
Citoyens! nous prendrons le château cette nuit!

Et cette nuit fut bonne en effet; et l'aurore
Aux créneaux salua le drapeau tricolore!
Oh! de la République irréparable honneur,
Où s'épanouissait dans sa plus noble fleur

La jouvence française inépuisable en gloires !
Toi que le chaste essaim de nos jeunes victoires,
D'Hondschoote à Wissembourg, fronts civiques et purs,
Embrassait, pressentant les brumaires futurs !
Oh ! tu fus grand, lorsqu'à la frontière embrasée
Tu jetas dans le Rhin l'invasion brisée,
Mais plus grand lorsqu'aux dieux cléments tu demandas
Ce saint laurier de paix qu'aiment les vrais soldats !
Tu portais dans ton cœur, douce réparatrice,
Cette pitié qui doit corriger la justice,
Et lorsqu'un meurtrier te visait en chemin,
A ses fils pardonnés tu donnais de ton pain;
Car la France, c'est tous les Français; et ton âme
Les appelait, chassant la vieille haine infâme,
Et vainqueur, oubliant traîtres et trahisons,
Tu jetais aux vaincus ce cri : « Fraternisons ! »

FIN DU SERGENT LAZARE

UN
QUART D'HEURE AVANT SA MORT...

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE

PAR

M. PAUL FERRIER

PERSONNAGES

ALCIDE DE PONTJARDIN, 30 ans.
MERLERANT, 50 ans.
BROUNDERBY, 45 ans.

UN

QUART D'HEURE AVANT SA MORT...

Le théâtre représente une chambre entièrement démeublée. — Une malle vide. — Ce qu'il faut pour écrire. — Dans la malle, un vieux pistolet du dix-neuvième siècle.

SCÈNE PREMIÈRE

PONTJARDIN, seul, relisant une lettre qu'il vient d'écrire, à genoux devant sa malle.

« Monsieur le commissaire de police, vous voudrez bien » excuser le petit dérangement que je vais vous occasion- » ner. Je m'en console cependant par la pensée que ça n'est » pas pour lire votre journal, dans votre bureau, les pieds » sur vos chenêts, que vous recevez des appointements... » dont j'ignore le chiffre. Le petit dérangement, d'ailleurs, » vous sera allégé par cette circonstance, agréable, que, » quand vous me retrouverez, vous serez tout de suite fixé » sur les causes de mon décès, ce qui vous épargnera des » recherches — souvent infructueuses — sur la question de » savoir s'il y a eu suicide ou homicide. N'accusez personne

» de ma mort : c'est moi qui me la donne, n'ayant plus rien » à m'offrir ici-bas. Il est midi moins un quart ; à midi ce » sera fini. Le dernier des Pontjardin sera parti pour un » monde, qui n'aura pas de peine à être meilleur que celui » où je suis encore, monsieur le commissaire de police, votre » respectueux administré, vicomte Alcide de Pontjardin. » (Pliant la lettre, la mettant sous enveloppe, il écrit.) « A monsieur le commissaire du... de mon arrondissement. » Je n'ai jamais connu son numéro, à mon arrondissement, et ça n'est pas ça, du reste, qui m'a manqué...

Il se lève.

Ce qui m'a manqué, c'est vingt-cinq mille livres de rentes! vingt-cinq! pas plus!... Il y a des gens qui demanderaient davantage... moi, j'en aurais fait assez : je me serais contenté de vingt-cinq mille francs par an!... J'avais même un budget tout fait... qui m'a servi depuis 1876... et encore a-t-il traversé l'Exposition!... Parce que je n'ai pas toujours été pauvre comme aujourd'hui. J'ai eu une toute petite fortune : soixante-quinze mille francs, nets et liquides, qui m'ont suffi pour trois ans! J'ai pu même traîner un mois encore... un mois de supplément... sur le prix de vente de mon mobilier! Et... c'est toujours comme ça quand on dérange ses petites combinaisons, j'ai mal fait mon compte... C'était hier : j'ai eu Paille-de-riz à déjeuner... une écuyère de l'Hippodrome... Elle m'a demandé du raisin... du gibier... du Johannisberg... et toutes sortes de friandises hors de prix. Comme c'était la dernière fois, je n'ai pas pu lui refuser... et alors, le soir, il me restait huit francs vingt-cinq... Je voulais dîner au Grand-Hôtel... je ne pouvais guère descendre plus bas, n'est-ce pas, comme prix fixe! Alors, le prix du dîner mis à part, il me restait un joli petit franc... pas beaucoup pour ce que je voulais en faire! Je sais bien que j'avais une ressource suprême : ne pas dîner et... m'en aller avant! — mais je n'étais pas pressé de m'en aller... Ah! non! je ne suis pas pressé du tout, à preuve que j'ai dîné, bien dîné — que j'ai passé une bonne nuit, et que

j'attends, seulement, midi — l'heure habituelle de mon déjeuner.

Alors, me direz-vous, si un ami venait, qui vous invitât a déjeuner, vous remettriez votre... opération?... Eh! bien, non! non!... On m'offrirait de me prêter... je ne dis pas cent sous, mais une somme... une vraie... je refuserais! parce que... je ne suis pas pressé, non, mais quand on a arrangé ses petites combinaisons, il vaut mieux ne pas revenir dessus! C'est arrangé maintenant; j'attends midi — D'abord, qu'est-ce que je ferais d'une vraie somme? Ce serait... mille francs, je suppose?... il faudrait se livrer à des calculs... combien ça fait-il de jours, mille francs, sur le pied de vingt-cinq mille francs par an?... Il faudrait diviser l'année en jours, diviser trois cent soixante-cinq par vingt-cinq... Ah! non! merci!... — Ça serait plus? deux mille? trois mille? — Non! je me suis arrangé pour partir aujourd'hui, à midi, je partirai!

Ah! si cependant! si! vous pourriez me rendre un service... Si quelqu'un de vous avait, sur lui, un bon pistolet... de poche... ou d'arçon... ou de tir, peu importe, qui se chargerait par la culasse... ou autrement, ça m'est indifférent... il aurait six ou sept coups, même... Je m'engagerais à le rendre!... Il y a des gens — pas délicats — qui empruntent les choses, et qui ne les rendent pas! je rendrais le pistolet!... j'ajouterais un post-scriptum à ma lettre... ma lettre à mon commissaire : « Prière de rendre la chose à M. X, qui a eu l'extrême obligeance... » Mais vous n'avez pas de pistolet, sur vous, ni de revolver? non? Je n'insiste pas... je ferai avec celui-ci! (Il tire son pistolet de la malle.) Pas très engageant, hein?... Dame, l'enfance de l'art! de l'ar... quebuserie! Mais vingt sous aussi! Quand on n'a que vingt sous à mettre à l'acquisition d'un pistolet... heureux encore d'avoir rencontré cet ancêtre... à rouet... dans un lot de vieilles ferrailles, chez un Fouchtra, qui opère, quai de la Mégisserie!... Après ça, la batterie joue! (Il la fait jouer.) Rassurez-vous, il n'a pas sa mèche! Quand il aura

sa mèche, il fonctionnera supérieurement... La voilà, sa mèche! (Il la tire de sa poche.) J'ai raclé une bougie de l'étoile! — Et puis il a du style... j'ignore lequel, ne m'étant jamais occupé de... panoplies! mais sûrement c'est du pur... du pur quoi? ça vous est égal... et à moi donc!... Alors quand midi sonnera, je m'appliquerai cette... couleuvrine sur l'estomac, côté du cœur, je dirai un nom : Adélaïde...

Adélaïde!... Eh! bien, quoi?... Ca ne vous apprendrait qu'un nom de baptême! Et puis je ne vois pas pourquoi je vous ferais des cachotteries, au point où j'en suis!... nous avons encore cinq minutes à passer ensemble... c'est tout ce qu'il faut pour vous raconter mon petit roman!... Quand je dis un roman, à peine est-ce une nouvelle... et encore pas bien intéressante pour d'autres que pour moi, car je ne sais pas qui ça intéresserait, d'apprendre que j'aime mademoiselle Adélaïde Merlerant, fille unique d'un... cotonnier, qui a fait, dans la bonneterie, une fortune gigantesque... amour partagé, si j'en crois certaines œillades dont mademoiselle Adélaïde me fit l'aumône, durant une saison que nous avons passée à Vichy, dans le même hôtel, au mois de juillet dernier, et loin de son père... dont je ne connais que les prétentions, qui sont telles, que je n'ai jamais pensé même à lui demander la main de son opulente héritière... Tout cela n'intéresserait personne! seulement, quand je dirai le nom d'Adélaïde, en m'appliquant la chose sur l'estomac, ceux qui sont initiés comprendront... Eh! mais, voici bientôt le moment... le temps d'ajuster la mèche... (Il commence à ajuster la mèche. — On frappe à la porte.) Un indiscret! cachons ces préparatifs funèbres!

cache son pistolet derrière son dos.

SCÈNE II

PONTJARDIN, MERLERANT.

MERLERANT, entrant discrètement.

Pardon, monsieur, je vous dérange.

PONTJARDIN.

Un peu, oui.

MERLERANT.

Je vous prie d'agréer mes excuses.

PONTJARDIN.

Je les agrée.

MERLERANT.

Mais je désirerais vous entretenir un instant

PONTJARDIN.

Un instant très bref?

MERLERANT.

Deux minutes.

PONTJARDIN.

Nous les avons.

MERLERANT.

Peut-être est-ce l'heure de votre déjeuner?

PONTJARDIN.

Justement! midi, midi précis!

MERLERANT.

C'est aussi mon heure.

PONTJARDIN.

Alors vous serez en retard.

MERLERANT.

Oui... quoique je demeure très près d'ici... Mais il est telles circonstances où l'on reste sourd aux sollicitations de la bête! — Vous n'êtes pas collectionneur, monsieur?

PONTJARDIN.

Non, monsieur.

MERLERANT.

Oh! monsieur! mon compliment!

PONTJARDIN.

Vous l'êtes... Je le devine à ce cri du cœur!

MERLERANT.

Je le suis! c'est une manie...

PONTJARDIN.

... Ruineuse.

MERLERANT.

Peuh! Ruineuse serait son moindre défaut, pour un collectionneur, qui jouit, comme moi, d'une fortune considérable.

PONTJARDIN, avec élan.

Vingt-cinq mille livres de rentes peut-être?

MERLERANT.

Plusieurs fois, monsieur, plusieurs fois, et qu'est-ce que c'est que vingt-cinq mille livres de rentes?

PONTJARDIN.

Mais c'est... c'eût été le maximum de mon ambition! Je trouve même que ce n'est pas le comble du tact, que de venir faire étalage de votre fortune, devant un concitoyen aussi... succinctement meublé!

MERLERANT.

Oh! monsieur!... ma confusion... mes excuses... Je vous ai fâché?

PONTJARDIN.

Non! Je suis à une heure de l'existence où l'on voit de haut!

MERLERANT.

Allons, tant mieux!

PONTJARDIN.

Mais comme cette heure est... comptée, je vous prierai d'abréger.

MERLERANT.

J'abrége. — Vous n'êtes pas collectionneur...

PONTJARDIN.

Ça recommence?

MERLERANT.

Non! Je continue : et c'est heureux pour moi, parce qu'ainsi je crois que nous pourrons nous entendre.

PONTJARDIN, regardant autour de lui.

Est-ce que j'aurais à mon insu quelque chose qui vous fît envie?

MERLERANT.

Précisément.

PONTJARDIN.

Vous collectionnez des malles?

MERLERANT.

Non. J'aurais pu... mais ça ne s'est pas trouvé!

PONTJARDIN.

J'y suis. (Montrant son pistolet.) Des pistolets!

MERLERANT.

Vous y êtes !

PONTJARDIN

Je me disais aussi. Je n'ai qu'une malle... vide, et un pistolet... chargé !

MERLERANT.

Il est chargé ?

PONTJARDIN.

Oui

MERLERANT, rayonnant.

Une charge du temps.

PONTJARDIN.

Ah ! non ! pas du temps !... Je n'aurais pas eu confiance.

MERLERANT, désappointé.

Tant pis ! Mais vous êtes pressé... Je le suis aussi, c'est une affaire qui peut se bâcler : tenez-vous beaucoup à ce pistolet ?

PONTJARDIN.

Si j'y tiens ?... plus qu'à ma vie ; ça ne veut pas dire autant que vous croyez, mais...

MERLERANT.

Mais vous le donneriez pour cent francs

PONTJARDIN.

Ça ?

MERLERANT.

Ça, oui !... le chiffre vous surprend... il n'y a qu'un collectionneur pour offrir cinq louis d'un pistolet...

PONTJARDIN

... Aussi dégradé.

MERLERANT.

... Plus dégradé que je ne croyais.

Il va pour le prendre.

PONTJARDIN.

Touchez pas, il est chargé !

MERLERANT.

Oui, mais il n'y a pas la mèche.

PONTJARDIN.

Je l'ai là, la mèche.

MERLERANT, rayonnant.

Une mèche du temps ?

PONTJARDIN.

Ah ! non, pas du temps, j'ai raclé une bougie de l'étoile.

MERLERANT.

Tant pis !... (Il examine le pistolet.) Mais, mon cher monsieur, voilà un pistolet qui ne partira pas.

PONTJARDIN.

Vous dites ?

MERLERANT.

Les dents de la roue sont usées par le frottement, et la percussion manquera de vigueur... Essayez plutôt !

Il vise en l'air.

PONTJARDIN.

Doucement, pas de prodigalité !... N'usez pas ma poudre aux moineaux !

MERLERANT.

Puisqu'il ne partirait pas.

PONTJARDIN.

Vous me le jureriez ?

MERLERANT.

Sur la tête de ma femme.

PONTJARDIN.

J'aimerais mieux autre chose...

MERLERANT.

... De plus sacré?... sur la tête de ma fille!

PONTJARDIN, s'affaissant sur sa malle.

Eh! bien, me voilà bien! je suis bien!

MERLERANT.

Qu'est-ce qui vous prend?

PONTJARDIN.

Volé!... Je suis volé!... Le Fouchtra m'a refait.

MERLERANT.

Combien donc est-ce qu'il vous l'a vendu, ce Marcailhou de malheur?

PONTJARDIN.

Vingt sous!

MERLERANT.

Vingt sous?

PONTJARDIN.

Ça n'est pas exorbitant si vous voulez... mais que feraije aussi d'un pistolet qui ne part pas?

MERLERANT.

Vous avez besoin d'un pistolet?

PONTJARDIN.

... Qui parte, oui! — Mais j'y songe... vous qui les collectionnez... si vous en aviez un, par hasard, dans votre poche?...

MERLERANT.

De quel siècle ?

PONTJARDIN.

Oh! du dix-neuvième siècle! J'aimerais mieux. La fabrication a fait des progrès!

MERLERANT.

J'aime mieux aussi.

PONTJARDIN.

Vous auriez l'objet ?

MERLERANT.

Pas sur moi... mais chez moi... à quatre pas d'ici... dans ma collection! J'ai un double!

PONTJARDIN.

Qui part?

MERLERANT.

A double détente!... un joli petit pistolet d'amateur.

PONTJARDIN.

Oh! Il ne serait pas joli, joli, pourvu qu'il parte!

MERLERANT.

Il partira!... Le temps d'aller chez moi... de le charger... de l'amorcer... vous ne perdrez pas au change!... (A part, en sortant.) Ni moi non plus!

SCÈNE III

PONTJARDIN, puis BROUNDERBY.

PONTJARDIN, seul.

Eh! bien, voilà ce que j'appellerai un heureux hasard; sans ce collectionneur inattendu, je me demande comment j'aurais fait pour me détruire?... Il me restait la ressource des ponts; mais c'est bizarre, j'ai de la répugnance pour ces sortes de décès. D'abord les quais sont couverts, le jour, d'une multitude d'indiscrets, qui se font un malin plaisir de vous déranger. Il y a toujours des oisifs pour plonger après vous et vous ramener sur la berge... où un agent de l'autorité, mû d'ailleurs par les meilleures intentions, abuse de votre état de faiblesse pour vous arracher le serment que vous ne recommencerez plus! Ça fait des histoires... des complications... des rassemblements! J'aime mieux le double du monsieur, le joli petit pistolet d'amateur.— Tiens! j'aurais dû lui demander d'où il savait que celui-ci fût en ma possession? C'est vrai qu'un quart d'heure avant notre mort, nous devenons indifférents à toutes ces petites curiosités mesquines!... L'intérêt pour moi c'est que mon pistolet avait une valeur pour les collectionneurs... ce qui prouve que les collectionneurs ont du bon quelquefois...

Il considère son pistolet sans voir entrer Brounderby.

BROUNDERBY, accent anglais, flegme britannique.

Combien?

PONTJARDIN.

Quoi?

BROUNDERBY.

Le pistolet.

PONTJARDIN, à lui-même.

Un second amateur!... Voilà des coïncidences qu'on ne rencontre que dans la vie réelle!

BROUNDERBY.

Combien?

PONTJARDIN.

Il est vendu.

BROUNDERBY.

Ça m'est égal : je rachèterai.

PONTJARDIN, au public.

A la bonne heure. Celui-ci ne s'égare pas dans des réflexions aussi inutiles que... déplacées! Parlez-moi des Anglais pour faire les affaires!

BROUNDERBY.

Combien?

PONTJARDIN, élevant la voix.

Il est vendu.

BROUNDERBY.

Ça m'est égal : je rachèterai.

PONTJARDIN.

Encore! Soyons plus explicite : je l'ai cédé a un amateur dont j'attends le retour.

BROUNDERBY.

Combien?

PONTJARDIN.

Combien je l'ai cédé?

BROUNDERBY.

Yès.

PONTJARDIN.

Vous voudriez m'offrir un bénéfice.

BROUNDERBY.

Yès.

PONTJARDIN.

Oh! bien, je n'y tiens pas, je ne suis pas brocanteur, j'avais besoin d'un pistolet...

BROUNDERBY.

Comment?

PONTJARDIN.

N'importe comment, pourvu qu'il partît.

BROUNDERBY.

Je dis : de quel siècle?

PONTJARDIN.

Du dix-neuvième siècle!... La fabrication a fait des progrès.

BROUNDERBY.

C'est facile.

PONTJARDIN.

Vous en auriez un sur vous?

BROUNDERBY.

Non, je le regrette.

PONTJARDIN.

Moi aussi, parce que je vous aurais donné la préférence; mon acheteur ne revient pas et je vous aurais donné la préférence.

BROUNDERBY.

Voulez-vous un revolver?

PONTJARDIN.

Un revolver m'irait assez. Il y a plusieurs coups!

BROUNDERBY.

Sept!... Je vais prendre un cab, et vous le chercher.

PONTJARDIN.

Chez vous?

BROUNDERBY.

Au Grand-Hôtel. C'est dix minutes.

PONTJARDIN.

Dans dix minutes, l'autre sera de retour avec son pistolet.

BROUNDERBY.

Pas un revolver.

PONTJARDIN.

Non! mais un pistolet joli, joli...

BROUNDERBY.

Je vous offre mieux.

PONTJARDIN.

Sept coups.

BROUNDERBY.

Et une arme de prix... montée en vermeil.

PONTJARDIN.

En vermeil, ça me tenterait, mais dix minutes...

BROUNDERBY.

Vous êtes donc bien pressé?

PONTJARDIN.

Mon Dieu, oui. Je peux vous dire çà à vous; vous êtes Anglais, et vous pratiquez le respect... illimité de la liberté individuelle...

BROUNDERBY.

Vous voulez vous tuer.

PONTJARDIN.

Vous l'avez dit. Je suis las des amertumes de cette vie, et je prends mon ticket pour l'autre.

BROUNDERBY.

Pourquoi vous ne vous servez pas de ce pistolet?

PONTJARDIN.

Pourquoi?... L'amateur m'a dit qu'il ne partirait pas.

BROUNDERBY, examinant le pistolet.

Il partirait.

PONTJARDIN.

Comment? La dentition de la roue?...

BROUNDERBY.

Excellente.

PONTJARDIN.

Vous êtes connaisseur?

BROUNDERBY.

Yès.

PONTJARDIN.

Mais alors l'autre, le collectionneur...

BROUNDERBY.

Le rival...

PONTJARDIN.

Indélicat! il m'assurait qu'il ne partirait pas pour me décider à l'échange!... C'est un profond scélérat, et je vous donne la préférence.

BROUNDERBY.

Very well.

PONTJARDIN.

Ce pistolet est à vous!

BROUNDERBY.

Combien?

PONTJARDIN.

Mais rien du tout, c'est un présent! Je vous demanderai seulement la permission de m'en servir une dernière fois!

BROUNDERBY.

All right.

PONTJARDIN.

Même j'y songe... pour que vous soyez en règle après... après moi...

BROUNDERBY.

Un petit papier.

PONTJARDIN.

Mon testament : (Il écrit.) « Je soussigné, sain de corps et d'esprit, légue à... monsieur?... »

BROUNDERBY.

Brounderby, de la maison Tussaud and Co.

PONTJARDIN.

Brounderby de la maison Tussaud... de Londres... la fameuse maison Tussaud?...

BROUNDERBY.

Le musée historique des figures de cire.

PONTJARDIN.

Je sais : (Il écrit.) « Brounderby, le pistolet ci-joint... » je signe et je date! vous voilà tranquille.

BROUNDERBY.

Thank you.

PONTJARDIN.

Et maintenant, le temps d'ajuster la mèche...

BROUNDERBY.

J'attendrai.

PONTJARDIN, très aimable, lui montrant la malle.

Mais prenez donc la peine de vous asseoir, mon cher monsieur Brounderby.

BROUNDERBY, s'asseyant.

Thank you.

PONTJARDIN, ajustant la mèche.

Je n'abuserai pas de votre patience.

BROUNDERBY.

A propos!... Une politesse en vaut une autre...

PONTJARDIN.

Vous êtes bien bon, mais voyez-vous en ce moment...

BROUNDERBY.

Si. La maison fait les affaires loyalement. Vous n'avez pas d'héritier!

PONTJARDIN.

Je n'en ai pas. Je ne laisse ni un héritier, ni un radis.

BROUNDERBY.

Oh! alors, votre convoi...

PONTJARDIN.

Le convoi du pauvre.

BROUNDERBY.

Very well! enchanté! vous me permettrez d'en faire les frais.

PONTJARDIN.

Quoi? Vraiment? Généreux insulaire...

BROUNDERBY, prenant un carnet dans sa poche.

Quelle classe?

PONTJARDIN, revenant à lui, avec son pistolet armé.

Vous me comblez!... Je m'en rapporte à votre générosité!

Il se vise à la poitrine.

BROUNDERBY.

Vous tirez là?

PONTJARDIN.

Au cœur! pour ne pas me défigurer!... ne regardez pas!

BROUNDERBY.

Oh! ça ne fait rien.

PONTJARDIN.

Mais... le spectacle...

BROUNDERBY.

Précisément!... je n'ai jamais vu... ça m'intéressera!

PONTJARDIN.

Alors regardez!

BROUNDERBY, il se lève.

Voulez-vous vous asseoir, vous serez mieux.

PONTJARDIN, s'asseyant sur la malle.

Merci! y êtes-vous?

BROUNDERBY, regardant attentivement.

Yès.

SCÈNE IV

LES MÊMES, MERLERANT.

MERLERANT, accourant.

Arrêtez !

PONTJARDIN.

Ah ! vous voilà, vous ?

MERLERANT.

J'arrive à temps. Qu'alliez-vous faire ?

PONTJARDIN.

Vous ne prétendez pas m'empêcher ?...

MERLERANT.

Au contraire. Je prétends. (A Brounderby.) Et vous, monsieur, vous restez impassible ?...

BROUNDERBY.

Moi, j'ai l'habitude de ne pas me mêler de ce qui ne me regarde pas.

PONTJARDIN.

Une leçon de tact que monsieur vous donne !

MERLERANT.

Mais, jeune homme...

PONTJARDIN.

Mais, homme d'âge... je ne vous connais pas !... ou plutôt, je vous connais... et je vous méprise, car vous avez essayé de me mettre dedans !

MERLERANT.

Moi! (Tirant un petit pistolet de sa poche.) Je vous apportais un si joli petit pistolet!... un amour de petit pistolet!...

BROUNDERBY, l'examinant.

Ça... fabrication de Saint-Étienne, ça vaut trente francs!

MERLERANT.

Eh! bien?

PONTJARDIN.

Eh! bien, monsieur, lui, m'offre un convoi de... quelle classe?

BROUNDERBY.

La quatrième vous suffit.

PONTJARDIN.

Va pour la quatrième!... c'est un prix ca!

MERLERANT, inquiet

Monsieur est donc amateur?

PONTJARDIN.

Monsieur est amateur!... et de plus monsieur est discret... monsieur me laisse faire.

MERLERANT.

Mais c'est abominable! et vous voudriez que j'assistasse de sang-froid...

PONTJARDIN.

Qui voudrait que vous assistassiez? Est-ce que je vous ai invité?

MERLERANT.

Non!... c'est le hasard!... un hasard providentiel... car je suis là, et je ne souffrirai pas que mon prochain... sous mes yeux... d'un coup de pistolet...

BROUNDERBY.

Quelle singulière nation! Qu'est-ce que ça vous fait, puisque vous ne connaissez pas monsieur?

PONTJARDIN.

Oui! vous ne me connaissez pas! et puis je vais vous coller!

MERLERANT.

Comment?

PONTJARDIN.

Vous allez voir. Qui est-ce qui a dit que mon pistolet ne partirait pas?

MERLERANT.

C'est moi!

PONTJARDIN.

Eh! bien, de deux choses l'une : ou il partira, et vous n'étiez qu'un misérable imposteur...

MERLERANT.

Il ne partira pas.

PONTJARDIN.

Alors que craignez-vous, homme trop charitable

MERLERANT.

Ce que je crains? Je ne sais pas ce que je crains, vrai, car il ne partira pas.

BROUNDERBY.

Il partira.

MERLERANT.

Je vous dis que non.

BROUNDERBY.

Je vous dis que si.

MERLERANT.

Je m'y connais!

BROUNDERBY.

Voulez-vous parier?

MERLERANT, indigné.

Oh!

BROUNDERBY.

Cinquante livres qu'il partira.

PONTJARDIN, se visant.

Nous allons bien voir!

MERLERANT, l'arrêtant.

Arrêtez!

PONTJARDIN.

Oh! mais laissez-moi tranquille!

BROUNDERBY, prenant Merlerant par le bras.

Yès, laissez monsieur tranquille!

PONTJARDIN.

C'est ça, mon cher Brounderby, tenez-le!

BROUNDERBY.

Je le tiens, allez!

MERLERANT.

N'allez pas, ou je crie!

BROUNDERBY.

Ça ne fait rien, vous serez mort avant qu'on n'arrive.

MERLERANT, se débattant.

Lâchez-moi, vous!

BROUNDERBY, à Pontjardin.

Feu, vous!... (Pontjardin se vise.) Attendez!... c'est pour savoir si le pari tient?

MERLERANT.

Un pari sauvage?... Non!

BROUNDERBY.

Alors, feu!

MERLERANT, criant.

Au secours!

PONTJARDIN, il tire, le pistolet rate.

Raté!

MERLERANT, avec joie.

Raté!

BROUNDERBY, le lâchant.

Raté! (A Merlerant.) Vous avez eu tort de ne pas parier.

PONTJARDIN.

Raté! (A Merlerant.) Vous ne vous voulez pas échanger nos pistolets?

MERLERANT.

Non!

PONTJARDIN.

En ce cas, mon cher Brounderby, j'attendrai dix minutes, j'attendrai votre revolver...

BROUNDERBY.

... Monté en vermeil!... Je vais sauter dans un cab...

MERLERANT, l'arrêtant.

Un moment!

BROUNDERBY.

Ah! bien, non, les affaires sont les affaires... monsieur m'a promis son pistolet... j'ai promis mon revolver à monsieur... je vais sauter dans mon cab...

MERLERANT.

Pardon, pardon, je suis le premier en date!

PONTJARDIN.

Vous êtes le premier, mais vous faites des manières!... je m'exécute bien, moi!

MERLERANT.

Et c'est ce que je ne veux pas, sapristi! que vous vous exécutiez. Voyons, finissons-en!... Voulez-vous dix louis de votre pistolet?

BROUNDERBY, riant d'un air de défi.

Oh! oh!

MERLERANT.

Vingt?

BROUNDERBY, même jeu.

Oh! oh!

MERLERANT.

Vingt-cinq?

BROUNDERBY.

Oh! oh!

MERLERANT.

Cinquante?

PONJARDIN.

Eh! bien, non, je ne veux pas d'argent; je veux un pistolet!

BROUNDERBY.

Je vais sauter dans mon cab...

MERLERANT.

Attendez donc, j'irais jusqu'à cent louis!

BROUNDERBY.

Des enchères?

MERLERANT.

Des enchères! je suis entêté comme un mulet!

BROUNDERBY.

Moi aussi.

MERLERANT.

J'ai des millions!

BROUNDERBY.

Moi aussi.

MERLERANT.

C'est une rivalité de collections!

BROUNDERBY.

Un steeple-chase d'amateurs!

MERLERANT.

Et un antagonisme de nationalités!

BROUNDERBY.

J'aurai ce pistolet.

MERLERANT.

C'est ce que nous verrons.

PONTJARDIN, s'interposant.

Messieurs, messieurs...

BROUNDERBY, le repoussant.

Vous, restez tranquille!

MERLERANT, même jeu.

Et allez vous asseoir! J'ai dit deux mille francs!

BROUNDERBY.

Trois mille!

MERLERANT.

Quatre!

BROUNDERBY.

Cinq!

MERLERANT.

Dix!

PONTJARDIN.

Messieurs!

BROUNDERBY.

Rien!... — Quinze!

MERLERANT.

Vingt!

BROUNDERBY.

Trente!

MERLERANT.

Quarante!

BROUNDERBY.

Cinquante!

PONTJARDIN.

Mais, saperlipopette, voulez-vous m'écouter? je ne veux pas d'argent.

BROUNDERBY.

Vous ne voulez pas cinquante mille francs...

MERLERANT.

... D'un vieux pistolet...

BROUNDERBY.

... Qui ne part pas?...

PONTJARDIN.

Un vieux pistolet, possible, mais qui a une valeur...

MERLERANT.

... Pour un amateur comme moi!

BROUNDERBY.

... Ou pour un musée comme le nôtre.

MERLERANT.

Cinquante mille francs, c'est une somme...

PONTJARDIN.

... Pour un bourgeois... un petit bourgeois, qui placerait sa petite somme... en petites rentes!... Mais moi j'ai mes idées sur la fortune... j'ai eu un budget... et je ne veux pas changer ça à mes combinaisons.

MERLERANT.

Eh! bien, dites votre prix?

PONTJARDIN.

Vous ne me le donneriez pas.

BROUNDERBY.

Dites tout de même!

MERLERANT.

Soixante mille francs?

BROUNDERBY.

Soixante-dix?

MERLERANT.

Quatre-vingt?

BROUNDERBY.

Cent?

PONTJARDIN.

Ouf! vous allez me donner des tentations...! Et comme

c'est désagréable!... Quand on est résolu... quand on n'a pas déjeuné... quand on a écrit au commissaire de police...

MERLERANT.

Vous avez écrit?

PONTJARDIN.

Oui, mais ma lettre a fait comme mon pistolet, elle n'est pas partie!... et je meurs de faim... ce qui n'est pas la forme de suicide que j'avais choisie... et vous commencez à m'ennuyer tous les deux... avec vos offres affriolantes qui me plongent dans des perplexités... bêtes, car, après tout, cent mille francs...

BROUNDERBY.

C'est mon prix!

MERLERANT.

Cent cinq!

BROUNDERBY.

Cent dix!

MERLERANT.

Cent quinze!

BROUNDERBY.

Cent vingt!

MERLERANT.

Cent vingt-cinq!

BROUNDERBY.

Cent cinquante!

MERLERANT.

Deux cent!

PONTJARDIN.

Assez, assez, je demande à réfléchir... deux cent mille

francs, un pistolet hors d'usage... Mais qu'est-ce qu'il a donc, mon pistolet, pour valoir deux cent mille francs?...

MERLERANT.

Pour un amateur comme moi!

BROUNDERBY.

Ou pour un musée comme le nôtré!

PONTJARDIN.

Il a du style?

MERLERANT.

Le plus pur.

PONTJARDIN.

Il est du...?

BROUNBERBY.

XVIe siècle.

PONTJARDIN.

Et après?

MERLERANT.

Après? tenez! jouons cartes sur table! Regardez la date sur la batterie!

PONTJARDIN, regardant.

1560.

BROUNDERBY.

Le nom de l'arquebusier.

PONTJARDIN, même jeu.

Philippe-Hardy-Angoulême.

MERLERANT.

L'écusson sur la contre-batterie!

PONTJARDIN.

Trois poutres debout, sur champ d'outre-mer.

BROUNDERBY.

Les initiales sur la gâche.

PONTJARDIN.

J. P. M.

MERLERANT.

Tout ca ne vous explique pas?

PONTJARDIN.

J. P. M?... Paris, Lyon, Méditerranée!

BROUNDERBY.

Non.

MERLERANT.

Rappelez-vous!... 1563? le siége d'Orléans?...

PONTJARDIN.

Jeanne d'Arc?

MERLERANT, haussant les épaules.

En 1563!

BROUNDERBY.

Si vous connaissiez le musée Tussaud et compagnie, vous auriez vu un groupe de cavaliers, dont l'un, monté sur un cheval blanc, et entouré de ligueurs chancelle sous un coup de pistolet que lui tire un huguenot, monté sur un cheval alezan.

PONTJARDIN.

J'y suis!... c'est le pistolet authentique...

MERLERANT.

... Avec lequel Jean Poltrot de Méré, gentilhomme de l'Angoumois, assassina, en 1563, le duc de Guise assiégeant Orléans!

PONTJARDIN.

Et vous êtes certain?

BROUNDERBY.

1560.

MERLERANT.

Philippe-Hardy!

BROUNDERBY.

Angoulême.

MERLERANT.

Trois poutres... poltre... Poltrot.

BROUNDERBY.

... Sur champ d'outre-mer... mer... Méré.

MERLERANT.

J. P. M. Jean Poltrot de Méré!

PONTJARDIN.

Oh! l'histoire! est-ce beau, l'histoire!

BROUNDERBY.

Deux cent mille francs.

MERLERANT.

Pardon, c'est mon prix!

BROUNDERBY.

Eh! bien, deux cent cinquante!

PONTJARDIN.

Sapristi, nous brûlons!

MERLERANT.

Trois cent!

PONTJARDIN.

Monsieur brûle!

MERLERANT.

Une observation! à prix égal, je solliciterai la préférence!

BROUNDERBY.

Pourquoi ça?

MERLERANT.

Comme Français! j'en appelle au patriotisme de monsieur!

PONTJARDIN.

L'observation me touche!

MERLERANT.

De plus... car j'espère que nos relations n'en resteraient pas là, s'il plaisait à monsieur de revoir quelquefois son pistolet...

BROUNDERBY.

...Monsieur, chez nous, aurait l'occasion de voir London.

MERLERANT.

Chez moi, monsieur n'aurait que quelques pas à faire... voici ma carte.

Il lui remet sa carte.

PONTJARDIN.

L'observation me touche encore! (Il regarde la carte.) Oh! oh! oh!

MERLERANT.

Quoi?

BROUNDERBY.

Cette émotion?

MERLERANT.

Cette joie?

PONTJARDIN, lisant.

« Stanislas Merlerant! » Vous êtes Merlerant?

MERLERANT.

Stanislas.

PONTJARDIN.

Vous avez une fille?

MERLERANT.

Adélaïde.

PONTJARDIN.

Dix-huit à vingt ans?

MERLERANT.

Dix-neuf.

PONTJARDIN.

Elle était à Vichy, l'été dernier?

MERLERANT.

Avec sa tante.

BROUNDERBY.

Tout ça nous détourne!...

PONTJARDIN.

Au contraire, tout ça nous ramène. (A Merlerant.) Vous avez dit trois cent mille francs!

MERLERANT.

C'est salé!

PONTJARDIN, à Brounderby.

Et vous?

BROUNDERBY.

Trois cent cinquante!

MERLERANT.

Trois cent soixante-quinze!

BROUNDERBY.

Quatre cent mille!

PONTJARDIN.

Une minute! (A Merlerant.) Quelle dot donnez-vous à votre fille?

MERLERANT.

Cinq cent mille.

PONTJARDIN.

La valeur de mon pistolet!

MERLERANT, désignant Brounderby.

Monsieur n'irait pas jusque-là?

BROUNDERBY.

J'attends vos enchères!

PONTJARDIN.

Eh! bien, monsieur Merlerant, je me nomme le vicomte Alcide de Pontjardin, j'aime mademoiselle Adélaïde, et je ne m'illusionne pas en avançant que je ne lui suis pas indifférent! Accordez-moi sa main, et mon pistolet est à vous!

MERLERANT.

Mais...

BROUNDERBY.

Il hésite!... Monsieur le vicomte...

PONTJARDIN.

Vous avez une fille aussi?

BROUNDERBY.

J'ai une nièce! Voulez-vous ma nièce, et cinq cent mille francs?

MERLERANT.

Je demande la préférence!

PONTJARDIN.

Vous l'avez!

MERLERANT.

Mais vous croyez que ma fille consentira?

PONTJARDIN.

Puisque nous nous aimons!

MERLERANT.

Et vous renoncerez à vos projets de suicide?

PONTJARDIN.

Puisque vous me faites vingt-cinq mille francs de rente

MERLERANT.

C'est vrai!.. (Regardant à sa montre.) Midi et quart, venez vous déjeuner avec nous, mon gendre?

PONTJARDIN.

J'allais vous l'offrir, beau-père!

Il lui prend le bras.

MERLERANT.

Mais dites donc, après tout, je fais une bonne affaire!

PONTJARDIN.

Dame! pour le même prix, vous avez un gendre...

MERLERANT.

... Et un pistolet!

PONTJARDIN, à Brounderby.

Vous, mon cher Brounderby, sans rancune?...

BROUNDERBY.

Oh! non. (A part, tirant de sa poche le papier de la scène troisième.) Je garde le testament... il mourra... tôt ou tard!

FIN DE UN QUART D'HEURE AVANT SA MORT...

LE GOMMEUX

DEVANT SON CONSEIL DE FAMILLE

FANTAISIE EN VERS

PAR

MLLE NINA DE VILLARD

LE GOMMEUX

DEVANT SON CONSEIL DE FAMILLE

A Coquelin Cadet.

Mesdames et messieurs, oncles, cousines, tantes,
Comme un bouquet de fleurs aux couleurs éclatantes,
Dont la rose est notaire et le bluet docteur,
Vous voilà tous groupés — spectacle séducteur —
Pour me doter en votre humeur trop tracassière
D'un excellent conseil, tendre et judiciaire
Prolongeant — c'est dans l'intérêt de ma santé —
Le charme adolescent de la minorité.

Donc de me protéger il faut qu'on se soucie;
C'est fort aimable à vous et je vous remercie
D'un si doux intérêt; mais je n'ai pas besoin
Que de me faire un sort on prenne tant de soin:
Sachez-le. Je suis très content de l'existence
Que je mène, et je vais prendre un plaisir intense
A vous faire adopter mon avis, à vous tous,
Vous verrez que je suis le plus sage des fous.

Ayant dans mon berceau trouvé de la fortune,
Fallait-il exploiter des mi es dans la lu e?

Prendre des actions qu'oncques on ne paya,
Ou créer des tramways Paris-Himalaya?...
Fallait-il des cheveux cafres carder la laine
Me consacrer à la bretelle américaine?
Monter des opéras ou publier des vers?...
Poser un téléphone entre les univers?
Oui, j'aurais travaillé, mais j'aurais fait faillite.
Si vous croyez que c'est pour cela qu'on hérite!...

Quoi! j'irais m'abrutir dans un obscur emploi?
Je ne suis fait pour rien, mais tout est fait pour moi :
L'artiste, le marchand, l'ouvrier, l'ouvrière...
L'usinier, le mineur, le fermier, la fermière...
Ce monde qui se meut, et qui poursuit un but,
C'est l'orchestre et je suis le ténor donnant l'Ut —
Oh! ne me prenez pas pour un être inutile.
Une prairie en fleur vaut bien un champ fertile;
Je ne travaille pas, mais je fais travailler.
C'est pour moi que l'on voit les grands tailleurs tailler
Ces vestons à carreaux insensés qu'on raconte
Dans les journaux. Gilets très ouverts où l'on compte
Les battements cherchés d'un cœur qui ne bat pas,
Ces pantalons formant un gracieux compas.
Le chemisier, ayant fait ma chemise, dîne.
Le hâve jardinier qui tristement jardine
Pourrait-il vivre si je lui manquais? Hélas!
Je suis sa providence en offrant ses lilas,
Ses fraises, ses raisins, ses asperges en branches,
En faisant croquer ses primeurs par des dents blanches.

Je suis le protecteur des chemins de fer, car,
Dans mes déplacements, j'use les sleeping-car.
Si, chauffent les vapeurs, si, se gonflent les voiles,
Si le marin pensif voit pâlir les étoiles,
C'est pour qu'après souper je boive la liqueur

Au parfum vanillé, qui réjouit le cœur
Et que je fume, à l'heure où le viveur se vanne,
Les cigares dorés venus de la Havane.

Pour moi, pour mes pareils la nature a tout fait :
La neige tombe afin de glacer le parfait.
Quand dans les claires eaux des grands fleuves ils glissent,
C'est pour nous que la truite et le saumon s'unissent,
Prenant pour rendez-vous les flots céruléens.
Au légendaire abri des rochers vendéens,
C'est pour nous seuls que les jeunes huîtres engraissent,
C'est pour nous que la dinde et la truffe apparaissent.
Les moutons sont flattés lorsque nous les mangeons,
Les pigeons sont créés pour le tir aux pigeons.

Je suis, convenez-en, le pivot du commerce.
Si, très prochainement, monsieur de Lesseps perce,
Après l'isthme de Suez, l'isthme de Panama,
Question de chapeaux !... Non jamais nul n'aima
Autant l'humanité, nul n'est moins égoïste
Qu'un élégant gommeux, jeune, aux instincts d'artiste
Qui s'assied toujours plein d'appétit au banquet
Et cueille dans la vie un éternel bouquet.

Ai-je fait, chers parents, enfin vibrer la corde ?
Vos cœurs sont-ils touchés ? J'espère qu'on m'accorde
Le mérite du moins d'avoir dans mon passé
Toujours fait quelque bien alors que j'ai nocé.
Que voulez-vous ? Chacun doit suivre sa nature.
L'un court le handicap et l'autre l'aventure.
Tout être au fond de l'âme a son ambition
Et se doit d'obéir à la vocation.
L'un rêve les succès, il se fait acrobate,
Ayant le goût du whist un autre est diplomate.
Si l'on tient à ravir les femmes on se fait

Chanteur, — et si l'on aime à voyager — préfet.
Tel futur avoué se plaît dans le grabuge,
Un homme très enclin au sommeil devient juge.
Oh ! laissez-moi rester, — cela me va si bien —
Celui qui parmi vous passe en ne faisant rien.

Messieurs et chers cousins, mesdames et parentes,
Laissez-moi sous le gai soleil manger mes rentes,
Inscrivant sur les plis joyeux de mon drapeau
Cette devise fière et moderne : Etre beau.

FIN DU GOMMEUX

FROID !

MONOLOGUE

PAR

M. ERNEST DEPRÉ

PERSONNAGE

UN MONSIEUR . . . . . M. FÉLIX GALIPAUX.

FROID!

Il entre nerveux.

Ce que j'ai? je n'ai rien. Je vous dis que je n'ai rien! Non, je ne suis pas en colère. Je ne m'y mets jamais. Ça m'est impossible : — je suis froid.

Aussi je viens de me brouiller avec mon ami Achille, parce que, lui, il est bouillant, — il bout! c'est de naissance. Il est venu au monde avant l'heure : tandis que moi j'ai pris mon temps... je savais ce que je faisais.

Voyez ce que c'est pourtant! Un garçon doué, Achille... qui avait tout pour lui! Il avait su naître en Russie... dans les glaces... en plein hiver, — cinquante degrés, le mercure gèle, les baromètres claquent, — toutes les chances! Il n'avait qu'à vouloir pour être froid; il n'a pas voulu.

Si encore il ne bouillait que chez lui! Mais il bout partout. — Nous sortons ensemble; il sait que je préfère marcher à l'ombre : il prend le côté du soleil! Nous entrons au café; je demande un sorbet : il prend un punch! Et il l'allume!... Je suis froid; ça m'agace.

Ce matin je le rencontre dans un club : il chauffait sa candidature. Il paraissait assez calme : je l'emmène chez moi, je lui offre un déjeuner... froid. Jusque-là tout allait bien, mais je voyais qu'il se contenait, qu'il ne cherchait qu'un prétexte pour me dire des choses désagréables. Tout d'un coup, il éclate. Il me demande : « As-tu visité

l'Exposition? » Résolu à garder mon sang-froid, je réponds tranquillement : (D'un ton brusque.) — Non, je ne l'ai pas visitée! Pourquoi faire? me fatiguer? m'échauffer? et voir quoi? des poupées nageuses, des souris mécaniques, des phonographes? Le phonographe! voilà une chose qui me laisse froid! Je le connais comme si je l'avais inventé... Mieux! Je suis allé salle des Capucines comme tout le monde; j'ai crié pour vingt sous dans le petit cornet; je lui ai fait un tas de questions; il me les a répétées mot à mot; jamais il n'a voulu me répondre! On a l'air d'inventer, on n'invente rien.

Là-dessus Achille s'est mis dans une colère! Il a été jusqu'à me dire : « Voyons! je t'en prie, raisonnons. » — Raisonner? pourquoi? Tu veux me faire sortir de mon caractère? je m'y trouve bien. D'ailleurs ça me serait impossible : je suis froid. Toi, tu es stupide : parlons d'autre chose. De ton mariage... oui, de ton mariage, — une bêtise!... Et encore non, n'en parlons pas : ça te mettrait en colère, comme toujours. Tu veux en deux mois envisager froidement une situation? j'ai pris deux ans, moi. Ça ne m'a pas empêché d'être trompé! je le suis encore... Et je suis froid!

Parbleu! je sais ce que tu vas me répondre : l'amour!... Une bêtise. Est-ce que c'est neuf ça, l'amour? Ça traîne partout, ça court les rues! Les passions? Mais c'est usé. On n'en invente plus de nouvelles : ce sont les mêmes qui reservent! Je les ai eues, moi, les passions... je les ai eues toutes! j'étais comme toi, bouillant, — c'est ce qui m'a perdu.

Le jour où je me suis mis en tête de me marier, je n'ai pas voulu que ça traîne. On me présente à la famille; j'aperçois un monsieur très bien, — pas décoré; je lui dis : « — C'est vous qui êtes le père? — Oui, monsieur. — Votre fille, combien? — Cent mille francs. — Deux cent! — Impossible. — Cent cinquante! non? c'est à refaire. » Je partais : le beau-père me rappelle. « — Ecoutez : partageons la poire en deux? — Non! — En quatre?... en huit?... — Non! non!

— Allons! voyons! prenez-la. » C'est égal! pour une fois que je me suis passionné, ça ne m'a pas réussi.

A ces mots Achille se lève, prend son chapeau et part en me disant : « Je suis pressé. A demain. » Je m'y attendais : ça devait finir par là! A demain!... J'ai compris. Je lui ai envoyé mes témoins. Seulement savez-vous ce qu'ils ont fait? Ils ont arrangé l'affaire! De sorte que maintenant c'est moi qui ai l'air d'avoir tort. J'aurai été calme pour rien. Tandis qu'Achille n'a fait que s'emporter, tout le temps!

Il mérite une leçon. Je vais lui prouver qu'on peut se contenir,... qu'on n'a qu'à vouloir pour être froid. Il ne m'a pas demandé de lui faire des excuses... Je lui en ferai!... tout de suite... je vais lui en faire des excuses... froidement!... froidement!!... froidement!!!

Il sort furieux.

FIN DE FROID!

JOUONS LA COMÉDIE !

COMÉDIE

POUR LES JEUNES FILLES

PAR

M. JULES DE MARTHOLD

PERSONNAGES

HENRIETTE.
MATHILDE.
LUCILE.

UNE VOIX DE COLLÉGIEN.
UNE VOIX D'ONCLE.
UNE VOIX DE FEMME DE CHAMBRE.

JOUONS LA COMÉDIE!

A ma petite amie Marie Suzanne

J. DE M.

Chambre d'étude à la campagne. — A gauche, une fenêtre. — Au fond, une porte. — A droite, au deuxième plan, une porte et au premier plan, appuyée au mur, une table surchargée de livres et de cahiers. — Des chaises et un fauteuil.

SCÈNE PREMIÈRE

MATHILDE, LUCILE.

LUCILE.

Ah!... mon idée?...

MATHILDE.

Oui, voyons, tu disais?...

LA VOIX DE COLLÉGIEN, appelant dehors à gauche.

Mathilde!

MATHILDE.

Tais-toi, Lucile.

LUCILE.

C'est ton frèr.

MATHILDE.

Justement! Il nous gênerait. (L'entraînant à droite.) Il va monter, je le connais, cachons-nous.

Elles entrent à droite. — Un temps.

LA VOIX DE COLLÉGIEN, appelant.

Mathilde!... Mathilde!... (On frappe au fond.) Vous êtes là, les petites filles?... (La porte s'entr'ouvre, mais sans laisser voir personne.) Au fait, puisque Lucile ne répond pas, c'est qu'elles n'y sont pas... Ah! *mince* d'absence! Je vas *rien* mettre la petite bonne à leurs trousses. Et plus vite que ça! (Il ferme la porte et, en s'en allant, appelle, un peu à la façon des canotiers.) Zoé!... Hé! Zoé! Zoé... hup!

SCÈNE II

LUCILE, MATHILDE.

MATHILDE, à Lucile qui revient visiblement de mauvaise humeur.

Oh! toi..., quand il s'agit de mon frère! — Nous avons des choses sérieuses à faire; si Fabrice était là, vous vous mettriez encore à parler tous les deux tout le temps; ce serait comme si tu n'y étais pas.

LUCILE.

Oh! cette Mathilde!...

MATHILDE.

Il n'y a pas de « cette Mathilde, » c'est comme ça... Tu vois bien, tu ris... — Deux heures un quart!... Et Henriette qui ne descend pas!... Nous avons pourtant déjeuné à onze heures...

LUCILE.

Elle n'en finit jamais de s'habiller.

MATHILDE.

A moins qu'elle ne lise... Tout le temps qu'elle ne passe pas à sa toilette, elle le passe à lire... Alors, toi, tu trouves qu'il vaudrait mieux...?

LUCILE.

Dame..., il me semble. Quand vous irez chanter un de vos duos, toi et Henriette... D'abord, on les connaît, vos duos... Et puis, ce sera tout de suite fini et ça amuse bien moins.

MATHILDE.

Je ne dis pas non, mais que jouer?

LUCILE.

La comédie.

MATHILDE.

La comédie, la comédie!... Quelle comédie? A nous trois, nous ne pouvons pas représenter *Le roman d'un jeune homme pauvre*... ou *La fille de Roland*... A trois, c'est très difficile.

LUCILE, timide.

Nous pouvons très bien être quatre...

MATHILDE.

Qui ça, quatre? Mon frère...? Par exempl , si celui-là s'en mêle, je n'en suis plus.

LUCILE.

Il choisirait la pièce; il sait, lui.

MATHILDE.

Oui, ce serait du propre! Avec sa rage de faire *Coupeau* tout le temps!... Il se croit toujours on ne sait où, ce sauvage-là! Les gens qui viennent ici ne savent pas ce lan-

gage-là. Enfin, il ne faut pas. (Prêtant l'oreille.) Le voilà encore!

LUCILE, avec élan.

Oh! ça, non; ce n'est pas lui!... Ce doit être Henriette.

SCÈNE III

MATHILDE, LUCILE, HENRIETTE.

HENRIETTE, très gaie.

N'ayez pas peur, c'est moi!

MATHILDE.

Nous le savions. (Langoureusement, moqueuse.) Lucile avait reconnu... que ce n'était pas le pas de mon frère!

HENRIETTE.

Voilà comme c'est quand on écoute avec son cœur!

LUCILE, se récriant.

Tu n'es pas habillée!... Qu'est-ce que tu as fait?

HENRIETTE.

J'ai lu... Oh! un livre!... étonnant!

MATHILDE.

Qu'est-ce que c'est, dis?

HENRIETTE.

Je ne sais pas — un morceau de livre, une loque, sans titre... Il manque les soixante premières pages — mais c'est très bien tout de même. — Il y a une femme de couleur — qui s'appelle Naoum — un joli nom — et qui jure de se venger et un capitaine... de cavalerie ou de vaisseau, il manquait un morceau à cette page-là, je n'ai pas pu être

sûre. — Et puis il y a un homme d'affaires qui a un chien noir qui boite et un petit ouvrier typographe très gentil qui aime une actrice de l'Ambigu. — Et puis une petite ouvrière très honnête qui loge en garni et qu'on veut faire assassiner par un monsieur en gris parce que c'est à elle que doit revenir toute la fortune... — Enfin, comme dit ton frère, c'est très empoignant. J'ai tout lu; malheureusement, ça s'arrêtait à la page cent trente... ou cent quarante, je crois, et ça n'avait pas l'air d'être fini. — Je tâcherai de retrouver le reste. — Ah! à propos, j'ai une idée pour la fête de ton oncle... de notre oncle, on pourrait bien dire, car il est l'oncle de toute la maison. (Petit soupir.) Ah! il est si gentil!

LUCILE, railleuse.

Tiens, tiens...; il n'y a pas que moi, alors.

HENRIETTE, emphatique.

Mademoiselle! un oncle n'est pas un lycéen!

MATHILDE.

Ton idée?

HENRIETTE.

Vous ne la devinez pas?

LUCILE et MATHILDE.

Non, non, dis-nous la.

HENRIETTE, comiquement solennelle.

Eh bien!...

Elle s'arrête.

LUCILE.

Eh bien?

HENRIETTE, même jeu.

Eh bien!..

Elle s'arrête.

MATHILDE.

Dieu! qu'elle est agaçante!

HENRIETTE.

Eh bien?... c'est de jouer la comédie!

MATHILDE.

Belle trouvaille!... c'est ce que propose Lucile.

HENRIETTE.

Mademoiselle!... très flattée de m'être rencontrée... avec toi.

MATHILDE.

Il y a toujours la même difficulté. Pour jouer la comédie, il faut une comédie... et on ne fait pas de comédies pour les jeunes filles; on ne daigne!

HENRIETTE.

C'est ce que je me suis dit... Alors...

Elle s'arrête.

MATHILDE.

Va donc!

HENRIETTE.

J'ai eu une seconde idée.

LUCILE.

Ah!

HENRIETTE.

Comment, ah?... Oui, j'ai eu une seconde idée.

MATHILDE.

Laquelle?

HENRIETTE.

Tu ne devines pas?

MATHILDE, crispée

Hum!... Elle va recommencer...:

HENRIETTE.

Puisqu'il n'y a pas de comédie.., ce serait d'en jouer une qu'on ferait.

MATHILDE.

Qui, on?

HENRIETTE.

On?... Mais nous, donc. Nous trois... et c'est assez!

LUCILE.

Nous ne saurons jamais.

HENRIETTE, avec aplomb et vivement, d'un trait.

Il n'y a pas besoin de savoir... j'ai entendu dire que de faire des pièces, ça ne s'apprenait pas...; donc, ceux qui en font ne savent pas: puisque nous ne savons pas, nous savons autant qu'eux... Faisons-en une.

MATHILDE.

Tu es folle, tiens.

HENRIETTE.

Mais non, mais non, mais non. Essayons toujours... ce n'est pas pour entrer à l'Académie, c'est pour s'amuser... Vous allez voir... D'abord... (Prenant le fauteuil et s'y carrant.) d'abord, asseyons-nous. Nous serons mieux pour réfléchir.

Elle se tait. — Un temps.

LUCILE.

Eh bien?

HENRIETTE.

Eh bien, je réfléchis. (Scandant.) Nous ré-flé-chis-sons... Réfléchissons, ça va venir.

Un temps.

LUCILE.

Moi, d'abord, je me déclare incapable de rien trouver.

HENRIETTE.

Alors, tu seras le critique.

MATHILDE.

Laisse faire Henriette. Elle a toujours le prix de narration... Et puis, elle a lu des romans, elle.

HENRIETTE, se levant.

Premier point! Il nous faut un amoureux.

MATHILDE.

Naturellement.

LUCILE.

Ça commence bien; c'est déjà très joli.

HENRIETTE.

Veux-tu faire l'amoureux, toi, Lucile?

LUCILE.

Oh! je ne saurais pas, non : j'aime mieux faire... l'autre.

HENRIETTE.

L'autre, c'est la demoiselle. — Accordé, tu fais la demoiselle. — Alors, ce sera Mathilde.

MATHILDE.

Non, fais-le, toi.

HENRIETTE.

Ce n'est pas mon affaire du tout; je n'aime que les rôles où on se moque. Je ferai..., je ferai... autre chose... L'amoureux, on ne peut pas rire.

LUCILE.

Fais les parents.

HENRIETTE, sans enthousiasme, avec une moue.

Hum... Alors, il faudrait que je fasse les deux — la maman qui ne voudrait pas... et le papa... qui voudrait bien.

MATHILDE.

Ce ne sera pas comme ici... Ici, c'est maman qui me laisse faire ce que je veux et c'est toujours papa qui essaye de m'en empêcher.

HENRIETTE.

Ou je pourrais encore être une femme qui voudrait se venger — comme dans le roman de tout à l'heure.

MATHILDE.

Tu te mettrais en négresse?

HENRIETTE.

Ah! non, par exemple! Mais il n'y a pas besoin d'être noire pour être très méchante. — Mais d'abord, avant d'aller plus loin, qu'est-ce que nous avons pour nous habiller?

MATHILDE.

Nous verrons cela après, nous avons huit jours, nous avons bien le temps.

HENRIETTE.

Non, non, il faut voir tout de suite. Nous ferons notre pièce selon nos costumes : ça aide, de savoir comment on sera mis. — Il y a des tas de robes et d'habits dans la petite chambre qui est là, allons voir.

Elle s'y dirige.

MATHILDE, l'arrêtant.

C'est un cabinet noir.

HENRIETTE.

Alors, apportons par ici.

LUCILE.

Oh! oui, oui, oui!

LA VOIX DE FEMME DE CHAMBRE, dehors à gauche.

Mademoiselle?

MATHILDE.

Bon! Zoé, maintenant!

LA VOIX.

C'est votre frère qui vous cherche.

MATHILDE, ennuyée.

Je l'entends qui monte...

HENRIETTE.

Eh bien! est-ce qu'il n'y a pas le verrou?

Elle court mettre le verrou.

MATHILDE.

Tiens, c'est vrai.

LA VOIX.

Mademoiselle?... (On frappe au fond en essayant d'ouvrir.) La porte est fermée... ces demoiselles sont probablement dans le bois. — Ah! Et puis, à la fin, il m'ennuie, M. Fabrice, à me faire faire comme ça ses quatre cents volontés.

Elle s'en va. — Un temps.

MATHILDE, pensive.

Le verrou?... Dire que je n'y avais jamais pensé...

HENRIETTE.

Du moment que vous me confiez le soin de faire la comédie, c'est que vous supposez que je connais les accessoires... — Il faut toujours penser au verrou... (Comme à elle-même.) Quand je serai mariée, je le mettrai tout le temps. (Vive.) Allons! Aux costumes!

Elle s'élance

MATHILDE, l'arrêtant.

Reste là. C'est trop petit pour que nous entrions toutes les trois... et, je te connais, tu jetterais tout par terre.

Elle sort à droite avec Lucile.

SCENE IV

HENRIETTE, après un temps de réflexion.

Il faut que ça se passe sous Louis XV,... j'aime beaucoup ça. — Comme les messieurs étaient bien mis dans tous ces temps-là... Maintenant, ils sont noirs!... Ils sont bien tout de même, il y en a même quelquefois qui sont très gentils... mais, c'est égal, ils sont bien noirs. — Ah! il nous reste l'armée... Oh! Dieu! les militaires! En voilà que j'adore! — Il me semble que des militaires, — des officiers, bien entendu... les autres, c'est des soldats. — Ça me serait égal d'en épouser plusieurs. — Ils ont de si beaux uniformes! Je sais bien qu'ils ne les portent pas chez eux, mais ça ne fait rien, on s'imagine toujours qu'on les voit avec. — Ah! si l'oncle n'était pas si âgé,... comme il y a longtemps que j'aurais demandé sa main... — à papa — mais, vraiment,... — je l'aime bien, un homme si brave qui est si doux; je l'aime beaucoup; beaucoup, beaucoup — mais, vraiment, il est un peu vieux... — Pas pour lui, cet homme; il a son âge, voilà tout,... mais pour moi. Ce n'est pas lui qui est trop vieux, c'est moi qui suis trop jeune. Ah! c'est bien dommage. — Il faudra que je m'en cherche un autre... Ah! oui mais,... voilà : il ne pourra pas s'être déjà beaucoup battu... et moi, j'en voudrais un... qui se soit presque fait tuer! Un héros... comme l'oncle!

MATHILDE, appelant.

Henriette!...

HENRIETTE.

Hein?...

MATHILDE.

La porte est retombée, nous sommes embarrassées, nous n'y voyons pas...

HENRIETTE, allant ouvrir.

Vous êtes dans le noir... Voilà, voilà... (Se récriant en voyant l'énorme paquet de costumes divers que Mathilde et Lucile portent à elles deux.) Ah! mon Dieu!

SCÈNE V

MATHILDE, LUCILE, HENRIETTE.

MATHILDE.

Ce n'est pas tout, mais (Elles posent le paquet par terre.) nous allons toujours voir là dedans.

HENRIETTE.

Oui. (Retournant tout à la diable.) Ça, ça ne peut être bon à rien... Ça,... ça,... ça...

MATHILDE.

Quelle salade!

HENRIETTE, continuant.

Ça,... ça,... ça..., ça,... rien,... rien,... rien... — Ah! ceci, excellent. Jupe Pompadour... Car, c'est sous Louis XV, vous savez. (A Lucile.) Tiens, passe cette jupe-là, qu'on voie un peu l'effet.

LUCILE, en la mettant par-dessus sa robe.

Ah!... Et Mathilde, dans le cabinet noir, qui voulait que ce soit un agent de change?...

HENRIETTE.

Eh bien, qu'est-ce qui empêche?

MATHILDE.

Voyons, il n'y avait pas d'agents de change sous Louis XV...

HENRIETTE.

Avec ça? Le règne des financiers... — Seulement, on les appelait autrement. Et puis, qu'est-ce que ça fait, au théâtre, en comédie... On ne pourrait jamais rien faire, alors! — Ce sera un agent de change qui sera mousquetaire, voilà tout, dans ses moments perdus, après la bourse, le soir.

MATHILDE.

Est-ce qu'il y avait encore des mousquetaires, sous Louis XV?

HENRIETTE.

Oh! mais, tu m'agaces, avec tes : Est-ce que? — Des mousquetaires, il y en a toujours eu... Il y en avait chez les Romains... (Sur un mouvement de Mathilde.) Oui, chez les Romains... Tarquin, tiens, devait être mousquetaire... puisqu'on l'a surnommé le Superbe.

LUCILE, de mauvaise humeur.

Un mousquetaire! Joué par une demoiselle! — L'amoureux sera raté! Ce sera ta faute... Si tu avais voulu que ce soit ton frère...

MATHILDE.

Mademoiselle, quand ce n'est pas au Théâtre-Français... ou dans un drame, un amoureux fait par un jeune homme, c'est indécent. C'est même pour cela que tous les amoureux d'opérettes sont joués par des dames en costume exprès.

HENRIETTE.

Elle a raison.

MATHILDE.

Comment l'habillerons-nous, ton mousquetaire?

HENRIETTE, réfléchissant.

Mon mousquetaire?... Voyons donc, voyons donc?... — Eh bien, puisqu'il est convenu qu'il est agent de change... — As-tu un habit noir, par là?

MATHILDE.

Oh! il y a de tout.

HENRIETTE.

Vas-en chercher un.

Mathilde sort à droite.

SCÈNE VI

LUCILE, HENRIETTE.

LUCILE.

Est-ce que ça ne pourrait pas être en Italie, avec un escalier tout bleu... — comme *Le passant*. — C'est bien plus poétique.

HENRIETTE.

Pourquoi pas? Si, très bien. A Ferrare... ou à Venise.

SCÈNE VII

LUCILE, MATHILDE, HENRIETTE.

MATHILDE.

Voilà l'objet. (A Henriette qui recommence à tout bousculer.) Qu'est-ce que tu cherches?

HENRIETTE.

Un ruban jaune... que j'avais vu tout à l'heure... (Le trouvant.) Le voici. Ça fera admirablement l'affaire. — Lucile... (Elle jette par terre tout ce qui est sur la table.) tiens, aide-moi.

Lucile l'imite.

MATHILDE.

Qu'est-ce que tu fais?

HENRIETTE.

Tu le vois bien, je fais la pièce. — Donne-nous des épingles. (La table débarrassée et apportée presque au milieu, un peu sur la droite, elle y étale l'habit.) Là! (Puis, elle et Lucile, chacune d'un côté, le bordent du ruban jaune qu'elles y piquent en dedans, tout autour et aux manches.) Tu as compris, Lucile? Fais-en autant de ton côté. (A Mathilde, tout en travaillant.) Tu sais, ça se passe en Italie, c'est décidé : c'est elle qui a trouvé ça, c'est très bien. — En Italie, ça facilite les enlèvements.

LUCILE, avec joie.

Ah!... le mousquetaire...

HENRIETTE.

Bien entendu, un mousquetaire. — Il sera forcé, du reste, pour te soustraire à ma vengeance. — Ah! et puis, il ne faudra pas oublier une lettre, non plus. — Il y a toujours des lettres dans les pièces.

LUCILE, à Mathilde.

C'est ça, une lettre où tu me répondrais.

MATHILDE.

Tu m'auras donc écrit?

LUCILE, naïve.

Dame... pour fixer l'heure de l'enlèvement.

HENRIETTE.

Mais pas du tout, mais pas du tout! D'abord, les jeunes filles n'écrivent pas, ce n'est pas reçu, ça ne se fait nulle part, même au théâtre; ça ne doit pas se faire. — Ce serait une lettre, tout simplement, (A Mathilde.) que tu lui enverrais pour... pour que je puisse l'intercepter.

LUCILE.

Ah! très bien, je comprends; c'est l'intrigue.

HENRIETTE.

Mais oui, ça vient peu à peu. (A Lucile et à Mathilde.) Dépêchez-vous. — Mais je ne l'intercepterais pas, je serais empêchée à temps.

LUCILE.

Ah! alors, je pourrais répondre

MATHILDE.

Elle a la rage d'écr e!

LUCILE.

Ça fait si bien, en scène, une femme — en robe à traîne — qui écrit — très vite, très vite — avec la plus grande émotion. — Et je donnerais ma réponse à... à qui? Il faudrait une femme de confiance...

MATHILDE.

Une femme... de confiance?... Attendez donc, attendez

donc... Ça a un nom, ces femmes-là... en Espagne, surtout... Ah! une duègne.

HENRIETTE.

Pour avoir une femme de confiance en qui on puisse avoir confiance, il n'y a qu'un vrai moyen... C'est d'appeler le premier commissionnaire venu... Ça coûte trois francs et tout est dit.

LUCILE.

Un commissionnaire... sous Louis XV?...

HENRIETTE.

Sous Louis XV surtout... le règne de l'intrigue. — Et puis, il y en a toujours eu..., seulement ils avaient un autre nom. — Il y en avait même avant l'antiquité, il y en a dans la mythologie: vois Mercure. — Alors, tu l'enlèverais...

MATHILDE.

Qui ça, le commissionnaire?

HENRIETTE.

Mais non, Dianorah. — Elle s'appellera Dianorah. (A Lucile.) Ça y est?

LUCILE.

Ça y est.

HENRIETTE, à Mathilde, lui passant l'habit noir bordé de jaune.

Passe-moi ce costume-là.

MATHILDE, pour que l'habit se voie bien, devra avoir une robe claire, pas blanche, mais rose ou bleue.

Par-dessus ma robe?

HENRIETTE.

Mais, bien entendu; ce serait convenable, autrement. — Seulement, le jour de la représentation, tu mettras une robe Louis XV pour que ce soit mieux. — Eh bien! parfait...

L'habit noir, c'est pour l'agent de change... le galon d'or, — le jaune, c'est de l'or — c'est pour le mousquetaire. Ça résume très bien.

MATHILDE.

Il faut une épée.

HENRIETTE.

Ah! oui, bonne idée.

MATHILDE.

Nous avons ça!

Elle sort à droite.

SCÈNE VIII

HENRIETTE, LUCILE.

LUCILE.

Et toi?

HENRIETTE, tout en s'attifant d'étoffes disparates et avec des sequins dans les cheveux.

Oh!... je rêve... quelque chose de point ordinaire... J'ai changé, je ne veux pas faire les père et mère, c'est trop banal... Et puis, on me reconnaîtrait. — Voilà ce qu'il me faut, tiens... En arrangeant ça... une espèce d'*Azucéna*... Avec un grand jeu de cartes pour la bonne aventure.

MATHILDE, dehors.

Ah! mon Dieu!

HENRIETTE.

Qu'est-ce que tu as?

SCÈNE IX

LUCILE, MATHILDE, HENRIETTE.

MATHILDE, entrant, sérieuse, avec un casque de cuirassier à la main auquel elle s'adresse.

Comment tu étais là, toi!

HENRIETTE, voulant s'en emparer.

Ah! un casque! superbe!

MATHILDE, grave.

Non, — non, — ce n'est pas un joujou, ça; c'est une relique. (Au casque.) Tu étais là! et je ne le savais pas! Pauvre cher délaissé! (A ses compagnes.) Mon oncle te portait quand il a été retrouvé... par miracle!... sur le champ de bataille... (Montrant le casque.) Tenez, il est traversé de une, de deux, de trois balles! — Vous voyez, c'est sacré. — Je veux te donner tes invalides: dans ma chambre, sur une petite applique exprès, au-dessous de mon crucifix, au-dessus de mon prie-Dieu... car,... si tu es ainsi blessé, c'est que tu as préservé.. ton maître. (Elle le baise longuement.) Si, je veux te poser sur ma tête, — un instant — pas pour jouer la comédie, non, — mais pour prouver que tu n'es pas trop lourd pour une petite fille de France!

Elle se coiffe du casque.

HENRIETTE.

Oh! qu'elle est gentille, comme ça!

MATHILDE, se regardant.

Voyons!... mais oui! — c'est Fabrice qui va être content que je l'aie retrouvé!

LA VOIX D'ONCLE, dehors, à gauche.

Mathilde, tu es là, ma chérie...

MATHILDE, joyeuse.

Mon oncle! (Le casque enlevé précipitamment, elle s'élance à la fenêtre.) Oui!

LUCILE, HENRIETTE, courant aussi à la fenêtre.

Oui, oui, nous sommes là!

LA VOIX.

Ah! toutes les trois... Descendez au jardin, mes enfants. ce n'est pas la peine que je sois venu ici, si c'est pour ne pas vous voir.

TOUTES LES TROIS.

Nous voilà! nous voilà!

Elles quittent la croisée et se défont en hâte.

LUCILE.

Et la fin de la pièce?

HENRIETTE.

Cette demande! Je vous marie.

LUCILE.

Puisque tu seras une méchante femme?...

HENRIETTE.

Au commencement, plus à la fin. — (A Lucile.) A l'écriture de ta lettre — qui me tombera entre les mains, bien entendu, — j'aurai reconnu... que vous étiez tous les deux mes enfants.

MATHILDE.

Alors, nous ne pourrons pas nous marier.

LUCILE, contrariée.

Oh! que c'est contrariant.

HENRIETTE.

Soyez donc tranquilles, soyez donc tranquilles... Il ne s'agit que de rendre ça possible... Au théâtre! — j'ai vu un opéra-comique, — je ne sais plus lequel — où il arrivait quelque chose dans ce goût-là et ça avait l'air tout naturel. — D'ailleurs, en Italie, sous Louis XV, avec une dispense... Enfin, je ne sais pas encore au juste, mais ce n'est rien du tout à trouver, j'arrangerai ça... — Maintenant, je n'ai plus qu'à écrire, ça ira tout seul!... Je ferai ça ce soir ou demain. — Comme ce sera en Italie, ça se passera au clair de lune — si on peut... (Comme à elle-même.) Oh! oui, avec une lumière derrière un rond de papier... Fabrice arrangera ça,... — et on appellera la pièce... (Elle cherche.) *Le mousquetaire de la nuit.* — Hein? ça sonne!... Et, à la fin, tu chanteras le couplet au public.

LUCILE, se récusant.

Moi?

HENRIETTE.

Puisque c'est toi qui ne sais pas chanter,... tu auras bien plus de succès que nous; ce sera comme dans les opérettes. — Et puis, c'est toi qui as l'air le plus timide... et ça fait très bien, ça dispose à l'indulgence... Et nous en aurons peut-être besoin. — Tiens, essaye.

LUCILE.

Mais...

HENRIETTE.

Va, n'aie pas peur; dis n'importe comment, pourvu que ça aille sur un air, et ce sera ça.

LUCILE, chantant en s'arrêtant où il y a des points, sauf au bis, pour chercher ses mots.

Air de : *L'apothicaire.*

Messieurs, vous avez devant vous...
Trois demoiselles bien timides
Qui voudraient... entendre... applaudir
Leur... humble essai... de comédie;
Donnez... votre approbation
Aux... prouesses du mousquetaire
Et... faites-nous un succès... fou *Bis.*
En... excusant notre... folie!

FIN DE JOUONS LA COMÉDIE!

LE SUFFRAGE UNIVERSEL

DES BÊTES

PAR

GUSTAVE NADAUD

LE SUFFRAGE UNIVERSEL

DES BÊTES

Un beau jour, fatigués de l'état monarchique,
Les animaux, signant un contrat solennel,
Décrétèrent la République
Et le suffrage universel,
Universel selon la formule française,
C'est-à-dire parfaite égalité des droits
Pour l'animal immonde et pour le fils des rois,
Pour l'Ane et le Lion, pour l'Aigle et la Punaise.
On peut supposer que plus d'un,
Pour capter à son gré la vile multitude,
Se fit courtisan et tribun :
Les deux mots ont toujours impliqué servitude.
Nombreux furent les candidats,
Beaucoup parlant beaucoup, et point ne parlant pas.
Quand on examina les titres,
On songea d'abord aux meilleurs;
Mais la majorité des cuistres, des belitres,
Porta ses recherches ailleurs.
Le Tigre et le Lion, comme souches royales,
Par conséquent rivales,
Furent mis d'abord à l'écart.
Ainsi de la Panthère, ainsi du Léopard.
Le Sanglier est un sauvage

Qui n'accepterait pas le mandat de servage.
L'Eléphant est trop gros, le Coq est trop petit.
Le Loup a beaucoup d'appétit.
L'Ours est un paysan; il manque de manières :
C'est un indépendant qui vit dans des tanières.
Le Renard est habile; oui, mais Renard, dit-on,
A trop d'esprit et de finesse,
Le Paon trop de fierté, le Singe trop d'adresse.
Le Chien est un ami de l'homme; le Mouton
Pour le vêtir se laisse tondre :
C'est un niais, un clérical;
Il ne lui manque que de pondre.
Quant au Cheval,
On le tua d'un mot « c'est un noble animal! »

Bref, les impératifs écartèrent d'avance
Ceux qui représentaient la force, l'élégance,
L'affection ou la bonté,
Le talent ou l'indépendance,
L'habileté, l'utilité,
L'esprit, la grâce, la finesse,
La vertu, la beauté, la fierté, la noblesse.

Ils élurent donc le Baudet,
Le Cochon, l'Oie et... Bilboquet.

FIN DU SUFFRAGE UNIVERSEL DES BÊTES

LE

VOYAGE AU PAYS ROSE

MONOLOGUE

PAR

M. E. MORAND

LE

VOYAGE AU PAYS ROSE

A Mademoiselle Jeanne Samary.

Ah! enfin! — Non, ne me demandez rien. Je ne sais plus où je suis; où je vais; d'où je viens. Je ne sais plus rien, j'arrive à l'instant: mon voyage de noces; en Italie, — le voyage au pays rose comme dit maman.

Enfin voilà:

Mon mariage d'abord. — Oh! mon Dieu, comme tous les mariages. Son père avait dit à papa: Votre fille, nous la prenons à cinquante mille fin courant. — Papa avait répondu: « C'est convenu, je vous la porte en compte » et on m'avait liquidée — non, mariée.

Après cela, il y a des gens qui vont faire le tour de la Cascade et manger n'importe quoi, n'importe où, et puis... et puis c'est fini. Mais dans notre monde à nous, le monde des cinquante mille fin courant, on voyage — c'est réglé et pas n'importe où — en Italie — c'est absolu.

Et nous sommes partis, lui et moi, tout seuls — avec papa et maman jusqu'à Nice, c'était plus convenable. A Nice on s'est séparé. Maman était très émue: « Tu comprends tes

devoirs, n'est-ce pas? sois soumise, dévouée; — ton mari est un être nul d'ailleurs, sans aspirations, sans idéal, enfin c'est ton mari, ça ne compte pas — pourtant les circonstances... — Ah! au moins as-tu de l'eau de mélisse? » — Papa, lui, a été très bien : « Cher ami, lui a-t-il dit, pas de phrases. — Les bases sacrées de la famille d'accord avec les lois... enfin, tenez, le vrai bonheur c'est encore d'être heureux. Vous savez ce que vous avez à faire. Après tout ça vaut mieux que d'aller au café! »

Enfin nous étions seuls! seuls — avec une famille d'Anglais. — C'est étonnant on en trouve partout des Anglais — même à Londres.

A Milan — on m'avait beaucoup parlé de Milan — vu deux ou trois modistes — une dizaine de magasins, acheté douze robes, des chapeaux, de la lingerie, des dentelles, des... — oh! pour le voyage seulement — eh bien, c'est bien moins joli que Paris, Milan, et puis voilà il y a trop de monde, on n'est pas seuls, pas d'abandon, pas d'intimité; nous sommes partis le soir même.

Non; mon but n'était pas là, mon but, mon rêve, c'était Venise. — La Venise des romances que l'on voit sur les pianos avec le pont des Soupirs dans le fond et un fromage blanc mélancolique qui se reflète dans l'eau. — Venise, la mer immense, le chant des gondoliers, la vie à deux pleine d'oubli; — c'est là que nous avons retrouvé nos Anglais dans une gondole omnibus qui suivait la nôtre et puis des tas de monde, des tas de gondoles, — on n'est pas seuls du tout ou bien il faut aller loin, loin, loin, et alors le mal de mer; — nous avons quitté Venise le soir même.

Maman m'avait dit: Surtout va à Vérone, on te montrera la chambre où est né Roméo et Juliette. — A l'hôtel ou nous avons demandé ça, on nous a dit: Ça se trouve bien, c'est dans la maison, une petite chambre au troisième sur la cour — avec une pendule empire, sous globe. — Elle est de l'époque, la pendule; — nous dînons, mais le poulet aussi était de l'époque et nous sommes partis.

D'ailleurs il fallait voir Florence; nous avons visité les églises, les musées, — mais il y a un monde fou dans tout ça; — c'est ennuyeux et puis tous ces portraits, ces tableaux, ces statues qui vous suivent des yeux, c'est très gênant, on n'est pas seuls. Enfin pendant que le guide des tableaux expliquait des tableaux du Guide, nous avons eu un moment de calme. — Lui me regardait, je le regardais — longue extase! — il paraît que c'est superbe ces tableaux, nous n'avons rien vu.

De là, à Rome, en plein carnaval — une foule, une cohue — et le tête-à-tête qu'est-ce qu'il devient dans tout cela, mon Dieu! — et puis des Anglais, toujours, partout. On nous a dit que c'était très gai, ce carnaval. Ainsi, il y avait un individu en costume italien — beaucoup de succès — ils ne connaissent pas ça là-bas. Enfin le soir à l'hôtel; c'était la première fois que nous ne dormions pas en wagon nous avons passé la nuit tous les deux — moi, sur un fauteuil et lui — dans une baignoire.

Oh! cette première nuit d'intimité, nous nous sommes disputés pour la première fois. — Dame, vous comprenez, monsieur n'était pas content, alors il s'est écrié: « En voilà un voyage de noces. Si on m'y repince la prochaine fois... »

A Naples, encore une ville à romances, celle-là — il y a un vieux petit volcan éteint que le gardien rallume quand il vient du monde. C'est très laid, ça fume. — D'ailleurs ça m'était bien égal Naples, Pompéi et le reste. — Je lui avais pardonné en route: il me regardait, je le regardais: longue, très longue extase!! Naples! le golfe, la mer, le ciel, l'azur! nous n'y avons vu que du bleu!

Aller plus loin, pourquoi? et nous avons pris le premier train. A Nice, papa avait eu des malheurs à la roulette, du reste, il a été très digne, papa: Pas de phrases, le démon du jeu, la soif enivrante de l'or, le... enfin, ça vaut mieux que d'aller au café! Partons.

Et me voilà.

Chez moi, enfin! Plus de wagons, plus d'hôtels, plus d'An-

glais, — non, la vie tranquille, le coin du feu, le bonheur à deux, le bonheur que j'allais chercher si loin et qui m'attendait. — Voyez-vous, ce qu'il y a de meilleur encore dans les voyages: — c'est d'en revenir.

FIN DU VOYAGE AU PAYS ROSE

LA

PETITE MARIEUSE

FANTAISIE EN UN ACTE

PAR

M. ÉMILE GOBY

PERSONNAGES

SIMONNE DE RASPADOUR, 15 ans..... Mlle JEANNE GOBY.
JULES, 45 ans..... (L'AUTEUR.)
UN DOMESTIQUE.

LA

PETITE MARIEUSE

SCÈNE PREMIÈRE

JULES, **seul, écrivant.**

« Chère madame, — une affaire imprévue, un contre-» temps me privent du plaisir que je me promettais de pas-» ser la soirée près de vous. Je quitte Paris et ne sais quand » je serai de retour. Agréez, etc., etc... » (Mettant une enveloppe.) Madame la comtesse de Préfeuilles. (Parlé.) C'est fait — pour une rupture, c'est bien une rupture. La petite comtesse a trop d'esprit pour s'y méprendre et d'une... A l'autre, maintenant. (Ecrivant.) « Chère madame,... merci de » votre charmante invitation, à sept heures, je vous dirai » combien vous me rendez heureux... Jules de Taspadour. » (Mettant une enveloppe.) Madame SORETTI, du Théâtre-Italien, 6 *bis*, rue Mogador... (Prenant les deux lettres.) Ici un congé, là renouvellement de bail. Voilà! Aussi quelle idée folle de vouloir me marier!... Oh! ce n'est pas moi qui l'ai eue... grand Dieu, non. Mais j'ai été assez bête pour me laisser influencer par ma sœur, une gamine de quinze ans, car si j'ai trente-cinq ans, elle n'en a que quinze à peine; oui, il y a eu dans la famille un entr'acte de vingt années. Mais il faut avouer que nos chers parents n'ont rien perdu pour

attendre. Simonne est si jolie, si charmante, le regain de l'amour! Elle n'a qu'un défaut, c'est de vouloir me marier. J'avais dit oui, pour obtenir la tranquillité. Elle croit même que c'est chose faite. Nous devons ce soir aller dîner ensemble chez la comtesse, le dîner des fiançailles! Trois services et les invités, le notaire, le médecin, tout le clan, mais je n'irai pas. Il y aura bien ici une petite révolution, mais j'ai du caractère je ne céderai pas, cette fois — que diable! une petite pensionnaire ne me fera pas capituler. Cependant, je ne voudrais pas lui faire de la peine, pauvre chérie, car elle n'a que moi au monde, et à nous deux nous représentons toute la famille. Où ai-je mis la cire à cacheter, car je cachète toujours mes lettres, je trouve cela plus convenable et plus propre, c'est bien assez de subir la prose des gens sans recevoir leur... humidité. Ah! quand la lettre est d'une jolie femme, c'est différent. Simonne aura pris la cire, certainement.

SCÈNE II

SIMONNE, JULES.

SIMONNE.

Bonjour, grand frère!

JULES.

Bonjour, petite sœur; d'où viens-tu donc comme ça?

SIMONNE.

J'avais quelques courses à faire.

JULES.

Tu es sortie seule, tu sais que je n'aime pas ça.

SIMONNE.

La femme de chambre m'a accompagnée jusque chez ma

modiste, mon chapeau n'était pas tout à fait prêt et madame Reboux a eu la bonté de me faire reconduire par sa première demoiselle qui avait justement une course dans le quartier ; elle est charmante cette demoiselle, et un talent, vois la merveille qu'elle m'a faite.

JULES, distrait.

Oui, très joli. Où as-tu mis la cire ?

SIMONNE.

Tu sais bien que je ne touche jamais à ton bureau. Eh bien! voyons, comment me trouves-tu?

JULES.

Charmante! mais n'avais-tu pas ton chapeau rose?

SIMONNE.

Y penses-tu un chapeau de trois semaines que madame de Préfeuilles a vu au moins une fois. Songe donc que c'es un dîner officiel.

JULES.

Oui, oui, c'est bien amusant, justement j'ai ce soir un rendez-vous très important avec mon homme d'affaires.

SIMONNE.

Eh bien! tu le verras demain, ton homme d'affaires. En voilà un que je bénis, il te donne toujours ses rendez-vous le soir. Alors, moi, je passe mes soirées toute seule. Espérons que lorsque tu seras marié, il changera ses heures.

JULES.

Voyons, ma petite Simonne, tu veux donc absolument me marier? Tu as l'air, ma parole d'honneur! d'avoir envie de te débarrasser de moi.

SIMONNE, l'embrassant.

T'es bête !

JULES.

Ne sommes-nous pas heureux ainsi?

SIMONNE.

Parfaitement heureux!

JULES.

Alors pourquoi changer notre petit train-train?

SIMONNE.

Nous ne changerons rien à notre petit train-train. Nous serons trois au lieu de deux, voilà tout. Amélie de Préfeuilles, autrefois Amélie de Sognac était au couvent dans les grandes quand j'étais dans les petites. Elle était ma petite mère, rien ne sera donc changé, si ce n'est qu'au lieu d'une enfant, elle en aura deux.

JULES.

Vous avez arrangé cette petite combinaison ensemble.

SIMONNE.

Parbleu, nous ne pouvions pas arranger ça avec les parents de la fille puisqu'elle est orpheline comme nous sommes orphelins.

JULES.

Il me semble qu'il aurait été plus sage d'attendre que tu fusses mariée?

SIMONNE.

Y penses-tu?

JULES.

C'est l'avis de mon homme d'affaires.

SIMONNE.

Et il a trouvé ça tout seul, ton homme d'affaires, sans chercher. Ecoute, j'ai à peine quinze ans. Je ne puis donc me marier au plus tôt que dans deux ou trois ans. Or, tu as

trente-cinq ans, dans trois ans tu en auras trente-huit; aujourd'hui tu es à la limite d'âge. dans trois ans tu seras un peu mûr, mon chéri.

JULES.

Comment! un peu mûr?

SIMONNE

Vois ces petits fils d'argent, cette petite gelée blanche, messagère de l'hiver.

JULES.

J'achèterai de l'eau Figaro.

SIMONNE.

Du tout, du tout, j'ai garanti un mari bon teint.

JULES.

Mais à t'en croire, je tourne au vieillard.

SIMONNE.

Crois-moi, il n'est que temps, il n'est que temps.

JULES.

Pour qui? Pour toi ou pour moi?... Car dans cette insistance de ta part, je soupçonne une arrière-pensée

SIMONNE.

Eh bien! oui, mon Julot. Je ne puis avoir un secret pour toi. Je vais tout te dire : En voulant que tu te maries, il y a effectivement une petite arrière-pensée de ma part

JULES.

J'en étais sûr!

SIMONNE.

Ecoute-moi et tu vas voir comme j'ai bien arrangé notre petite existence.

JULES.

Voyons.

SIMONNE.

Je t'ai parlé souvent de mademoiselle de Fortembert, mon amie de pension, elle a un frère.

JULES.

Ah!

SIMONNE.

Qui m'a vue souvent au couvent quand il venait voir sa sœur. Il m'a fait demander ma main.

JULES.

Ah!

SIMONNE.

Oui, il y a deux ans.

JULES.

Il ne perd pas de temps, ce monsieur; quel âge a-t-il?

SIMONNE.

Je ne sais pas. Il va passer son bachot.

JULES.

Ah! très bien.

SIMONNE.

Bref, il a dit à sa sœur, qu'il me trouvait charmante, qu'il m'aimait et qu'il n'aurait pas d'autre femme que moi.

JULES.

Et puis?

SIMONNE.

Et puis... Voilà ce qui est difficile à dire, il a pris des renseignements sur nous, sur nos relations, et... ces renseignements ne l'ont satisfait qu'à moitié.

JULES.

Comment à moitié?

SIMONNE.

Oui, renseignements très bons sur mon compte, douteux sur le tien.

JULES.

Qu'est-ce à dire?

SIMONNE.

Oui, on lui a dit que tu étais un homme d'honneur, excellent, dévoué pour ta petite sœur... mais...

JULES.

Mais?... Voyons le mais...

SIMONNE.

Mais trop sérieux, s'occupant beaucoup de ses intérêts et passant souvent ses soirées chez son homme d'affaires. Rue Mogador, 6 *bis*.

JULES.

Ah!

SIMONNE.

Je t'ai défendu, tu le penses bien, auprès de mademoiselle de Fortambert à qui tu plais beaucoup entre parenthèses. Aussi, elle m'a dit que pour lever toute difficulté, il conviendrait que tu te mariasses; alors j'ai cherché; j'ai trouvé, tu vas te marier, et dans deux ans ce sera mon tour.

JULES.

Je comprends, en faisant mes affaires tu faisais les tiennes.

SIMONNE.

Un peu!

JULES.

Eh! mais... c'est très fort ce que tu as trouvé là... comme égoïsme, c'est assez réussi. Je m'imaginais bonnement que

tu ne songeais qu'à moi, mais du moment qu'il s'agit de toi et que ton mariage dépend du mien, tu me permettras de réfléchir puisque nous sommes deux dans cette affaire. Du reste, nous avons le temps; l'élève Fortambert n'a pas fini ses études, il n'a pas subi son bachot, il n'a pas fait son volontariat, nous avons de la marge.

SIMONNE.

Comment de la marge... mais pas du tout, pas du tout... moi je puis attendre... Raymond peut attendre.

JULES.

Qui ça, Raymond?...

SIMONNE.

M. de Fortembert... mais toi... tu ne peux pas attendre... mon chéri, tu es à point.

JULES.

A point?... Qu'est-ce que c'est que cette façon de parler? Eh bien! puisqu'il en est ainsi... puisqu'on abuse de l'amitié, de la patience que j'ai montrées jusqu'ici, puisqu'on ne craint pas de se jouer de moi, je vais remettre toute chose à sa place... Dès ce soir, mademoiselle vous rentrerez au couvent, car je pars en voyage.

SIMONNE.

Tu pars... Et le dîner de la comtesse?...

JULES.

Nous n'irons pas.

SIMONNE.

Nous n'irons pas... C'est impossible!

JULES.

Ce sera pourtant... Plus un mot sur ce sujet. Où est la cire?... Où avez-vous mis la cire?

SIMONNE

Je l'ai vue ce matin dans votre chambre.

Jules sort.

SCÈNE III

SIMONNE, seule.

Qu'est-ce que tout cela veut dire? Il se passe quelque chose, il cherche de la cire... donc il a écrit... A qui?... (Elle va au bureau.) Deux lettres... madame la comtesse de Préfeuilles. (Elle lit.) C'est ça, il ne voulait pas assister à ce dîner, il m'a cherché querelle... (Lisant l'autre lettre.) Madame Soretti, du Théâtre-Italien, 6 *bis*, rue Mogador... Son homme d'affaires... Rendez-vous pour ce soir, c'est cela, une vraie préméditation. Mais comment empêcher... Au feu, les deux épîtres, au feu... Suis-je sotte, il en écrira d'autres, et voilà tout... Que faire?... Ah! ah! j'ai trouvé. (Elle prend les deux lettres et les change d'enveloppe.) Cavalier, changez vos dames et vite remettons tout en place.

SCÈNE IV

JULES, SIMONNE, UN DOMESTIQUE.

JULES.

J'en étais sûr, c'est vous qui avez porté cette cire dans ma chambre.

SIMONNE.

Oui, je me souviens.

JULES.

Je vous avais défendu cependant d'entrer chez moi.

SIMONNE.

C'est vrai... mais avez-vous remarqué une superbe branche de rosier sur votre cheminée? On m'avait dit qu'en trempant la tige dans la cire, elle se conserverait longtemps, je l'ai fait. croyant vous être agréable, je ne le ferai plus.

JULES.

Ah! où est le bougeoir?

SIMONNE, qui l'a allumé.

Le voici.

JULES, cachetant les deux lettres.

Merci. (A part.) Elle a du chagrin, mais ne faiblissons pas. (Il sonne. — Au domestique qui entre.) Portez ces lettres à leurs adresses. Allez vite.

SIMONNE.

Oh! oui, allez vite. (Se reprenant.) Allez, Jean. (Le domestique sort.) Monsieur mon tuteur veut-il que je rentre à la pension, avant ou après le dîner?

JULES.

Après dîner. Je ne te mets pas au pain sec. (A part.) Elle se résigne! (Haut.) Tu comprends, Simonne, que je ne puis tolérer qu'une jeune fille de ton âge, une enfant, s'occupe de certaines questions qui ne la regardent pas. Du reste, j'aurai à ce sujet une explication avec madame la supérieure et je suis certain qu'elle vous priera, mademoiselle de Fortembert et toi, de laisser tous vos projets de mariage dans le fond de vos pupitres.

SIMONNE.

Tu feras cela?

JULES.

Oui.

SIMONNE.

Tu raconterais tout à madame la supérieure?

JULES.

Certainement.

SIMONNE.

Tu feras cela?

JULES.

Je le ferai.

SIMONNE.

Ah! il veut briser mon avenir!

JULES.

Qu'est-ce qu'elle dit? Qu'est-ce qu'elle dit?

SIMONNE.

Et ma réputation, monsieur, ma réputation?

JULES, riant.

Elle est folle!

SIMONNE.

Oh! tenez, tenez, vous n'avez pas de cœur, mais je lutterai, oui, je lutterai... Vous êtes mon tuteur, c'est possible, mais vous n'avez pas le droit de me torturer. Vous le voulez, eh bien! nous plaiderons.

JULES, riant.

Nous plaiderons.

SIMONNE.

Oui, nous plaiderons, et je me défendrai moi-même, je n'ai pas besoin d'avocat ni d'homme d'affaires, moi.

JULES, devenant sérieux.

Ah ça! mais...

SIMONNE.

Messieurs les juges, vous voyez devant vous une victime de la tyrannie fraternelle. Je viens vous demander un renseignement. Est-il défendu à une jeune fille d'aimer un jeune homme?... De lui promettre sa main pour l'avenir?... Non, messieurs les juges, non, n'est-ce pas? Vous êtes vieux, mais vous êtes bons. Vous avez aimé, vous. Vous me comprenez. Donnez donc une leçon à ce frère dénaturé. Empêchez-le de continuer sa vie de polichinelle, et puisqu'il a si grande horreur de se marier, condamnez-le au mariage à perpétuité.

JULES, riant.

Bravo! bravo!

SIMONNE.

Premier prix de discours français. Et vous verrez si je ne gagne pas mon procès.

JULES.

J'aime mieux en rire.

SIMONNE.

Il me semble qu'il serait convenable d'envoyer des excuses à madame de Préfeuilles.

JULES.

C'est fait, la lettre vient de partir.

SIMONNE.

Ah! alors vous avez écrit avant mon arrivée, vous aviez manigancé cette petite querelle.

JULES.

Pincé!

SIMONNE.

Eh bien! veux-tu que je te dise, tu as joliment bien fait.

JULES.

Comment?

SIMONNE.

C'est d'un bon frère.

JULES.

Je ne comprends pas.

SIMONNE.

Ouf! quel poids de moins sur la conscience.

JULES.

T'expliqueras-tu?

SIMONNE.

Eh bien! écoute, tu sais si je t'aime, tu sais si je veux te voir heureux; peu m'importe la femme que tu épouses, qu'elle te plaise, c'est l'essentiel, sois franc, tu aimes une autre personne que madame de Préfeuilles.

JULES.

Moi, du tout, qui peut te faire croire...

SIMONNE.

Rue Mogador, 6 *bis*.

JULES.

Hein, comment sais-tu?

SIMONNE.

Ce n'était pas difficile à deviner, trop d'homme d'affaires, ça devenait invraisemblable, alors je me suis informé de l'adresse en question, j'ai fait demander M. Lagripoul, inconnu, Lagripoul, l'hôtel, car c'est un petit hôtel, était habité par la Soretti, du Théâtre-Italien.

JULES.

Tu as osé faire une démarche aussi inconséquente... aussi...

SIMONNE.

Aussi tout ce que tu voudras, mais il s'agissait de toi et de ton bonheur, j'ai tout osé : qui sait, me disais-je, il aime peut-être cette dame, il la préfère à madame de Préfeuilles, eh bien ! qu'il l'épouse, je fais volontiers abnégation de mes projets, et s'il le faut, je la supplierai de ne pas refuser ; tu vois, suis une bonne petite sœur.

JULES.

Je n'en ai jamais douté.

SIMONNE.

Alors, je me suis dit : il faut la voir cette dame, la connaître, lui parler, la juger.

JULES.

Hein?

SIMONNE.

Sans être connue d'elle; une fois, ce parti pris, il fallait l'exécuter, voilà le difficile, mais je n'ai pas été longtemps à trouver un moyen et je sors de chez madame Soretti.

JULES, épouvanté.

Tu sors de chez cette dame?

SIMONNE.

Certainement, et je l'ai vue et je lui ai parlé.

JULES.

Ah! c'est trop fort, par exemple.

SIMONNE.

Oui, certainement, c'est assez fort, mais quand il s'agit de toi, rien ne m'arrête.

JULES.

Elle est terrifiante, mais, malheureuse enfant, comment as-tu osé faire une pareille démarche?

SIMONNE.

Sois tranquille, elle ne me connaît pas et je me suis bien gardée de me faire connaître.

JULES.

Mais comment as-tu fait? (A part.) J'ai chaud.

SIMONNE.

J'étais chez ma modiste, comme tu sais, la première demoiselle m'a reconduite et je m'excusais de la déranger. — Du tout, me dit-elle, je vais dans votre quartier porter ce chapeau, rue Mogador 6 *bis*, chez madame Soretti. Le hasard venait à moi. — Vous allez chez la Soretti? la grande, la célèbre artiste? — Oh! célèbre, me répondit la première demoiselle, célèbre par le fiasco qu'elle a fait cet hiver aux Italiens.

JULES.

C'était une cabale.

SIMONNE.

Alors, je dis à la première demoiselle que je brûlais d'envie de voir une artiste de près. — Vraiment, s'empressa-t-elle de me dire. Venez avec moi. Vous passerez pour la seconde demoiselle, c'est vous qui aurez fait le chapeau, et vous venez l'apporter.

JULES.

La voilà modiste maintenant.

SIMONNE.

Ça m'était bien égal. Nous arrivons, nous sonnons et on nous introduit dans un petit boudoir. — Attendez un instant, mesdemoiselles, madame prend sa leçon... elle aura fini dans cinq minutes. Le hasard faisait bien des choses, la porte du salon était entr'ouverte, et sans être vues, nous assistions à la leçon. - (Elle chante.) Ah! ah! ah! qu'est-ce que vous avez aujourd'hui? disait le professeur. Vous n'êtes pas en train... — Si fait, si fait, je vais m'y mettre, disait la

grande chanteuse, ah! ah! ah!... — Dieu que c'est faux! s'écriait le professeur. — C'est faux, vous êtes une vieille brute Et sur ces mots nous entendîmes un bruit sec, c'était un énorme soufflet.

JULES.

Les grands artistes sont très vifs.

SIMONNE.

Après quelques minutes d'attente, la femme de chambre nous fit entrer dans un autre petit boudoir, la divinité était là, étendue sur un divan oriental.

JULES.

Elle se reposait des fatigues de la leçon.

SIMONNE.

Ah! c'est vous, ma belle, entrez. Tiens, quelle est cette petite? La petite c'était moi. — C'est ma cousine, madame, répondit la première demoiselle. — Ah! très bien. En ce moment, on frappe à la porte. — Entrez, dit la grande artiste. C'est vous, Carlo, venez, caro mio, asseyez-vous et donnez-moi une cigarette.

JULES.

C'est très bon pour la voix.

SIMONNE.

Eh bien, et ce chapeau, voyons? — Voilà, madame. — Oh! délicieux, ravissant, un amour, j'ai l'air d'un grévin, n'est-ce pas, Carlo? — Vous êtes divine, idéale, céleste, riposte le jeune Italien. Alors la grande artiste aperçut le carton que je tenais à la main, par contenance, et qui renfermait un chapeau quelconque. — Qu'est-ce qu'il y a là-dedans? dit-elle. — Un chapeau que nous portons à une pratique. — Montrez, petite, montrez; pour qui cette merveille? — Pour mademoiselle Simonne de Raspadour, répondis-je sans sourciller.

JULES.

Malheureuse! tu as dit ton nom.

SIMONNE.

Attends, attends. Ah! vraiment, est-elle jolie, cette demoiselle de Raspadour? me demanda d'un petit ton dédaigneux la grande chanteuse. — Très jolie, madame, très jolie. — Mais ce chapeau est bien élégant pour une pensionnaire, car elle est encore au couvent, je crois? — Oui, madame, mais c'est un chapeau de cérémonie, c'est pour le mariage de son frère.

JULES.

Comment, tu as dit?

SIMONNE.

Qu'est-ce qu'il y a de mal à cela? — Son frère, quel frère? s'écria la grande artiste. — Elle n'en a qu'un, madame, Jules de Raspadour. — Jules, Jules, c'est impossible, vous vous trompez. — Du tout, madame. — Du tout, mademoiselle de Raspadour n'a qu'un frère, mais quel âge a-t-il ce frère? — Quarante ans, madame.

JULES.

Comment, quarante ans, tu me vieillis.

SIMONNE.

Vous voyez bien, Jules n'a que vingt-neuf ans. — Tu te rajeunissais,... — Je vous assure, madame, qu'il a quarante ans au moins. Le connaissez-vous, petite? — Un peu, madame... Alors la déesse de ces lieux décrocha fiévreusement un petit cadre de velours bleu de ciel, et me le montra: — Est-ce lui? demanda-t-elle gracieusement; est-ce lui? répondez; vous voyez bien que je souffre. — Oui madame, c'est lui, rajeuni, mais c'est bien lui. A ces mots bien innocents, la grande dame poussa un cri affreux et m'arrachant le portrait le foula aux pieds, le trépigna. Ah! traite, birbante bruto. Carlo, vous dites que vous m'aimez. Eh bien, vengez-moi, et je vous croirai; allez poignarder

la canaglia, et je vous donne ma main. Ah! ah! je meurs, je meurs. Elle meurt très bien cette dame.

JULES, à part.

Heureusement elle a reçu mon billet et je saurai bien... (Haut.) Eh bien, qu'est-ce que tu fais là?...

SIMONNE.

Ecoute donc, je me repose.

JULES.

Tu me brodes là une histoire.

SIMONNE

Une histoire, et cette photographie que j'ai ramassée au milieu des débris, est-ce une histoire?

JULES.

Tiens, je la reconnais, c'est celle que j'ai donnée à mon homme d'affaires.

SIMONNE.

A ton homme d'affaires avec cette dédicace: Au rossignol de Ventadour.

JULES.

Qu'est-ce que ça prouve? — Sais-tu ce que c'est qu'un rossignol?

SIMONNE

C'est un oiseau.

JULES.

Pas du tout, du tout, c'est une clef, demande plutôt aux voleurs; alors comme mon homme d'affaires m'a fait avoir mes entrées aux Italiens, qu'il m'en a ouvert les portes, je lui ai donné ce signe de reconnaissance avec quelques mots de politesse au rossignol de Ventadour.

SIMONNE.

Enfin je suis enchantée de ma visite, j'ai donc vu une grande artiste.

JULES.

Oui, mais cette démarche est parfaitement inconvenante.

SIMONNE.

Je le reconnais, et je ne la recommencerai jamais, jamais, jamais.

JULES.

C'est certain.

SIMONNE.

Je te demande pardon.

JULES.

Je te pardonne, mais tu retourneras au couvent pour un an, ou deux, tu rentreras...

SIMONNE

Ce soir?

JULES.

Demain, (A part.) ce soir je n'ai pas le temps de la conduire.

SIMONNE, à part.

Je ne suis pas encore sous les verrous.

LE DOMESTIQUE.

Madame de Préfeuilles remercie monsieur et m'a chargé de dire à mademoiselle qu'elle viendra la prendre a cinq heures pour aller au bois avant dîner.

JULES.

Qu'est-ce que cela signifie?

SIMONNE.

C'est bien, Jean.

JULES, à part.

Mais je lui ai pourtant bien écrit que je partais ce soir. (Au domestique.) Vous avez porté deux lettres, la seconde réponse?

LE DOMESTIQUE.

On m'a dit qu'il n'y en avait pas.

JULES.

C'est bien. (Le domestique sort.) Je n'y comprends rien

SIMONNE, à part.

Monsieur, mon frère est intrigué. Quel dommage qu'il n'ait pas reçu la seconde réponse, la situation eût été tranchée.

JULES.

Petite sœur, je sors.

SIMONNE, à part.

Il va chercher la réponse, (Haut.) mais si madame de Préfeuilles vient me chercher, que dois-je faire?

JULES.

Va te promener.

SIMONNE.

Que tu es gentil! Tu l'as dit mal, mais tu l'as dit, tu viendras à sept heures pour dîner, hein? Habille-toi, fais-toi beau comme sur ta photographie.

JULES.

Du tout, tu m'excuseras; d'ailleurs, je lui ai écrit que je partais en voyage, comme de fait je partirai demain.

SIMONNE.

Eh bien! raison de plus pour ne pas manquer a cette invitation, — ce sera le dîner des adieux.

JULES.

Non et non. (Le domestique apporte une lettre.) Enfin !

SIMONNE, à part.

La réponse, tout est perdu.

JULES, déployant une feuille de musique qui se trouve dans une grande enveloppe.

Qu'est-ce que c'est que ça?

SIMONNE.

Quoi donc?

JULES.

Ça.

SIMONNE.

C'est du papier de musique, il me semble.

JULES.

Il y a des notes écrites; tiens, vois.

SIMONNE.

Oui, des notes.

JULES.

Eh bien! qu'est-ce que cela veut dire?

SIMONNE.

Je n'en sais rien.

JULES.

Mais encore ces notes doivent-elles signifier quelque chose?

SIMONNE.

Sans doute, c'est une réponse en musique.

JULES.

Mais cette réponse, comment faire pour la comprendre, je ne suis pas musicien.

SIMONNE.

Mais je la comprends, moi; tu auras sans doute annoncé ton départ à quelqu'un, n'est-ce pas?

JULES.

Oui, à madame de Préfeuilles.

SIMONNE.

Du tout, ce n'est pas à madame de Préfeuilles puisqu'elle va venir nous chercher avec sa voiture, à une autre personne.

JULES.

Mais comment as-tu su?

SIMONNE.

Par cette réponse que je viens de solfier, do, do, si, la, sol, la sol, fa, comme ça c'est un peu incompréhensible, mais je vais mettre les valeurs. Do, do, si, la, sol, la, sol, fa.

Elle chante.

Adieu, à la grâce de Dieu

JULES.

Adieu, à la grâce de Dieu, elle est désolée et je cours.

SIMONNE.

Attends, il y a un post-scriptum, ré, la, fa, ré, la, si, do, ré, do, si, la, si, la, sol, fa, mi, fa, etc.

JULES.

Qu'est-ce que ça signifie?

SIMONNE.

Elle chante.

Bon voyage monsieur Dumolet!

Très joli, cet air-là, très joli.

JULES.

Elle se moque de moi. Je me serai trompé d'adresse a moins que toi-même...

SIMONNE, elle prend le papier avec les pincettes et poursuit son frère autour de la table.

Tiens, reprends ta correspondance.

JULES.

Démon, brûle-la.

SIMONNE.

Oui, car le feu purifie.

LE DOMESTIQUE.

Madame de Préfeuilles attend mademoiselle dans sa voiture.

SIMONNE.

Je descends. (Elle met son chapeau.) Tu ne peux pas faire autrement que de m'accompagner jusqu'à la voiture. (A part.) Il montera.

JULES.

Tu crois?

SIMONNE.

Est-ce qu'une jeune fille sort toute seule? C'est indispensable.

JULES.

Tu fais de moi tout ce que tu veux.

SIMONNE.

Je l'espère bien puisque je vais faire de toi un mari et l'homme le plus heureux de la terre, après quoi je penserai un peu à moi-même, hein? Je l'aurai bien gagné.

JULES.

Oh! oui, et pour te punir de la violence que tu me fais, je te marierai aussi.

SIMONNE.

Malheureux, laisse-moi donc pousser. Rends-moi mes

quinze ans, c'est tout ce que je te demande. Allons, viens.

JULES.

Me promener en voiture?

SIMONNE

Oui.

JULES.

Mais je dirai au cocher d'éviter la rue Mogador. Il n'y a plus d'enfants.

SIMONNE.

Il n'y en a plus, mon ami, il n'y en a plus.

JULES.

Eh bien, allons-en acheter.

FIN DE LA PETITE MARIEUSE

LA

MESSE DE L'ANE

RÉCIT EN VERS

DE

M. PAUL DELAIR

DIT PAR

M. C. COQUELIN de la Comédie-Français.

LA MESSE DE L'ANE

L'âne de mon grand-père avait nom *Paysan :*
Grand-père lui disait : « Viens, cadet, viens-nous-en, »
Et tous deux s'en allaient bellement, le grand-père
Et l'âne, travailler aux champs, faisant la paire.
Le samedi, grand-père emmenait le dernier
De ses petits enfants — c'est moi — dans un panier;
Si bien qu'on était trois pour aller à la ville;
C'était jour de marché. De façon fort civile
Comme un sage, grand-père, aux femmes du pays
Vendait fruits ou verdure en son jardin cueillis :
(Car il avait le clos le plus vert de trois lieues,
Où ses choux à l'aurore, entre leurs feuilles bleues,
Montraient un beau cœur ferme en pomme se gonflant,
Comme un corset rustique où s'enfle un beau sein blanc.)

Moi, je gardais la bête, ayant pour me distraire
Sa mangeoire à garnir et cent tours à lui faire.
Nous repartions le soir, de beaux écus tintant
Dans le sac, et parfois grand-père si content
Que les bouchons de houx mettaient l'argent en danse
Et que nous rentrions gris comme l'abondance;
Le grand-père chantant sur l'âne et l'âne ayant
Son plumet, on eût dit Silène officiant;

Son brûlot à la bouche il disait sa ballade,
Tandis qu'au bercement du panier à salade
Je regardais pointer une étoile au ciel bleu,
Croyant voir s'allumer la pipe du bon Dieu.

Grand-père et Paysan s'aimaient. C'était merveille
De voir quand l'homme entrait l'âne dresser l'oreille
Et pour qu'il le baisât tendre un bec langoureux.
L'aïeul disait : « Je l'eus jeune, et très amoureux.
Il avait grosse tête alors et jambe fine,
Le poil doux, sur le front une tache d'hermine ;
Un grelot au menton le tenait en gaîté,
Parfois trop : quand du vert le drôle avait tâté,
Les quatre fers en l'air il en montrait de grises!
Il brayait! « Grand nigaud, tu ris de tes bêtises,
Ce disais-je,.. mais quoi! le plus sage a des jours
Qu'il rue et qu'il s'échappe, et dedans ses amours
N'a point l'excuse d'être une bête... ma Jeanne
M'eût fait faire des tours dont eût rougi mon âne! »

Donc en sa compagnie étant devenu vieux,
Il disait en parlant de Paysan : *nous deux.*
Bien qu'au bacul de l'âne on vît du temps l'usure,
Toujours prêt au labeur, sans refus, sans mesure,
Il avait l'air de dire en ses yeux indulgents :
« Nature m'a produit pour aider pauvres gens. »

Sobre et constant, c'est tout le stoïque. Grand-père
Très fier de ses vertus attestait : « C'est mon frère!
Il m'a sauvé! c'était un soir, dans les grands froids;
Un loup qui nous suivait, me flairant gris, je crois,
S'approcha, me voyant prêt à choir de la bête...
Une ruade lui mit les dents hors de la tête! »

Que l'âne fût parent de l'homme aux cheveux blancs,
J'y croyais, les trouvant même entre eux ressemblants :
Par la tête placide, à la terre inclinée,
La routinière allure, endurante, obstinée,
La narine sagace et narquoise, et l'œil bleu,
Calme comme le train des choses, mais un peu
Plus noir, faute de pleurs, chez l'âne, — et voilé, comme
S'il enfermait un plus grand mystère que l'homme.

Grand-père avait ainsi pour ombre à son côté
Son âne. Mais il n'est bonne société
Qui ne se quitte enfin. Par une nuit d'automne,
L'aïeul, honnêtement, sans déranger personne,
Ayant fait son paquet dès longtemps, s'en alla.
Son compère, un ancien, le fossoyeur, vint là;
Et l'âne qui passait le vit par la fenêtre
Dans la bière coucher et clouer son vieux maître.

Mes quatre grands cousins portaient le cercueil. Moi,
Je suivais. Pas beaucoup de voisins au convoi,
Car on battait le ban des vendanges. L'église
S'ouvrit, triste, et le long de la muraille grise,
On s'aligna; l'*Amen* répondit aux sanglots.
Par moments on voyait passer des chariots,
La porte sur la rue étant restée ouverte,
Et le soleil au loin dorait la vigne verte.

Voilà que soudain, comme on était là pleurant,
On entendit un cri farouche et déchirant,
Plus qu'humain, tel qu'en peut seule râler la bête.
Et l'on vit Paysan entrer, tendant la tête,
Dans l'église, geignant comme un soufflet crevé,
Fou, son licol rompu traînant sur le pavé,

Et l'oreille pendante, ainsi qu'aux hirondelles
Qu'un plomb méchant blessa l'on voit pendre les ailes,
Il avança, chacun regardant stupéfait,
Et tendre, il allongea le museau, comme on fait
Pour être caressé, sur le drap funéraire,
Et lamentablement l'âne se prit à braire.

Peut-être on l'eût battu : mais monsieur le curé,
Un vieux, fils du terroir aussi, très vénéré,
Vint et dit : « Laissez-le. Ce n'est point un profane;
Le Seigneur qui souffrit près de sa crèche un âne
Peut bien dans sa demeure endurer celui-ci,
D'autant que le cercueil est une crèche aussi. »

Et tranquille il reprit la messe commencée,
Et nul ne se trouva choqué dans sa pensée
Des répons que bramait la bête en son latin;
Et quand fut dit l'*Amen* qui clot notre destin,
Je le pris par la bride, il suivit les obsèques
Comme aux enterrements où chantent des évêques
Un cheval chamarré qui suit un empereur;
Ainsi l'âne au tombeau suivit le laboureur.

Et Paysan quitta le dernier l'humble fosse,
Portant — car sa douleur certes n'était point fausse,
N'étant pas héritier, — bas la tête et sa croix
De misère plus lourde à ses vieux os étroits :
Triste, il franchit la grille, et jamais, dès cette heure,
Ne la dépassa plus. Sachant que la demeure
Du grand-père était là, quand les jours de marché
L'on le voulait pousser à la ville, empêché
Là comme par un mur, nué de pieds, de tête
Et de cœur, — le bâton fît-il rage et tempête

Sur ses reins façonnés à ces chocs d'ici-bas, —
Paysan n'allait pas plus outre d'un seul pas :
Il y fût mort plutôt, ce qui ne tarda guère...

Mère des paysans, terre, sois-lui légère,
Et d'un égal sommeil, sous le tranquille dais,
Berce ton grand fils, l'homme, — et ses frères cadets.

FIN DE LA MESSE DE L'ANE

UNE DEVISE

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE

DE

MM L. TRUFFIER & L. CRESSONNOIS

PERSONNAGES

GEORGES BERTIN	MM. BAILLET.
JULES CHAPUIS	TRUFFIER.
CÉCILE DERMELINE	Mlle M. LLOND.

La scène est à Paris, de nos jours.

UNE DEVISE

A Mademoiselle M. Lloyd.

Un boudoir élégant. — Porte au fond, portes latérales, une fenêtre au fond, à gauche; à droite, premier plan, une cheminée surmontée d'une glace. — Au milieu, un guéridon chargé de papiers et de journaux. — Siéges.

SCÈNE PREMIÈRE

CÉCILE, entre de la droite et dit à la cantonade :

Priez M. Georges Bertin de vouloir bien attendre un instant dans le grand salon. (Elle descend en scène et se dirige vers la glace en arrangeant sa coiffure.) On a beau ne pas vouloir épouser les gens, on ne saurait consentir à leur faire peur. Il est vrai qu'un parent... un cousin... oui, mais un cousin qui se dit amoureux de vous! Pauvre Georges! je dois lui sembler bien cruelle... Il est vrai qu'il se venge de mes rigueurs avec le corps de ballet de l'Opéra. — Que tous ces jeunes gens : *comme il faut*, sont... bizarres : ils parlent d'aimer, comme ils parlent de faire courir, de chasser, de jouer. Ces messieurs s'imaginent qu'après un veuvage de deux années, une femme de vingt-huit ans ne peut faire autrement que de se remarier vite et vite avec le premier venu. Ah! mon cher Georges, comme vous me divertissez, vous et

vos amis! Etonnés de ne me point fléchir par vos attentions banales, vous concluez que la veuve de M. Dermeline ignore ce que c'est que l'amour... (Après un temps.) Après tout, peut-être avez-vous raison. — Cela fait mal de penser à ces choses, même après un long temps. (Elle marche avec agitation et dit brusquement.) Oh! ce mariage!... Paul, vous avez été bien coupable de me laisser prononcer ce oui stupide, quand il vous eût été si facile de me faire dire non. Mais vous étiez orgueilleux, j'étais riche.... Quand vous avez appris que M. Dermeline demandait ma main, vous êtes parti brusquement, laissant mon cœur en proie au doute et mon esprit en butte aux sollicitations de ma mère. (Un temps.) Voilà cinq ans de cela. Maintenant, je suis libre... (Elle s'assied à gauche du guéridon.) Libre... Que de fois j'aurais voulu vous écrire : Je n'ai jamais cessé de vous aimer... Et vous eussiez sans doute deviné le nom de la signataire à la devise gravée en tête de ce papier... (Elle prend un des cahiers de papier à lettres.) devise menteuse entre toutes: « *Aise et mal se suivent de près!...* » Mais je suis folle; la gloire vous a fait oublier l'amour. Vous n'avez pas même daigné me faire part de vos succès... Seules, ces feuilles, (Elle montre les journaux sur la table.) mettent, de temps à autre, votre nom sous mes yeux. (On entend un bruit de chaises remuées dans la pièce voisine, à gauche.) Et mon cousin que j'oubliais! Il s'impatiente... Il n'est pas toujours amusant, quoique bon garçon... — J'ai mal à la tête... Je sens qu'il y a de l'orage dans l'air... (Allant à la fenêtre.) Oui, le ciel se couvre de nuages; et je redoute de me trouver seule quand il fait des éclairs. (Poussant un cri et se reculant vivement.) Ah!... en voilà un! (Elle court à la porte de gauche l'ouvre et appelle.) Mon cousin! mon cousin!... Eh bien! qu'est-ce que vous faites? vous montez sur les meubles à présent...

GEORGES, dans la coulisse.

Pardon, ma cousine, je descends!...

SCÈNE II

GEORGES, CÉCILE.

CÉCILE.

Quel fou!

GEORGES, entrant en scène.

Vous arrivez au moment où on s'y attend le moins... Que voulez-vous, je n'ai pu résister au désir de monter sur un fauteuil, afin de mieux faire la grimace au portrait de feu votre époux. Il est encore plus vilain à l'huile qu'il était en nature.

CÉCILE.

Vous n'allez pas commencer... ou je vous mets à la porte.

GEORGES, à part.

C'est Chapuis qui serait content... lui qui attend dans la rue que je m'en aille pour faire son apparition.

CÉCILE.

Qu'est-ce que vous dites tout bas?

GEORGES.

Je dis... qu'il va pleuvoir. Dieu! que j'ai mal à la tête!

CÉCILE.

Moi aussi. J'ai une migraine intolérable... J'avais grande envie de ne vous point recevoir; mais vous êtes, parfois, un causeur charmant.

GEORGES, flatté, saluant.

Cousine...

CÉCILE.

J'ai dit : parfois ! car, le plus souvent, vous tenez des discours qui feraient douter de votre... sagacité.

GEORGES.

Vous avez été sur le point de me lancer une épigramme... Je vous remercie de m'avoir encore épargné cette fois.

CÉCILE.

Et puis j'ai une peur affreuse de l'orage.

GEORGES.

Parfait ! vous m'acceptez en qualité de paratonnerre.

CÉCILE.

Enfin, je vous reçois... A une condition cependant.

GEORGES.

Et quelle ?

CÉCILE.

C'est que vous n'entamerez point vos discussions habituelles sur mon veuvage. Je m'accommode fort de ma situation et j'ai bien résolu de ne plus vous écouter détailler la liste des maris que vous vous êtes mis en tête de me choisir.

GEORGES.

Oui, parlons-en ! — J'ai de la chance avec mes prétendus Je suis un funeste agent matrimonial. Mes meilleurs amis — à commencer par moi, — ont trouvé en Georges Bertin, rentier, un piteux avocat pour gagner leur cause auprès de vous. Je suis bien maladroit.

CÉCILE.

Dites que vous êtes insupportable. De quoi vous mêlez-vous ?

GEORGES.

C'est juste... mais c'est plus fort que moi. Dès que j'entends un garçon qui m'est sympathique me parler de vous, je ne peux m'empêcher de penser : « Quel excellent parti pour Cécile ! »

CÉCILE.

Je vous suis bien reconnaissante. Savez-vous que vous avez un certain aplomb, mon cousin?

GEORGES.

Sérieusement, vous ne pouvez rester seule; belle comme vous êtes!... Voilà deux ans que cela dure; c'est une indignité... veuve, à vingt-huit ans! et veuve de qui? d'un Roquentin, d'un Géronte...

CÉCILE, vivement.

Georges...

GEORGES.

Je ne me tairai point... votre époux était vieux et laid... mettons que ça n'était pas de sa faute. — Mais était-il assez désagréable!

CÉCILE, sérieusement.

Je vous répète, Georges...

GEORGES.

Quoi? Que vous ne l'avez jamais aimé; qu'il était criblé de dettes; qu'il vous a presque ruinée... Madame Nérin, votre mère et ma respectable tante, avait cru trouver un paon dans cet aventurier cacochyme... Un paon! Il ne rappelait même pas le geai de la fable... Enfin, il est mort, — c'est la seule action délicate qu'il ait accomplie durant sa vie. (Mouvement de Cécile.) Certes, si au lieu d'être en Italie à cette époque je me fusse trouvé à Paris, les choses ne se seraient point ainsi passées.

CÉCILE, sérieuse et faisant mine de s'en aller.

Vous allez m'obliger à vous céder la place. (Poussant un cri.) Ah!

GEORGES, vivement.

Quoi donc?

CÉCILE.

Vous n'avez pas vu cet éclair?

GEORGES, prenant une pose mystique.

Mon Dieu! faites que cet orage dure éternellement afin de me donner le temps de convaincre ma cousine.

CÉCILE, redescendant en scène.

Vous êtes amusant... A propos, et ma loge?

GEORGES.

Quelle loge?

CÉCILE.

Celle que vous deviez me prendre hier à l'Opéra pour la représentation de demain?

GEORGES.

Je suis fou!... La voilà. C'est pour vous la remettre que je suis venu. (Il lui donne le coupon.) Ces sortes d'oublis arrivent tous les jours...

CÉCILE, mettant le coupon dans un tiroir.

Merci.

GEORGES.

Auprès des personnes comme...

CÉCILE, l'arrêtant.

Hein?

GEORGES.

Des personnes qui... Vous êtes charmante, vous le savez... et je... — C'est drôle, je veux toujours dire ce qu'il y a de mieux et, souvent, je ne trouve pas.

CÉCILE, gaîment.

N'ayez donc pas l'air bêbête comme cela.

GEORGES.

J'ai l'air bêbête... ah! (Cherchant quelque chose de spirituel à dire.) Et... cette migraine?

CÉCILE.

Elle est moins forte, je vous remercie.

GEORGES.

Ce n'est pas étonnant, il pleut...

CÉCILE, allant à la fenêtre.

C'est vrai; il pleut... a torrents même.

GEORGES, à part.

Si Chapuis est encore en bas, il doit trouver le temps long! (Haut.) Vous me permettez d'attendre la fin de cette trombe?

CÉCILE.

Certainement... mais pas de listes d'amoureux ou je vous laisse.

GEORGES.

Hélas, c'est mon nom qui la commence cette liste. Rebuté depuis longtemps comme un... cousin que je suis, je me console...

CÉCILE, l'interrompant gaîment.

Avec le corps de ballet.

GEORGES.

Fi donc! je me console en essayant de faire votre bonheur.

CÉCILE.

Comment cela?

GEORGES.

Cela semble hétéroclite, même anormal... mais mon amour est d'une constitution assez magnanime pour protéger un rival, si ce rival devait être aimé de vous. Vous voir heureuse est mon unique désir.

CÉCILE.

Je suis très heureuse.

GEORGES.

Non, je vous en supplie, ne dites pas cela ou je vais recommencer à éplucher feu M. Dermeline. — Bien sûr, votre cœur ne bat pour personne?

CÉCILE.

J'ai beau vouloir me fâcher, je ne peux pas, vous êtes trop drôle. Non, mon cœur ne bat pour personne, là; d'ailleurs, si cela était je ne vous le dirais point, je n'en conviendrais pas avec moi-même. Je-ne-veux-pas-me-re-marier! c'est entendu.

GEORGES.

Si vous aimiez cependant?

CÉCILE.

La vertu me guérirait de mon amour.

GEORGES, incrédule.

La vertu est comme les médecins qui ne guérissent que s maladies qu'on n'a point. — Tenez, pas plus tard qu'hier, j'ai dîné avec un charmant garçon qui...

CÉCILE, l'interrompant gaîment.

Encore un nouveau!... Je m'en vais.

Fausse sortie

GEORGES.

Restez, ma cousine. Nous parlerons des anciens, voilà tout.

CÉCILE, le menaçant du doigt.

Ah! s'il ne faisait pas d'orage...

GEORGES.

M. Déruché l'agent de change n'est pas mal?

CÉCILE.

Vous plaisantez, j'espère...

GEORGES, poursuivant.

Vertignac le député? — Il parle bien.

CÉCILE.

Il ouvre une bien grande bouche pour émettre de bien petits sentiments. (Mouvement de Georges.) N'insistez pas; vous

perdez votre temps... vous ferez mieux de me dire un peu de mal de M. Chapuis.

GEORGES, à part.

Le malheureux, il doit flotter! (Haut.) C'est le seul de mes amis pour qui vous montriez quelque condescendance. Pourquoi? parce qu'il est pâle?

CÉCILE.

Quelle idée!

GEORGES.

Parce qu'il fait des vers?

CÉCILE.

S'il fallait se montrer aimable avec tous les gens qui font des vers... Mon cocher en fait d'assez bons.

GEORGES.

Pauvres bêtes!

CÉCILE.

Qui ça, mon cocher?

GEORGES.

Non, je pensais à vos chevaux. — Alors d'où vous vient cette sympathie pour Chapuis? Il n'est pas beau; il n'a pas le sou...

CÉCILE.

Les enfants d'Apollon ne sont jamais riches, bien que ce soit lui qui forme l'or.

GEORGES.

Ce n'est pas lui qui le distribue. — Chapuis! ça n'a pas de nom! C'est mon ami, je vous l'accorde, mais...

CÉCILE.

Prenez garde, c'est d'un rival que vous parlez; vous ne semblez guère le soutenir.

GEORGES

Si fait.

CÉCILE.

Oui, comme la corde soutient le pendu,... en l'étranglant.

GEORGES.

Si vous voulez que je dise qu'il est beau, noble, incommensurable, je le dirai... mais il a toujours l'air d'avoir dîné de mémoire !... Il est commun...

CÉCILE.

Je ne trouve pas.

GEORGES, vivement.

Vous l'aimez, avouez-le...

CÉCILE.

Bon, vous voilà parti. Je ne l'aime pas plus que les autres; il m'est moins désagréable, voilà tout.

GEORGES, après un temps, avec une précipitation comique.

Je vais vous le chercher.

CÉCILE.

Autre folie : vous devenez dangereux.

GEORGES, après un temps, redescendant en scène.

Au fait, c'est mal de déprécier un ami, surtout quand cet ami vous attend dans la rue.

CÉCILE.

Comment, dans la rue ?

GEORGES.

En arrivant devant votre porte, j'ai trouvé Chapuis qui s'apprêtait à vous venir rendre ses devoirs. Croiriez-vous qu'il n'a point voulu monter avec moi ! « Je veux parler à madame Dermeline, m'a-t-il dit, mais pas devant toi. » Je l'ai engagé à passer le premier; il m'a répondu qu'il préférait attendre, en fumant un cigare, que je fusse parti. Je dois avouer que je n'ai pas insisté outre mesure.

CÉCILE.

Vous êtes un fourbe, mon ami!... Comment, tandis qu vous faites ainsi son apologie... et il fait un temps abominable! C'est odieux. Je le répète, vous avez un certain aplomb.

GEORGES.

Ma cousine, je ne suis pas coupable, car...

On entend un formidable coup de tonnerre, suivi d'un bruit de glace brisée.

CÉCILE, tombant sur une chaise.

Oh! mon Dieu! (Après un temps; à Georges, d'une voix altérée par la peur.) Dans... la... bibliothèque...

GEORGES.

Quoi?

CÉCILE.

La foudre...

GEORGES.

Eh bien?

CÉCILE.

La foudre... a dû tomber.

GEORGES.

Attendez, je vais voir.

Il va à la porte du fond et l'ouvre; à ce moment paraît Chapuis, pâle, effaré, chancelant, le chapeau sur la tête et le col de son pardessus relevé.

SCÈNE III

LES MÊMES, CHAPUIS.

GEORGES.

Chapuis!

CHAPUIS.

C'est moi.

CÉCILE.

Vous avez du sang au poignet... Vous êtes blessé? vite, quelqu'un.

CHAPUIS, se laissant aller dans les bras de Georges.

N'appelez pas, ce n'est rien... ce n'est...

Cécile lui approche un fauteuil et Georges le fait asseoir.

CÉCILE.

Le malheureux, qu'a-t-il?

GEORGES, frappant dans la main gauche de Chapuis.

Mon ami!

CÉCILE, frappant dans la main droite.

Monsieur Chapuis!

CHAPUIS.

Ça va mieux... (Il passe la main sur son front et s'apercevant que son chapeau est sur sa tête, il l'ôte vivement.) Oh! pardon, madame!

CÉCILE.

Mais vous saignez?

CHAPUIS.

Une légère coupure; ce n'est rien.

GEORGES.

Explique-nous...

CHAPUIS, va pour se lever.

C'est bien simple.

CÉCILE, le faisant rasseoir.

Restez assis, monsieur Chapuis.

GEORGES, même jeu.

Reste assis.

CHAPUIS, simplement.

Je veux bien. — Figurez-vous, madame...

CÉCILE, vivement.

Attendez. (Elle prend son mouchoir et en enveloppe le poignet gauche de Chapuis.) Là!

CHAPUIS.

Vous êtes la bonté et l'indulgence mêmes, madame; je ne sais comment reconnaître... Figurez-vous, madame...

Il va pour se lever de nouveau.

CÉCILE.

Non, restez assis, monsieur Chapuis.

GEORGES.

Reste assis.

CHAPUIS.

Figurez-vous, madame, que j'attendais en bas... car je ne sais pas si Georges vous a dit...

CÉCILE.

Oui... mais un peu tard; sans cela, croyez que je ne vous eusse pas laissé exposé de la sorte.

CHAPUIS.

Vous êtes trop bonne, madame. (Il se lève.) J'attendais donc depuis assez longtemps déjà, lorsque je me surpris à loucher; je cherchai la cause de ce phénomène et la découvris bientôt sous la forme d'une goutte d'eau qui, follement, se balançait au bout de mon nez. A peine avais-je eu le temps d'esquisser quelques réflexions philosophiques sur ce bizarre événement, que d'autres gouttes d'eau vinrent poser leurs humides baisers, qui sur mes mains, qui sur mon visage... je compris qu'il allait pleuvoir.

GEORGES.

Quelle pénétration!

CHAPUIS.

Je relevai le col de mon habit... c'était le déluge! un dé-

luge plus terrible que ceux d'Ogigès, de Deucalion et de Dardanus! Au bout de dix minutes, je me décidai à sonner à votre porte. Un domestique m'ouvrit et me demanda s'il fallait m'annoncer; je lui répondis que je préférais attendre n aspirant la chaste odeur des roses... J'entrai dans la serre; e la croyais chauffée... elle ne l'était pas.

CÉCILE.

Pauvre monsieur Chapuis!

CHAPUIS.

J'avais très froid. Me rappelant que la salle à manger se trouvait au rez-de-chaussée, à gauche, j'y entrai. Bientôt l'impatience me prit... puis, je dois l'avouer à ma honte, les foudres de Xénius ont toujours eu le don de me glacer la moelle dans les os... Je pris mon courage à deux mains : en face de moi se trouvait une porte, je l'ouvris; j'aperçus un escalier, je le grimpai... et je me trouvai dans une bscurité complète... J'avançais à tâtons, lorsque, soudain, j'entendis un bruit formidable...

CÉCILE.

Le tonnerre...

CHAPUIS.

Le tonnerre, oui, madame. Dans un élan suprême, j'étendis les mains vers le ciel et... patatras! j'enfonçai mon bras gauche dans un vitrage; je sentis une douleur... d'autant plus vive qu'elle me fit comprendre mon indiscrétion... car enfin, on ne doit pas se promener dans les appartements... Madame, que d'excuses...

CÉCILE.

Point, monsieur Chapuis; vous aviez froid, vous avez droit à toutes les clémences.

CHAPUIS, à part.

Elle se moque de moi.

CÉCILE.

J'ai grondé Georges de ne vous avoir pas un peu encouragé, et je vous en veux beaucoup, à vous, de vos hésitations à me venir voir. Rester ainsi dans la rue!... Je sais bien que les poëtes pour être seuls...

CHAPUIS.

N'en sont pas en meilleure compagnie...

CÉCILE.

Vous êtes sévère. Ce n'était nullement ma pensée.

GEORGES, bas à Chapuis.

Tiens-toi un peu.

CHAPUIS, bas à Georges.

Je ne sais pas ce que je dis.

GEORGES, haut à sa cousine.

Cousine, soyez indulgente; ce pauvre Chapuis perd l'esprit.

CHAPUIS.

Et quand on perd cela, on ne conserve guère autre chose... (Bas à Georges.) Je viens encore de dire une bêtise, hein?

CÉCILE, à part.

Il est charmant. (Haut à Chapuis, regardant Georges.) Vous avez des envieux, monsieur.

CHAPUIS.

Avoir des envieux et des maux d'estomac est le lot de tout homme qui se croit supérieur. (A Georges.) Il paraît que tu m'as bien habillé tout à l'heure.

CÉCILE, étonnée.

Habillé?

CHAPUIS.

Oui, madame, habillé.

GEORGES.

Pourquoi pas calomnié! J'ai dit que tu n'avais pas le sou,

que tu étais commun... Je te trouve commun... Tu ne peux pas me forcer à t'appeler Bressant...

CHAPUIS.

Même pas Lauzun... je n'ai aucune prétention.

CÉCILE.

C'est un tort. — Mais n'aviez-vous pas quelque chose à me dire?

CHAPUIS.

Moi? non, madame. Ah! si! (A Georges.) Va-t'en.

GEORGES, stupéfait.

Plaît-il?

CÉCILE, gaîment.

Allez-vous en.

GEORGES, ahuri.

Où ça?

CHAPUIS.

Je ne sais pas... dans la serre... tu verras, il y a des rhododendrons splendides.

GEORGES, résolument.

Soit. — Mais je reviendrai quand...

CHAPUIS.

... Je serai parti. (Bas à Georges.) Ma communication a une importance!...

GEORGES.

Allons! je vais t'attendre dans la serre... (A Cécile.) Cousine, vous voyez comme je suis gentil : je vais l'attendre dans la serre.

CHAPUIS.

Il y fait froid; prends mon pardessus.

GEORGES, exprimant par le geste qu'il ferait craquer le vêtement.

Non; tu t'en repentirais...

CHAPUIS.

Prends-le... il me gêne.

GEORGES, lui retirant son pardessus.

Et tu prétends que je t'habille... Ingratitude! je vais dans la serre.

Il sort par le fond.

SCÈNE IV

Un temps froid.

CÉCILE, CHAPUIS.

CÉCILE, encourageant Chapuis qui semble fort embarrassé.

Eh bien, monsieur Chapuis?

CHAPUIS.

Madame... l'amour a des phases singulières... Aujourd'hui on est triste... demain on sera gai... Tel qui rit vendredi... dimanche... (A part.) Je voudrais bien m'en aller!

CÉCILE, à part.

Je ne l'ai jamais vu si troublé.

CHAPUIS.

Madame, j'ai toujours admiré la diplomatie.

CÉCILE.

Que voulez-vous dire?

CHAPUIS.

Cet art dont la branche la plus délicate consiste à ne rien laisser paraître de ce qu'on pense, en s'assurant des sentiments de son adversaire...

CÉCILE, à part.

Où veut-il en venir?

CHAPUIS.

Madame, je suis jeune, je ne suis pas beau... mais je suis pauvre; vous êtes riche, voilà ce qui m'a décidé...

CÉCILE, à part.

Ah! mon Dieu! Il veut m'épouser aussi!

CHAPUIS.

... Voilà ce qui m'a décidé à tenter près de vous une démarche que je n'eusse jamais osé faire si le ciel m'eût donné des rentes. Riche, me hasarderais-je à lever les yeux jusqu'à vous... tandis que pauvre...

CÉCILE, à part.

Hein!

CHAPUIS.

Je suis persuadé qu'en vous demandant votre main...

CÉCILE, à part.

Je ne me trompais pas.

CHAPUIS.

Vous ne croirez pas un instant que c'est pour moi.

CÉCILE, vivement, avec naïveté.

Ce n'est pas pour vous que... (A part.) Encore un marieur!

CHAPUIS.

Madame, je n'irai pas par quatre chemins. Il est un homme... pas banal, qui vous aime depuis longtemps et qui vous prie de... consentir à devenir sa femme.

CÉCILE, avec une vivacité comique.

Monsieur Chapuis, auriez-vous aussi résolu de troubler ma tranquillité?

CHAPUIS.

Madame...

CÉCILE.

N'essayez pas, je ne veux ni ne peux agréer aucun des prétendants qu'on me propose.

CHAPUIS, froidement.

Je le sais, madame; sans cela je ne serais pas chez vous aujourd'hui.

CÉCILE.

Je ne comprends plus.

CHAPUIS, après un temps.

Madame, je sens que la maladresse doit avoir des bornes; je me suis chargé d'une mission que je semble dégrader depuis une demi-heure par un langage indigne de sa gravité. Je suis timide; je cause horriblement... je narre moins mal. Voulez-vous me permettre de vous dire une courte anecdote?

CÉCILE.

Volontiers.

CHAPUIS.

Il y a cinq ans, deux amis, — l'un chimiste, l'autre poète — vivaient ensemble. Tous deux étaient entrés dans la vie, sinon par le soupirail de la misère, du moins par la porte bâtarde de l'humilité. En ce temps-là, les rêves d'amour, de gloire et de fortune les nourrissaient plus que ne faisait la pension paternelle. Le chimiste — distingué déjà — devint amoureux... mais amoureux... amoureux enfin! Un jour, — quel vilain temps il faisait! tenez, à peu près comme tout à l'heure... — les amis discutaient gaîment, le poète sur la chimie, le chimiste sur la poésie... (inévitable!) lorsqu'on monta une lettre adressée au chimiste.

CÉCILE, très troublée, à part.

Que va-t-il dire?

CHAPUIS.

Le destinataire lut quelques mots, et, anéanti par une de ces douleurs trop violentes pour être exprimées par la parole, muet, tendit à son ami le pli funeste. — L'écriture, bien que fine, était ferme et décélait une main féminine... mais peu charitable.

CÉCILE, de même, à part.

Une lettre... comment cela?

CHAPUIS.

Ces quelques mots étaient nerveusement tracés : « Vous » comprenez que Cécile... (Mouvement de Cécile.) ne peut être » votre femme. Si vous êtes galant homme, vous ne l'en- » traînerez point à consommer une action dont vous vous » repentiriez cruellement, bientôt, tous deux. »

CÉCILE, à part.

Et c'est vous, ma mère, qui avez écrit cela!... — Paul, vous êtes un cœur généreux...

CHAPUIS.

Je vous ennuie, madame?...

CÉCILE, vivement avec intérêt.

Monsieur Chapuis...

CHAPUIS.

J'abrégerai. Mon ami... — pourquoi cacher plus longtemps les personnages — huit jours après la réception de la fatale missive, partit pour New-York où un industriel lui a fait faire sa fortune. — Si je ne vous ai jamais instruite de rien, madame, si je vous ai laissée douter même de l'amour de mon ami jusqu'à ce jour, c'est que Paul voulait attendre que sa situation lui permît de vous offrir son nom. Il est de retour depuis hier matin. Depuis hier, que d'émotions, d'attentes, de perplexités. — De son côté, il a voulu savoir si deux ans de veuvage ne révéleraient point un nouvel amour en votre cœur... — Souvent, j'ai été indiscret... en lui affirmant que vous l'aimiez encore et qu'il serait, un jour, le bienvenu...

CÉCILE, doucement.

Monsieur...

CHAPUIS.

Je vous demande pardon, madame, on peut mentir pour consoler un malheureux.

CÉCILE, de même.

Monsieur Chapuis...

CHAPUIS.

Voilà l'anecdote. Elle est pauvrement racontée... Je ne suis pas loquace, mais j'espère que vous serez indulgente et que vous daignerez m'aider à trouver une morale à ce conte.

CÉCILE, émue.

Une morale?

CHAPUIS.

Cherchez un peu...

CÉCILE.

Aidez-moi...

CHAPUIS, près de la table, voit une feuille de papier à lettre.

Tenez, madame, quelques mots ajoutés à la devise gravée sur ce papier... pourraient, si vous me permettiez de les écrire... car, je vous le répète, je ne suis pas loquace...

CÉCILE.

Je vous le permets... vous m'avez toujours été si sympathique, monsieur Chapuis...

CHAPUIS, avec une mélancolie gaie s'asseyant à la table pour écrire.

Pardié! un confident, c'est comme une fontaine qui fuit... ça se trahit toujours!

SCÈNE V

LES MÊMES, GEORGES, rentrant brusquement.

GEORGES, avec enthousiasme.

Ma cousine! ma cousine! Un temps superbe!..! J'étouffe

sous ce pardessus!... Ouf! (Il jette le paletot sur un siége.) Avec le soleil, mes idées de mariage pour votre compte me sont revenues plus nettes, plus éblouissantes que jamais! J'ai votre affaire.

CÉCILE.

Mais...

GEORGES.

Cette fois, vous m'écouterez! je l'entends! Je l'ordonne, ô ma cousine! — Un garçon charmant! — vous n'avez pas voulu me laisser continuer tout à l'heure... mais, maintenant qu'il ne pleut plus... un garçon adorable! Chapuis me l'a présenté hier... (A Chapuis.) Hé! Chapuis! N'est-ce pas qu'il est adorable, ton ami Paul? Quelle science! quelle érudition! Quel tact!... un tact... comme le mien! (Montrant Chapuis.) Je parie qu'il vous déprécierait *notre* ami sans moi... moi, toujours là pour votre bonheur. — Ce Paul ferait le meilleur des maris... je suis sûr...

Depuis un instant Cécile sourit aux paroles de Georges; et ce dernier ne sachant plus ce qu'il dit, balbutie.

GEORGES.

Je suis convaincu...

CÉCILE.

Qu'est-ce qui vous arrive?

GEORGES, naïvement.

... Vous avez tellement l'habitude de m'interrompre quand je parle que je ne sais plus ce que je dis quand vous me laissez aller!

CÉCILE.

Pauvre Georges! j'ai pitié de vous; car vous êtes bon.

GEORGES, se récriant.

Je suis bon! une qualité d'imbécile... (Montrant Chapuis.) C'est lui qui vous a dit cela?

CÉCILE, avec un sérieux comique.

J'accepte l'époux que vous avez daigné me choisir.

GEORGES, stupéfait.

Vrai?

CÉCILE.

Vrai.

GEORGES, incrédule.

Allons donc! vous plaisantez!... Il est très bien, ce monsieur... mais, en somme, je ne le connais pas plus que cela... il m'a paru froid, d'abord... — Vous réfléchirez, hein? vous ne pouvez pas tout de suite... tout de suite...

CÉCILE.

D'autres que vous connaissent M. Paul... (Appuyant.) Et puisque vous l'avez voulu...

GEORGES.

Je l'ai voulu:.. je l'ai voulu... — Après tout, vous avez raison! — Il me devra un rude remerciement, celui-là! Et moi qui me traitais de piteux avocat... (Regardant Chapuis.) Ah çà! qu'est-ce qu'il fait, lui?

CHAPUIS, se levant et passant au milieu.

Je fais... mes excuses à madame de l'avoir importunée si longtemps; et je la prie d'accepter en souvenir de cette journée, à la fois pluvieuse et ensoleillée, quelques vers improvisés.

GEORGES.

Pourquoi des vers?... Apprends donc à convaincre en prose... comme moi!

CÉCILE.

Merci, monsieur... — Lisez... je suis un peu troublée.

GEORGES, triomphant, bas à Chapuis.

Quel effet, mon ami! j'exerce décidément une influence incontestable sur les femmes.

CHAPUIS, lisant.

MORALE.

Aise et mal se suivent de près
Sur la terre, où tout rit et pleure;
Joie ou peine arrive à son heure :
Là des roses, là des cyprès.

Souffrances, larmes et regrets,
Votre éternité n'est qu'un leurre :
Aise et mal se suivent de près.

Tour à tour, béni, maudit, très
Calomnié, l'*Amour* qu'effleure
Le doute, au fond des cœurs demeure;
Seul, éternel en son progrès...

Aise et mal se suivent de près!

FIN D'UNE DEVISE

RÉPONSE A LA LETTRE

DU FUSILIER BRIDET

PAR

M. GEORGES GUILHAUD

La Lettre du fusilier Bridet, fantaisie d'Émile Durandeau, à laquelle cette réponse est adressée, se trouve dans *Saynètes et Monologues, deuxième série.*

RÉPONSE

A LA LETTRE DU FUSILIER BRIDET

A mon ami Armand des Roseaux

A monsieur, monsieur mon fils, fusillé au 73me régiment d'infanterie de la ligne 3me bataillon, 6me compagnie à St-Omer Artois, d'ous c'qu'il est parti, avant z'hier pour l'y faire parvenir ous c qu'y s'ra si y est a la reception de la présente

Mon cher enfant

Je mets verbalement la plume à la main de Jaqueline ta promise qui t'écris pour moi au lieur de ta mère à seule fin de te faire assavoir que tes deux mots de billet nous sont zarrivés à bon port, rapport à la piece de dix francs qui t'est si nécessaire —

En te remerciant pas moins de tes escrupules ça ne me gênerait pas du tout de t'envoyer cette pièce de 8 francs sans me gêner, mais à c'theure, même en me gênant ça me serait difficile vu que nous avon-t-acheté une vâche l'aut' mois qui nous a coûté les yeux de la tête.

Ta tante Greluchet me les aurait bien avancés, la pauv' femme, mais all' les a pas; ton frère il est za, mais il lui font besoin. Nous nous sont donc tertous cautérisés pour parfaire la pièce de 6 francs que je tenvoye sur ta demande.

Y a du nouveau chez nous — L'garde champêtre s'est fichu en ribotte à c'matin; on l'a trouvé dans un fossé ronflant comme un ogre d'église qu'avait perdu son sabre et sa cocarde; si queuque fois que tétais en position de lui envoyer un vieux sabre qui ne pourrait plus servir a rien de rien, tu

lui ferais plaisir d'y en faire présent par la poste sans que ça lui coute —

Jaqueline t'aime tant qu'al en est idiote ; mais al est jalouse à faire frémir et te recommande bien de ne pas faire le jeune homme avec la pièce de 4 francs dont que nous sommes convenus.

Pour ce qui est de notre santé, al est bonne. Il n'y a que la vâche qu'est pas a son article depuis qu'al a vêlé, ta mère pareillement, le vétérinaire lui a tiré deux fois du sang, la pauv' bête elle est si changée, si changée que tu ne la reconnaitrais pas quoique tu l'aye jamais vue —

Il y a encore moi qui braille tout mon saoul d'une dent de sagesse qui me pousse sur le devant — à part ça, nous nous portons tous bien, la poule noire est après couver et je désire que la présente te trouve de même.

Faut que t'aye fait queuqu'bêtises pour être deja fusillé, l'maitre d'école dit comme ça que c'est la plus grave des punitions.

Continue, mon cher enfant, a t'entertenir dans les bonnes indispositions d'un bon fils envers tes peres et meres auxquels se joint Jaqueline et la vieille mere Saindoux, ta nourice pour la vie.

JEAN NÉPOMUCÈNE IGNACE BRIDET

Cultivateux à Aubeterre (Charente)

Comme finissement ta mère t'envoye à mon insulte la piece de 40 sous que tu demandes mais, toute réfection faite elle croit qu'al fera mieux de la garder pour ne pas te conduire en dépenses.

FIN DE LA RÉPONSE A LA LETTRE DU FUSILIER BRIDET

JEAN ET JOHN

RÉCIT EN VERS

PAR

GUSTAVE NADAUD

JEAN ET JOHN

Deux amis, Jean et John, l'un Français, l'autre Anglais,
S'en vont faire un voyage ensemble.
Ils veulent parcourir le monde. Laissons-les
S'éloigner l'un de Douvre et l'autre de Calais.
Savez-vous ce qui les rassemble?
L'un est vif, généreux, quelquefois étourdi,
Grand chercheur de dangers, grand chanteur d'ariettes,
Il brave volontiers le soleil à midi,
Et, le soir, prend souvent le menton aux soubrettes.
L'autre au contraire est calme, on pourrait dire froid.
Ferme à l'occasion, il fuit les imprudences,
Recommande un écueil, signale un bon endroit,
A son thé dans sa malle et marque ses dépenses.
Vous jugerez qu'étant à ce point différents,
Nos deux amis sont gens à faire bon ménage.
Ils sont au demeurant à peu près du même âge,
Et tous les deux issus d'honorables parents.

Un voyage en commun, c'est une rude épreuve :
Que de concessions, d'égards, de compromis,
Pour être commensaux et demeurer amis!
Qu'on soit en pleine mer et supposé qu'il pleuve :
Tous à bord sont couchés, s'ils ne sont endormis.
Mais il ne reste plus qu'un seul lit disponible,
Quel lit? vous le savez, un lit indivisible,

Jean, chevalier français, l'offre résolûment;
John, gentleman anglais, l'accepte poliment.
Jean fort de son honneur, s'assied sur des cordages,
Attend patiemment la fonte des nuages,
Sur son nez rougissant ajuste son manteau,
Conçoit en philosophe un rhume de cerveau,
Fait des vers à sa belle et lance des yeux mornes
A cet astre moqueur qui lui montre ses cornes.
John, usant de son droit, se maintient en santé,
Trouve son lit trop dur et s'abreuve de thé.

Tombent-ils pour dîner dans une hôtellerie?
L'ordinaire est frugal et nos amis ont faim.
On leur offre un poulet de mine rabougrie,
Poulet moins que pigeon, poulet d'auberge enfin.
Rien d'autre, pas un œuf, pas un nid d'hirondelles,
Pas un pois chiche! Eh bien, qu'on nous le serve : allons
Jean, chevalier français, s'empare des pilons;
John, gentleman anglais, se contente des ailes.
Voilà le vrai moyen d'être toujours d'accord;
Qui dira le contraire aura mille fois tort.

Un jour nos deux amis sont jetés à la côte,
Moitié par la tempête et moitié par leur faute.
Ils tombent au milieu d'un pays inconnu,
Pays d'heureux aspect, d'apparence fertile.
Ils pouvaient aisément se croire dans une île
Où nul Européen n'était encor venu;
Peuplée, évidemment; par qui? par des sauvages,
Des hommes nus peut-être ou des anthropophages.
Il fallait avant tout se construire un abri.
On avise à ce but la falaise voisine.
John est plus prévoyant : sa malle est une usine
Où sont tous les engins, depuis le bistouri
Jusqu'aux armes à feu de guerre et de cuisine.
Jean n'a que son génie aidé par deux bons bras.

Il se met au travail sans craindre la dépense,
Empile des cailloux, pique des échalas,
Elève la maison, établit la défense,
Et prépare le soir un souper de hasard
Dont John, moins affamé, prend la meilleure part.
Nos alliés, bercés au sein de la nature,
La tête sur le coude et le corps sur la dure,
S'endorment. Tout à coup, au milieu de la nuit,
Autour de la cabane il se fait un grand bruit :
Les sauvages venaient avec des cris de guerre,
Des tambours, des tamtams, voire des éléphants,
Attaquer les intrus. Semblables aux enfants
Qui préviennent toujours du mal qu'ils veulent faire,
Ils se donnaient du cœur en roulant leur tonnerre.
Jean et John, réveillés par ce bruit opportun,
L'œil au guet, l'arme au poing, se mettent en défense;
Ils sont égaux ici pour l'intérêt commun.
La troupe bigarrée en désordre s'avance.
Douze coups réguliers retentissent dans l'air,
Et les sauvages sont le plus surpris du monde
D'apprendre à leurs dépens combien un revolver
Peut abattre de gens par minute et seconde.
Ils tombent comme font les prunes au mois d'août,
Par douzaines d'abord et bientôt par centaines.
Les plus braves voulaient pousser la chose à bout :
C'était l'avis de trois ou quatre capitaines.
Mais à côté des preux sont les bourgeois prudents
Qui pensent qu'un génie est caché là-dedans.
La peur, quoi qu'on ait dit, est bonne conseillère;
Je parle pour celui qui veut vivre et qui vit :
Un bélier se sauva; le troupeau le suivit.

Avez-vous mis le pied dans une fourmilière?
Vous voyez aussitôt des milliers de fourmis
Courir à droite, à gauche, emportant leur bagage :
Avec non moins d'ardeur fuyaient les ennemis,

Si bien qu'il n'en resta pas un seul sur la plage.

John, gentleman anglais, avec pleine raison,
Changea deux fois de linge et garda la maison.
Jean, paladin français, ivre de sa victoire,
Se mit, fusil en main, sur les pas des fuyards.
Que cherche-t-il? qui sait? Une page d'histoire?

Le sauvage a des pieds et des trous de renards;
Tout est rentré sous terre. En dernière ressource,
Le héros fatigué retourne sur ses pas,
Rapportant, il est vrai, la palme des combats,
Mais devant renoncer à celle de la course.
Le soleil qui se lève éclaire les chemins.
Jean, suivant le sillon des cadavres humains,
Voit poindre à l'horizon la cabane lointaine.
John, pendant ce répit, n'a pas perdu sa peine,
Il a pris tour à tour tous les petits outils,
Réparé lestement les brèches de l'enceinte,
Barricadé la porte, armé tous les fusils,
Et dans son Gibraltar il repose sans crainte.

Jean, qui s'approche enfin, voit flotter un drapeau
Sur le logis commun. Il fait mainte hypothèse,
Se tâte, s'interroge et lit un écriteau
Où brillent ces deux mots : *Possession Anglaise.*

FIN DE JEAN ET JOHN

LE

BILLET ROSE

COMÉDIE EN UN ACTE

PAR

M. ALFRED DURU

PERSONNAGES

PAUL D'HERNEVILLE.
BERTHE, sa femme.
JEAN, domestique.

LE BILLET ROSE

Un cabinet de travail. — Cheminée à gauche. — Guéridon à droite avec ce qu'il faut pour écrire. — Au fond, sur un fauteuil, une robe de chambre, une calotte grecque et des lunettes. — Sur le guéridon, une lampe allumée et une grande pipe.

SCÈNE PREMIÈRE

PAUL, entrant avec JEAN.

PAUL.

Alors, mon oncle n'y est pas?

JEAN, allant à la cheminée et arrangeant l'âtre.

Non, monsieur, il est sorti, mais je ne pense pas qu'il tarde à rentrer, car il m'a bien recommandé d'allumer son feu.

PAUL.

En ce cas, je vais l'attendre.

JEAN.

Comme monsieur voudra, il y a là des livres, des journaux...

PAUL, prenant un journal et s'asseyant.

Merci! (Jean sort.) Est-ce curieux l'existence!... me voilà

chez mon oncle, un vieux loup de mer qui arrive de la Chine... je suis accouru hier renouer connaissance avec lui et lui dire que je lui présenterais aujourd'hui ma femme... et voilà qu'aujourd'hui tout est changé, je viens le prévenir que ma femme et moi nous sommes à couteaux tirés et que bientôt peut-être une séparation... Une séparation !... après trois mois de mariage, c'est horrible ! (Il se lève.) Et pourtant je l'aime, ma femme... elle est charmante, et elle... elle m'aime aussi. (Une pause.) Elle m'aime?... Ah ! voilà ! m'aime-t-elle?... Mes soupçons sont peut-être absurdes... mais alors pourquoi n'a-t-elle jamais voulu me montrer ce billet... pourquoi l'a-t-elle caché si vivement?... qu'y avait-il dedans? (Jean rentre avec du bois qu'il met dans la cheminée et souffle le feu.) Mon oncle me le dira, car ma femme va venir... elle m'a prévenu qu'elle viendrait tout lui raconter... tout !.. Eh bien non, mon oncle ne me dira rien, et en supposant que Berthe lui dise la vérité, il me le cachera à moi... le mari !... parce qu'il est de la vieille école des troubadours et des dessus de pendules d'autrefois, et que suivant lui, le secret d'une femme c'est sacré... et alors je ne saurai rien... rien!

Il arpente la scène.

JEAN, à part.

Qu'est-ce qu'il a?

PAUL, à lui-même.

Il faut pourtant que je sache ce que contenait cette maudite lettre... il le faut, je le veux... Mais comment?... par quel moyen?... (Il s'est approché de la robe de chambre.) Tiens !... la robe de chambre de mon oncle... sa calotte, ses lunettes... Quelle idée !... oui, c'est cela !

JEAN, se relevant.

Le voilà qui flambe. (Remontant.) Monsieur n'a besoin de rien?

PAUL.

Si... attends !... (Tirant sa bourse.) prends d'abord ces deux louis.

JEAN, hésitant.

Mais... je ne sais si je peux...

PAUL.

Tu peux parfaitement!... Ecoute! il va venir une dame... très gentille... tu la feras entrer ici, sans lui dire que mon oncle est sorti... tu comprends bien?...

JEAN, avec réserve.

Je comprends... mais une femme... très gentille... dans le cabinet de monsieur...

PAUL.

Sois sans crainte, pudique serviteur... c'est ma femme.

JEAN, soupçonneux.

Bien vrai?

PAUL.

Ma parole!... une petite farce que je veux lui faire... mon oncle ne dira rien... d'ailleurs je prends tout sur moi.

JEAN, mettant l'argent dans sa poche.

C'est différent, du moment que c'est la femme de monsieur, il n'y a rien à dire... monsieur sera obéi.

Il salue et sort.

PAUL, seul.

Et maintenant... vite!... déguisons-nous... (Il ôte son veston et met la robe de chambre, puis la calotte grecque et les lunettes.) Je crois mon idée excellente... (Se regardant dans la glace.) Je suis méconnaissable... mille sabords!... ventre de marsouin!.. Me voilà devenu mon oncle le capitaine au long cours Joseph Corvignac... ma femme ne l'a jamais vu, ça va aller tout seul et c'est à moi qu'elle fera ses petites confidences (Il cache son veston et son chapeau dans un coin.) On vient... une voix de femme... c'est elle!... Mettons la lampe un peu plus loin et prenons une pose naturelle.

Il va placer la lampe sur la cheminée, revient s'asseoir à contre-jour, et se met à fumer la pipe de son oncle.

SCÈNE II

PAUL, BERTHE, JEAN.

JEAN, précédant Berthe.

Entrez, madame... entrez. (A part, regardant Paul.) Tiens, il a mis la robe de chambre de monsieur pour recevoir sa femme! c'est drôle!

Il sort.

BERTHE, s'avançant.

Monsieur le capitaine Corvignac?

PAUL, à part.

Changeons la voix. (Haut et avec l'accent marseillais.) C'est moi-même madame... qu'y a-t-il pour votre service?

BERTHE.

Je suis madame Berthe d'Herneville.

PAUL.

Ma nièce!... Comment, mille sabords!... vous seriez ma nièce?

BERTHE.

Oui, capitaine...

PAUL, à demi-voix.

Jolie frégate!... (A part.) Soignons la couleur locale. (Haut.) J'ai beaucoup regretté de ne pouvoir assister à votre mariage avec mon coquin de neveu, mais il y a trois mois je louvoyais en Chine, et avant-hier j'arrive du Japon.

BERTHE.

Je le sais, capitaine... mais continuez donc à fumer, je vous en prie.

PAUL, fumant.

Trop bonne? (A part.) Cette pipe est atroce. (Haut.) Je vois que vous n'êtes pas une bégueule comme il y en a tant et que vous étiez digne d'entrer dans ma famille.

BERTHE, souriant.

J'ai encore d'autres qualités.

PAUL.

Je le pense bien... (Regardant autour de lui.) Mais vous n'êtes donc pas venue avec Paul?

BERTHE.

Non, capitaine, je suis venue seule, parce que j'ai un conseil à vous demander et des choses très graves à vous dire.

PAUL, à part.

Nous y voilà. (Haut.) Parlez, ma nièce... je vous ouvre mes écoutilles.

BERTHE.

Capitaine, je viens me plaindre de mon mari.

PAUL.

Déjà!... au bout d'un trimestre de mariage... vous ne perdez pas de temps.

BERTHE.

Que voulez-vous, notre intérieur est devenu un petit enfer.

PAUL.

Un enfer... mille diables!... je le croyais aux petits soins pour vous.

BERTHE.

L'enfer est pavé de bonnes intentions.

PAUL.

Expliquez-vous plus clairement, ma nièce... Que reprochez-

vous à mon neveu?... C'est un charmant garçon... un joli cavalier, (A part.) Bah! pendant que j'y suis!... (Haut.) très gai, très spirituel, et qui vous aime énormément, il me l'a dit... Il a donc quelque affreux défaut que je ne connais pas?

BERTHE.

Oui...il est jaloux...

PAUL.

Jaloux!

BERTHE.

Horriblement!... Croiriez-vous qu'il ne veut pas me laisser sortir seule... par jalousie, par méfiance... n'est-ce pas humiliant pour moi!... Sortir seule!... mais c'est le rêve des jeunes filles, il y en a qui ne se marient que pour ça. Je me disais, une fois mariée... bon, j'irai où je voudrai, sans personne qui me crie à chaque instant: Berthe pas si vite!... Berthe restez à côté de moi! — Je sortirai seule! ce sera délicieux... on a peur... on tremble à chaque pas... tout vous effraie: les voitures, les chiens crottés, les ivrognes et les don Juan!... Pour les éviter on entre dans le premier magasin venu... vingt commis s'empressent autour de vous, on achète n'importe quoi: Vous porterez cela chez moi... telle rue, tel numéro, et l'on s'en revient en pressant le pas... en courant un peu et le cœur vous bat... Mais au moins c'est vivre cela, on ne se sent plus en tutelle... on est quelqu'un!

PAUL.

Oh! oh!...

BERTHE, l'interrompant

Eh bien, mon mari ne me quitte pas plus que mon ombre, il m'accompagne partout, même à l'église... où je sais qu'il n'allait jamais...

PAUL.

C'est une conversion qui vous sera comptée.

BERTHE, continuant.

Quant à mes affections de famille... c'est la même chose, tout lui porte ombrage... il ne veut plus recevoir mon cousin Oscar.

PAUL.

Dame! écoutez donc, les cousins...

BERTHE.

Ah! celui-là est si doux, si timide, c'est mon ami d'enfance, nous avons été élevés ensemble, il a partagé mes jeux.

PAUL.

Oui, vous jouiez au petit mari et à la petite femme?

BERTHE.

Quelquefois!

PAUL.

Paul a peut-être eu peur que ça ne continuât.

BERTHE.

Ah! mon oncle!... Enfin il l'a si mal reçu, que mon cousin a compris et qu'il n'est plus revenu.

PAUL.

Je ne vois pas grand mal à cela.

BERTHE.

Mais c'est une tyrannie horrible, un despotisme sans nom Approuvez-vous aussi qu'il décachète toutes mes lettres?

PAUL.

S'il vous permet de décacheter les siennes!

BERTHE.

Mais, je ne le lui demande pas... j'ai confiance, moi!... Est-ce ainsi que l'on doit traiter sa femme?

PAUL.

On n'est jaloux que de ce que l'on aime.

BERTHE.

Une vieille phrase qui ne prouve absolument rien.

PAUL.

Lorsqu'on a un trésor on doit veiller dessus... Ainsi tenez, j'ai de bons officiers, très solides, très dévoués... ça ne m'empêche pas d'avoir l'œil à tout, et de ne m'en rapporter qu'à moi pour la marche de mon navire.

BERTHE.

Ça n'est pas la même chose, on ne conduit pas une femme comme un navire à trois ponts.

PAUL.

On peut craindre également les avaries.

BERTHE.

Je n'entends rien à tous vos termes de marine, tout ce que je sais, c'est que l'existence conjugale m'est devenue insupportable; tous les jours nous nous disputons... aussi comme j'étais bien disposée à en finir une fois pour toutes, la chose a éclaté ce soir.

PAUL.

Ah! ah! et comment cela, ma nièce?

BERTHE.

Nous allions nous mettre à table, le domestique est entré portant sur un plateau un petit billet sur papier rose : Une lettre pour madame! — Mon mari a avancé la main pour la prendre, mais j'ai été plus vive que lui et je m'en suis emparée. — Le domestique est sorti. Alors Paul a voulu lire la lettre, j'ai refusé... Colère épouvantable de mon mari... prières, supplications, il emploie tout... je reste

impassible, — j'avais pris ma résolution. — Furieux, hors de lui, il s'élance vers moi, je pousse un cri et je me sauve — il renverse la table, la lampe, les assiettes... Les domestiques effarés accourent à ce bruit infernal et je m'enfuis dans ma chambre où je me barricade en lui criant: Vous êtes un tyran, un être affreux; vous ne lirez jamais ce billet et j'irai tout raconter à votre oncle!... Voilà comment nous avons dîné aujourd'hui!...

PAUL.

Ventre de marsouin! voilà bien du bruit pour un chiffon de papier.

BERTHE.

Il s'agit d'un principe!... J'aurais dû agir ainsi dès le premier jour.

PAUL.

Soit! mais puisque les choses sont ainsi, que voulez-vous que j'y fasse?

BERTHE.

C'est bien simple. Je désire que vous sermonniez votre neveu, que vous lui fassiez comprendre l'énormité de ses torts envers moi et qu'enfin, vous le décidiez à me demander pardon.

PAUL.

Bagasse!... Comme vous y allez, ma nièce!

BERTHE, se levant vivement.

Lui donneriez-vous raison?

PAUL.

Je ne dis pas cela. (A part.) Ne la heurtons pas, je ne saurais rien. (Haut.) Je suis prêt à faire ce que vous me demandez.

BERTHE, se calmant.

Ah!

PAUL.

Seulement, vous comprenez bien que pour agir en conscience, il faut que je connaisse les éléments de la cause, que je sache ce que contenait ce billet.

BERTHE.

Oh! rien d'inquiétant pour mon mari... Au contraire...

PAUL.

Permettez... Cependant un billet sur papier ros ...

BERTHE.

Qu'importe la couleur.

PAUL, s'oubliant et avec sa voix naturelle.

Et qui sentait le usc...

BERTHE, étonnée, le regardant.

Comment le savez-vous?

PAUL, un peu troublé.

Oh! je le devine... Tous ces billets-là empoisonnent le musc. (Haut.) J'allais me trahir... remettons-nous. (Haut.) Cette lampe file.

Il se lève et feint d'aller arranger la lampe.

BERTHE, à part.

C'est drôle!... on dirait la voix de mon mari... ce serait curieux...

PAUL, revenant.

Eh bien, voyons, ma nièce... montrez-moi le poulet.

BERTHE.

Vous le voulez...

Elle tire le billet de sa poche.

PAUL.

C'est indispensable! (A part.) Enfin, je vais donc savoir... (Haut et avançant la main.) donnez!

BERTHE, à part et vivement.

Notre alliance... c'est lui!

PAUL, avec un peu d'impatience.

Voyons!... donnez donc!

BERTHE, remettant le billet dans sa poche.

Non!... décidément!

PAUL, avec colère.

Comment non!...

BERTHE.

Je ne le puis.

PAUL, se montant.

Mais, madame!...

BERTHE.

Silence! voici quelqu'un!

SCÈNE III

LES MÊMES, JEAN.

JEAN, entrant doucement.

Monsieur!...

PAUL brusquement.

Qu'y a-t-il?... pourquoi me déranges-tu?

JEAN.

Je vais vous dire... (Bas.) Votre oncle vient de rentrer.

PAUL, à part.

Mon oncle... ah diable!... (Haut.) C'est bien, prie-le de m'attendre au salon... j'y vais.

JEAN.

Bien, monsieur...

Il sort.

PAUL, revenant à Berthe.

C'est... votre mari! il veut me parler.

BERTHE.

Ah! mon mari?... (A part.) Il ment avec un aplomb...

PAUL.

Il vient sans doute me faire part de ses griefs... je vais l'écouter à son tour, comme je vous ai écoutée vous-même... avec le plus vif intérêt, et je reviendrai vous faire part de notre conversation.

BERTHE.

C'est ça... allez, mon bon oncle... et plaidez b en ma cause, je compte sur vous.

PAUL.

Soyez tranquille, je ferai comme pour moi... (A part.) Elle ne veut toujours pas montrer ce billet.

Il sort.

SCÈNE IV

BERTHE, seule.

C'est mon mari!... Comment a-t- pris le costume de son oncle?... Seraient-ils d'accord? peu m'importe! Ce qu'il y a de certain, c'est que Paul espérait, au moyen de ce déguisement, connaître ma lettre et que j'ai été sur le point de la lui montrer... Heureusement on ne pense pas à tout; il a oublié d'ôter son alliance, ce qui m'a permis de le reconnaître... Ah! ces maris comme ça ment bien... nous autres

femmes, nous ne pourrions jamais... et cependant, ça ne doit pas être si difficile de mentir,... et en s'appliquant un peu!... Voyons, M. d'Herneville a besoin d'une leçon, si j'essayais de la lui donner... (Elle réfléchit tout en tirant le billet de sa poche.) Oui... essayons!... (Regardant.) Des enveloppes, une plume... voilà mon affaire... (Elle se met au guéridon, glisse le billet rose sous enveloppe et met l'adresse.) là!... Ah! monsieur mon époux, vous êtes jaloux... vous jouez la comédie avec moi... A mon tour... nous allons voir si je suis une petite pensionnaire... Le voici!... il n'a pas été long.

SCÈNE V

BERTHE, PAUL.

PAUL, entrant, à part.

Mon oncle m'a donné absolument tort, mais ça m'est égal, je suis entêté et je veux avoir la lettre.

BERTHE.

Eh bien, capitaine, vous avez vu Paul?

PAUL.

Je l'ai vu... il était dans une exaltation... sabord du diable!... mais je l'ai sermonné de la belle façon et à présent il est devenu tout à fait ra sonnable.

BERTHE.

Vraiment?

PAUL.

Il consent à faire tout ce que vous désirerez.

BERTHE.

C'est charmant!... Ah! mon oncle, vous êtes un grand diplomate.

PAUL.

Oui, il consent... mais à une toute petite condition...

BERTHE.

Ah !... laquelle ?

PAUL.

C'est que je lui porterai immédiatement ce billet qui est la cause de votre querelle.

BERTHE, à part.

Il n'en démordra pas... ah ! je n'hésite plus. (Haut.) Lui montrer ce billet, non, c'est impossible !

PAUL.

Impossible !... Songez-y, ma nièce, si vous refusez d'acquiescer à cette demande... raisonnable après tout... Paul aura le droit de considérer cette lettre comme coupable et...

BERTHE.

Et ?

PAUL, à part.

Effrayons-la... (Haut.) Et alors il est capable d'aller jusque devant les tribunaux réclamer une séparation...

BERTHE.

Une séparation ! (A part.) Le monstre !

PAUL, vivement.

Mais il ne le fera pas, car vous allez me remettre ce billet à l'instant... n'est-ce pas, ma nièce ?

BERTHE.

Non, n'y comptez pas !... je vous répète que c'est impossible !...

PAUL.

Encore !... mais pourquoi ?

BERTHE, d'une voix troublée.

Parce que... parce que cette lettre est de mon cousin.

PAUL.

De votre... (A part.) J'en étais sûr.

BERTHE.

Et que je ne puis la montrer à mon mari.

PAUL.

Ah!... elle contient donc des choses bien... affligeantes pour lui?

BERTHE.

Oh! oui... Mon oncle, vous êtes mon seul espoir... à quel autre pourrais-je me confier?... vous saurez tout...

PAUL.

Parlez, ma nièce... (A part.) Que vais-je apprendre?

BERTHE, jouant l'émotion.

Oh! mon Dieu... une séparation!... J'avais prévu que cela finirait ainsi... et tenez, mon excellent oncle, j'avais préparé cette lettre que vous remettrez à Paul, si vous le jugez convenable, lorsque je vous aurai tout dit.

Elle lui remet la lettre.

PAUL.

Oui, oui, mais parlez vite... (A part.) Mes jambes ne peuvent plus me soutenir.

BERTHE.

Eh bien! capitaine... mon mari était jaloux, très jaloux... horriblement jaloux, mais il ne l'était pas encore assez.

PAUL.

Pas assez!...

BERTHE.

Il a mis mon cousin à la porte et il a eu joliment raison...

PAUL.

Parbleu!

BERTHE, baissant les yeux.

Mais ça n'a servi absolument à rien, car je l'ai revu tous les jours... mon cousin!...

PAUL.

Allons donc!... votre mari ne vous quittait jamais...

BERTHE.

Ça ne fait rien... nous avions mille moyens de nous voir... Ainsi, pour ne vous en citer qu'un exemple... lorsque j'allais au bain...

PAUL.

Eh bien?

BERTHE.

Mon mari m'attendait dans la salle d'entrée en lisant ses journaux... moi je donnais vingt francs à la fille et je sortais par une autre porte, devant laquelle se trouvait une voiture où Oscar m'attendait... Nous faisions une promenade délicieuse, puis au bout d'une petite heure il me ramenait... je rentrais comme j'étais sortie... et je reprenais mon mari, qui lisait tranquillement son sixième journal.

PAUL.

Mais c'est indigne cela, madame... indigne, entendez-vous?

BERTHE.

Je vous jure, mon oncle, que je n'ai jamais manqué à mes devoirs.

PAUL.

Ah! vous appelez ça ne pas manquer à vos devoirs... vous avez une manière de comprendre les choses...

BERTHE.

Oui, c'est mal, je le comprends maintenant, mais ne m'accablez pas, capitaine, ou je n'aurai pas le courage de continuer.

PAUL, effrayé.

Comment?... Il y a encore quelque chose?

BERTHE, d'une voix étouffée.

Oui!... Ah! la force me manque... je crois que je vais me trouver mal... faites-moi respirer quelque chose.

Elle se renverse sur le fauteuil.

PAUL, éperdu.

Oui... oui, madame!... (A part, lui tapant dans les mains.) Il faut que je la soigne maintenant, quand j'aurais envie de l'étrangler. (Haut.) Madame... madame! (A part.) C'est qu'elle est charmante ainsi... suis-je assez à plaindre! (Lui tapant dans les mains.) Voyons!... revenez à vous!

BERTHE, rouvrant les yeux.

Merci, ça va mieux... Où en étais-je?... ah! oui, je me rappelle... mon cousin...

PAUL.

C'est ça... votre cousin.

BERTHE.

Pauvre Oscar!... Eh! bien capitaine, lui aussi, il est jaoux... jaloux de mon mari... La dernière fois que je l'ai vu, il m'a déclaré que cette existence à trois ne pouvait durer, que ça le rendrait trop malheureux... il m'aime tant...

PAUL.

Oui, oui, c'est convenu... achevez!

BERTHE.

Enfin il m'a dit qu'il se tuerait, si je ne consentais à me laisser enlever.

PAUL.

Rien que ça!... Vous avez refusé, j'espère?

BERTHE.

Hélas! non, capitaine... j'ai consenti!

PAUL, sautant.

Vous avez?...

BERTHE.

Oui!... Mon mari est devenu si désagréable, tandis qu'Oscar est si doux, si gentil... il fait tout ce que je veux, lui!...

PAUL, cherchant à se contenir.

Vraiment!

BERTHE.

Bref! Dans le billet rose en question, il m'indiquait l'heure et le lieu où je devais aller le rejoindre... Vous comprenez maintenant, mon bon oncle, que je ne pouvais pas montrer cette lettre à mon mari.

PAUL.

En effet! tout s'explique! Et... où et quand, vous donnait-il rendez-vous?

BERTHE.

Ce soir, à onze heures, au pied de l'Obélisque.

PAUL, ôtant sa calotte, jetant ses lunettes et d'une voix tonnante.

Eh bien! c'est moi qu'il y trouvera, madame!

BERTHE, jouant l'effroi.

Mon mari!

PAUL, foudroyant.

Oui, votre mari!... que vous avez outragé... votre mari qui sait tout maintenant... Ah! je le massacrerai... je le pulvériserai votre Oscar!

BERTHE, éclatant de rire.

Ah! ah! ah! quelle figure!

PAUL.

Comment! épouse coupable, vous osez rire lorsque vous devriez vous traîner à mes pieds pour implorer votre pardon.

BERTHE, riant plus fort.

Ah! ah! ah!... mon pauvre ami, mais vous n'avez donc

pas compris que depuis une heure je me moque de vous?

PAUL.

A d'autres, madame! Vous oubliez que vous m'avez remis vous-même une preuve accablante. (Montrant la lettre.) La voici!

BERTHE.

Eh bien, lisez-la.

PAUL.

Oui, je vais la lire... Courbez la tête, madame! (Il ouvre l'enveloppe.) Le billet rose!

BERTHE.

Lisez donc!

PAUL, lisant.

« Ma chère Berthe! » (S'arrêtant.) C'est clair! (Reprenant.) » Ma chère Berthe, depuis que la sotte jalousie de votre » mari m'a fermé votre porte. » — Quel front!... (Reprenant.) » Depuis un mois que je ne vous ai vue... » Ah! (Reprenant.) « Il s'est passé bien des événements... N'osant me pré» senter chez vous, je vous écris pour vous annoncer que » je me marie dans huit jours avec une jeune fille que j'a» dore depuis longtemps. » (Ebaubi et laissant tomber la lettre.) Comment?... Oscar?

BERTHE, riant.

Eh bien, il se marie...:

PAUL.

Mais alors toutes ces histoires?...

BERTHE.

Une leçon que j'ai voulu vous donner et qui vous profitera, je l'espère.

PAUL, joyeux.

Ah! je renais... Ah! que ça fait du bien! ah! que j'ai été bête!... Ah! ma petite Berthe, je puis donc t'aimer encore.

BERTHE.

Oui... mais je pose mes conditions.

PAUL.

Tout ce que tu voudras...

BERTHE.

Précisons... vous ne serez plus jaloux.

PAUL.

Jamais, ça fait trop de mal.

BERTHE.

Vous me laisserez sortir seule?

PAUL.

Toute la journée.

BERTHE.

Bien!... Quant à Oscar?...

PAUL, gaîment.

Un homme qui va se marier... un confrère!... je cours chez lui pour lui demander d'être son premier témoin!...

FIN

TABLE

LES ÉCREVISSES ..... MM JACQUES NORMAND 1

UN CAISSIER ..... A. GILL ET G. RICHARD 9

L'HOMME QUI A RÉUSSI ..... CH. CROS 41

UNE RÉPÉTITION ..... GUY DE MAUPASSANT 49

LETTRE D'UNE ACTRICE ..... CH. MONSELET 69

LE SERGENT LAZARE ..... PAUL DELAIR 77

UN QUART D'HEURE AVANT SA MORT ..... PAUL FERRIER 58

LE GOMMEUX ..... Mlle NINA DE VILLARD 125

FROID! ..... MM. ERNEST DEPRÉ 131

JOUONS LA COMÉDIE! ..... J. DE MARTHOLD 137

LE SUFFRAGE UNIVERSEL DES BÊTES ..... G. NADAUD 161

Pages.

LE VOYAGE AU PAYS ROSE. MM. EUGÈNE MORAND..... 165

LA PETITE MARIEUSE ..... E. GOBY..... 171

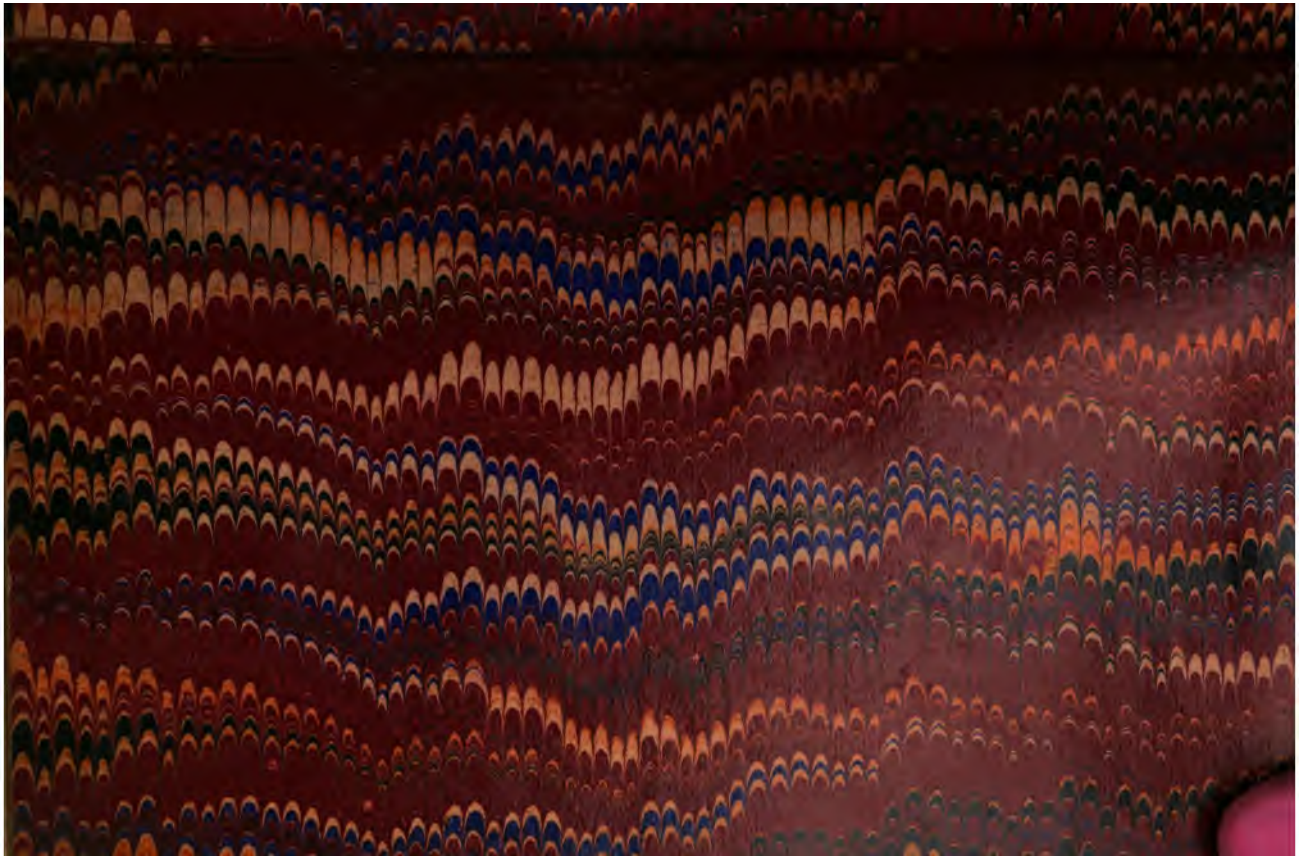
LA MESSE DE L'ANE..... PAUL DELAIR..... 197

UNE DEVISE..... J. TRUFFIER ET L. CRESSONNOIS. 205

RÉPONSE AU FUSILIER BRIDET. G. GUILHAUD..... 231

JEAN ET JOHN..... G. NADAUD..... 235

LE BILLET ROSE..... A. DURU..... 241

FIN DE LA TABLE

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny